



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

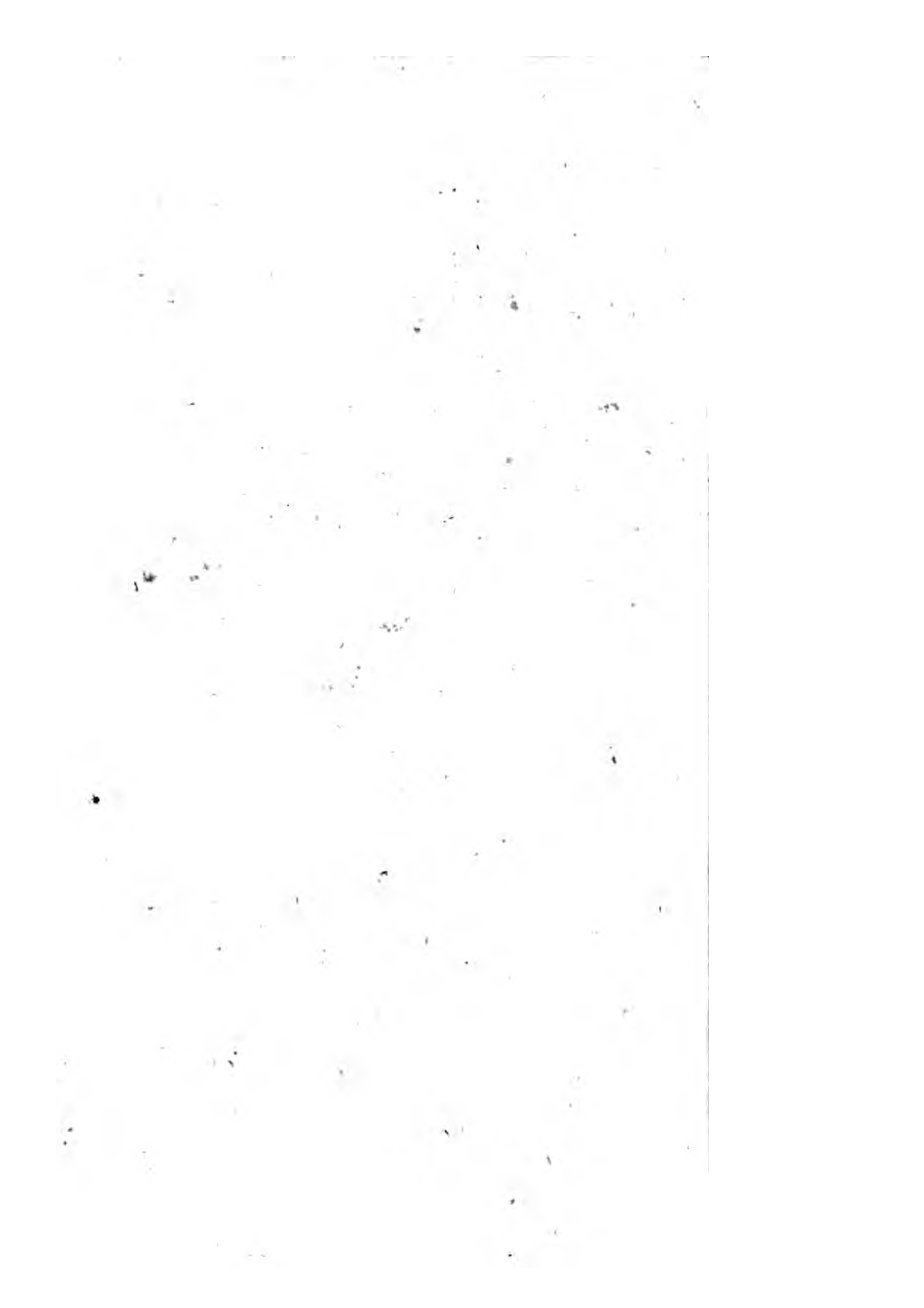


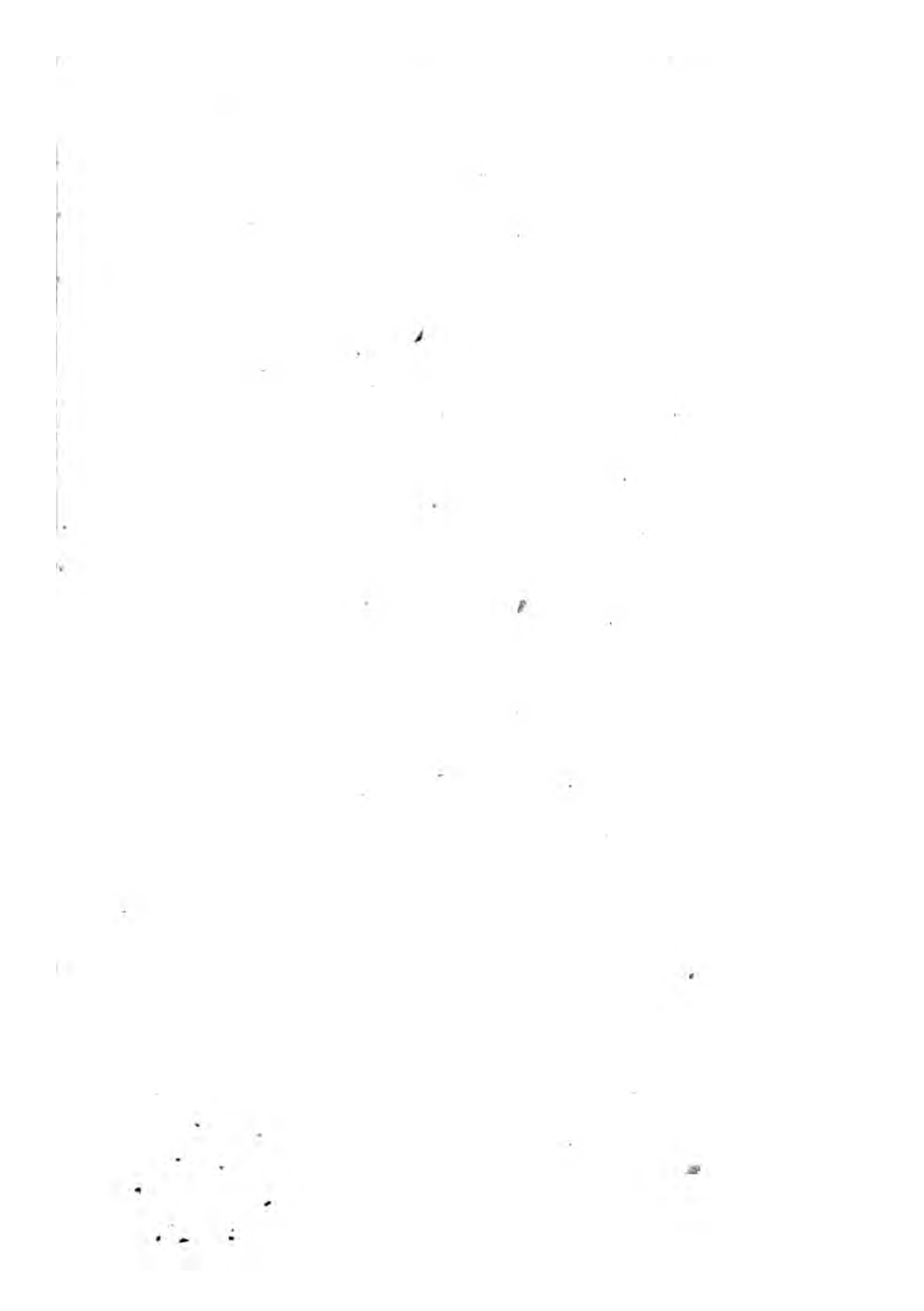


B. Johnson.

UNS. 168 e. 14







RECUEIL ^{J. G.}

DES PLUS BELLES PIÈCES

DES

POÈTES FRANÇOIS,

Depuis VILLON jusqu'à BENSERADE.

TOME TROISIÈME.

Contenant MAYNARD, GOMBAULD, LINGENDES,
MALLEVILLE, MOTIN, L'ESTOILE, THEOPHILE,
BOIS-ROBERT, SAINT-AMANT & BREBEUF.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



MAINARD.

FRANÇOIS MAINARD, natif de Toulouse, fils de *Gerard Mainard*, Conseiller au Parlement de la même ville, fut Président au Présidial d'Aurillac, & fut gratifié devant sa mort du brevet de Conseiller d'Etat. Il étoit fort jeune quand il vint à la Cour; ce qui n'empêcha pas la Reine Marguerite de le choisir pour son Secrétaire. Des Portes & Regnier le considéroient particulièrement. Il alla à Rome avec M. de Noailles, qui étoit alors Ambassadeur pour le Roi en cette Cour; il y fut connu & aimé du Cardinal Bentivoglio. Le Pape Urbain VIII prenoit plaisir à s'entretenir avec lui, & lui fit présent d'un exemplaire de ses Poésies Latines. La Cour de France n'eut pas moins d'estime pour lui: mais sa fortune n'en devint pas meilleure. Il fut nommé pour être de l'Académie. Cependant le Cardinal de Richelieu ne lui fit jamais de bien, & rebuta cette belle Epigramme qui commence par ces vers:

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux, &c.

& finit par

Mais s'il * demande à quel employ

* *François Premier.*

Tome III.

A

M A I N A R D.

Tu m'as occupé dans le monde ;
Et quels biens j'ay receus de toy ;
Que veux-tu que je luy réponde ?

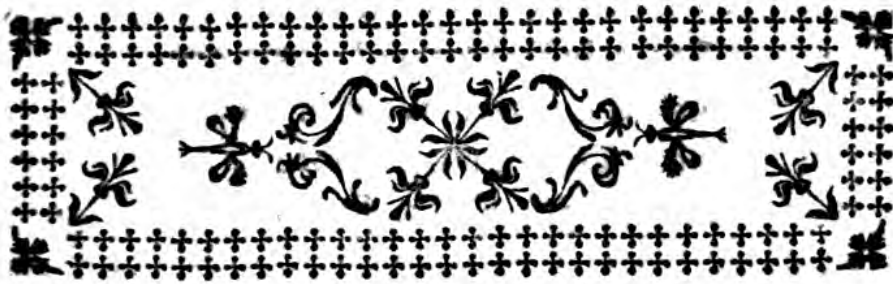
Il répondit en colere : *Rien*. Cela fut cause des vers qu'il écrivit contre lui après sa mort. Il fit un voyage encore à la Cour sous la Régence d'Anne d'Autriche: mais n'y ayant pas mieux fait ses affaires, il se retira chez lui, où il mourut à l'âge de 68 ans, le 28 décembre de l'année 1646. Il avoit fait mettre quelque tems auparavant sur son cabinet cette Inscription :

L'AS d'espérer & de me plaindre
De la Cour, des Grands & du sort,
C'est icy que j'attens la Mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Sa taille n'étoit pas des plus grandes, il devint assez replet sur la fin de ses jours. Il étoit d'une humeur agréable en conversation, aimant extraordinairement la joie & la bonne chere ; mais pourtant homme d'honneur & bon ami. Il fit des vers toute sa vie, comme il paroît dans ce quatrain, lors qu'il fut admis à l'Académie * :

EN cheveux blancs, il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'escole ;
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lors que la Mort veut m'ôter la parole !

* *Histoire de l'Academie.*



MAINARD.

O D E.

BEAUTE' digne d'un Empire ;
Peux-tu craindre avec raison ,
Que ma liberté souspire
Ailleurs que dans ta prison ?

EST-il quelqu'un qui n'estime ,
Qu'aux desirs ambitieux ,
C'est une espece de crime
De n'aimer pas tes beaux yeux ?

QUEL sceptre & quelle couronne
Ne cherche à baiser tes pas ?
Et quel esprit ne s'estonne
Du nombre de tes appas ?

A ij

M A I N A R D :

PLUS justement qu'à l'Aurore
Les Cieux te doivent un lieu :
Et le Dieu qui ne t'adore
Est indigne d'estre Dieu.

LE grand maistre du tonnerre
Est de toy si fort épris,
Qu'il en descendroit en terre,
S'il n'y craignoit tes mépris.

AVEC tous ces avantages,
Vrayment dignes d'un autel,
Le devoir de mes hommages
Peut-il estre qu'immortel ?

MA foy n'est point incertaine :
Douter de ma loyauté,
C'est, ô ma belle inhumaine,
Trop d'injure à ta beauté.

MA passion sera ferme
A suivre un objet si beau,
Et n'aura jamais de terme
Autre que le seul tombeau.



S O N N E T.

DEMEURE encore au lit , belle & pompeuse Au-
rore ,

Sans venir aux mortels ta lumiere apporter ,
Puis que ses plus doux fruits Amour me fait goustex
Entre les bras aimez de celle que j'adore.

MAIS quoy ? c'est vainement que ta grace j'implore ;
Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arrester :
Voire mesme on diroit que , pour me tourmenter,
De ses plus clairs rayons ton visage se dore.

SI c'est le desplaisir de coucher au costé
D'un jaloux à qui l'âge a tout pouvoir osté ,
Qui te fait si matin commencer ta carriere ;

POURQUOY suis-je privé de ta douce faveur ?
Fut-ce par mon conseil , diligente courriere ,
Que tu fus espousée a ce fascheux réveur ?



C L E O N ,

A la mort de sa fille.

IL ne faut pas que le Soleil espere ;
 En quelque part que son œil soit tourné ;
 Que sa clarté luise jamais à pere
 Moins consolable & plus infortuné.

JE suis touché d'un malheur sans remède ;
 La Parque avare a volé tout mon bien.
 Ma fille est morte , & l'Elise possède
 L'aimable esprit qui possédoit le mien.

CELLE qui fut tout l'espoir de ma vie
 Est à cet heure à la mercy des vers :
 Le Sort remply de malice & d'envie
 L'a seulement monstrée à l'univers.

'**A**P R E ' S ce coup , mon repos ne peut estre
 Que traversé de poignants desplaisirs.
 Le doux aspect du Ciel qui la vit naistre
 L'avoit formée au gré de mes desirs.

MAINARD.

2

DE' s son bas âge, elle fut coustumière
De travailler à regler ses humeurs ,
L'honneur aussi n'a grace ni lumiere
Qui n'ait servi d'ornement à ses mœurs.

ELLE vivoit sans art & sans finesse ;
Ses procedez furent tous innocens ,
Sa façon simple ; & jamais sa jeunesse
Ne releva de l'empire des sens.

TOUS ces esprits qui passent la mesure
Dont la vertu tasche de nous regir
Fuyoient la voix de sa juste censure ,
Et ne pouvoient l'approcher sans rougir.

AVEC quel soin diligent & fidelle
Se ployoit-elle aux loix de mon vouloir ?
Rien que sa mort n'est jamais venu d'elle
Qui m'ait donné sujet de me douloir.

QUE cette fin trop soudaine avancée
A tous les miens oste un ferme support ;
Que ma vieillesse incommode & lassée
Aura sujet de pleurer cette mort !

QUE l'éloquence, avecque tous ses charmes ;
A mon secours ne vienne pas s'offrir :
Je n'aime rien que mes cris & mes larmes ;
Et si je vy , ce n'est que pour souffrir.

MAINARD:

JE ne croy pas qu'il me profitast gueres
De me commettre à l'art de la raison :
Il ne guerit que les douleurs vulgaires ;
Et ma douleur est sans comparaison.

COURONS, mon cœur, courons donc au naufrage,
Dans les torrens qui naissent de mes yeux ;
Et travaillons à décrier l'outrage
Que vous a fait l'injustice des Cieux.

CRUELS auteurs de la vive pointure
Par qui mon cœur d'outré en outre est percé ,
Pourquoy faut-il que l'ordre de Nature
Soit, pour me nuire aujourd'huy, renversé ?

POURQUOY faut-il que la Parque differe
A m'affranchir de ce mortel lien ?
Sur mon tombeau ma fille devoit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

AINSI Cleon, dont l'ame grande & forte
A tant de fois surmonté les malheurs ,
Soit jour, soit nuit, pleure sa fille morte,
Et n'a plaisirs qu'à flatter ses douleurs.

DANS les horreurs d'une forest secrette
Le pauvre pere entretient son ennuy.
O ! qu'il voudroit que celle qu'il regrette
Y fut errante, & se monstroit à luy !

MANIFESTE.

MANIFESTE.

PETITS gentils-hommes à lièvre,
 A qui mes vers, comme la fièvre,
 Alterent le sang & le pous,
 Sçachez que j'ay l'ame trop vaine
 Pour vouloir me donner la peine
 De méditer rien contre vous.

LISEZ & relifez mes rimes,
 Sans apprehender que vos crimes
 Y soient peints en nulle façon:
 Certes vostre esprit est malade
 S'il est vray qu'il se persuade,
 D'estre digne d'un tel soupçon.

QUAND l'effort de ma rêverie
 Enfante quelque raillerie,
 Ce n'est pas de vous qu'il discourt;
 Les ambitieuses merveilles
 Qui partent de mes longues veilles,
 N'en veulent qu'aux grands de la Court.

C'EST pour eux qu'il me plaist d'escrire,
 Ils estiment que ma Satyre

N'a point de vulgaires appas :
 La gentillesse de leur ame
 S'offence moins quand je les blâme
 Que quand je ne les blâme pas.

QUOY que l'envie en puisse dire ;
 Les vers que la Muse m'inspire ,
 N'ont rien qui ne soit clair & net ;
 Ils se font des amis au Louvre ;
 Et mon grand Roy veut qu'on leur ouvre
 La porte de son cabinet.

DE grace , petite Noblesse ;
 Commandez à vostre foiblesse
 Qu'elle n'en fasse plus de cas ;
 Ce mespris leur est souhaitable.
 Mes ouvrages pour vostre table
 Sont des ragoufts trop delicats.

QUE la flamme du Ciel me tue ;
 S'il advient que je perpetue
 L'honneur de vostre souvenir ;
 Une rareté si petite
 N'est pas un paquet qui merite
 Qu'on l'adresse au siecle à venir.

VOSTRE nom , je vous le proteste ;
 Ailleurs que dans ce Manifeste

En mes vers n'aura jamais lieu.
Estes-vous piquez d'une mouche ?
Les blasphemes de vostre bouche
Ne travaillent qu'à fascher Dieu.

VOUS voilà soudain en campagne
Sur quelque roffe d'Allemagne
Lasse de servir au charroy.
Vous conseiller, c'est vous déplaire :
Les fougues de vostre colere
Font la figue aux édits du Roy.

EMPORTEZ de l'extravagance
De vostre brutale arrogance ,
Vous jurez d'aplanir les monts ;
Et vous faisant tenir à quatre,
Vous feignez de vouloir combattre
Mars au milieu de ses demons.

LES soldats & les capitaines,
Vous les égorgez à centaines,
Comme s'ils estoient des poulets :
Que vos menaces estourdies
Sont de plaisantes comedies
A faire rire vos valets !

VOSTRE dépit éclaire & tonne ;
Et jure que, s'il s'abandonne,

B ij

MAINARD;

Il détruira le genre humain.
 Miracles de l'âge où nous sommes,
 Aujourd'huy vous tuez des hommes
 Qui vous souffleteront demain.

SI les infidèles pratiques
 De nos ennemis domestiques
 Réveilloient nos derniers discords,
 Que vos insolences bravaches
 Contre les brebis & les vaches
 Feroient de généreux efforts?

LA paix qui vous tient dans la crainte
 Vous déplaist, & n'est pas la sainte
 A qui vos esprits sont devors;
 Malgré les biens dont elle abonde,
 Vous dites qu'elle n'est féconde
 Fors qu'en sergens & qu'en prevosts;

DE moy qui fuis toute dispute,
 Et de qui le desir ne bute
 Sinon à vivre doucement,
 Je conjure mon bon genie
 De me sauver de la manie
 Des tireurs d'éclaircissement;

CES brutaux ont tousjours querellé
 Avec la raison naturelle;

MAINARD.

33

Ils sont moins hommes que mulets.
Puis mon oreille pacifique
Gouste beaucoup mieux la musique
Des flutes , que des pistolets.

O D E.

HELENE , Oriane , Angelique }
Je ne suis plus de vos amans.
Loin de moi l'esclat magnifique
Des noms puisez dans les romans.

MA passion , quoy qu'Amour face }
Ne fera plus son paradis
Des beautez qui tirent leur race
De la chronique d'Amadis.

POUR se glisser sous une juppe
Où brille l'orgueil des cliquans,
Il faut qu'une amoureuse duppe
Se travaille quatre ou cinq ans.

IL faut que tousjours il se couvre
De superbes habillemens ,
Et qu'il aille chercher au Louvre,
De la grace & des complimens.

B iii.

MAINARD.

VIVE Barbe , Alix & Nicole ,
 Dont les simples naïvetez
 Ne furent jamais à l'escole
 Des ruses & des vanitez.

UNE santé fresche & robuste
 Fait que tousjours leur teint est net ;
 Et lors que leur beauté s'ajuste ,
 La campagne est leur cabinet.

SANS donner ny bal ny musique ,
 Sans emprunter chez les marchands ,
 Et sans débiter rhétorique ,
 Je plais aux Callistes des champs.

LEUR ame n'est pas inhumaine
 Pour tirer mes vœux en longueur ;
 Jamais je n'ay perdu l'haleine
 En courant après leur rigueur.

ADIEU , dames , dont l'habit riche
 Sous un luxe vain & trompeur ,
 N'est autre chose que la niche
 D'une carcasse à faire peur.

J'EN veux aux femmes de village ,
 Je n'aime plus en autre part :
 La nature en leur beau visage
 Fait la figue aux secrets de l'art.

O D E.

AL C I P E , reviens dans nos bois ;
 Tu n'as que trop suivy les Rois ,
Et l'infidelle espoir dont tu fais ton idole.
 Quelque bonheur qui seconde tes vœux ,
 Ils n'arrestent pas le temps qui tousjours vole ;
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

L A cour mesprise ton encens ?
 Ton rival monte , & tu descens ;
Et dans le cabinet le favory te joue.
 Que t'a servy de fléchir les genous
 Devant un Dieu fragile & fait d'un peu de boue ;
Qui souffre & qui vieillit pour mourir comme nous ?

R O M P s tes fers , bien qu'ils soient dorez ;
 Fuy les injustes adorez ;
Et demeure toy-mesme, à l'exemple du sage.
 Tu vois de près ta dernière saison ;
Tout le monde connoist ton nom & ton visage ;
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

N E forme que de saints desirs ,
Et te separe des plaisirs.

Dont la molle douceur te fait aimer la vie.
 Il faut quitter le séjour des mortels ;
 Il faut quitter Filis , Amarante , & Silvie ,
 A qui ta folle amour élève des autels.

IL faut quitter l'ameublement
 Qui nous cache pompeusement
 Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.
 Il faut quitter ces jardins toujours vers ,
 Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre ,
 Et qui font des printemps au milieu des hyvers.

C'EST en vain que loin des hazars
 Où courent les enfans de Mars ,
 Nous laissons reposer nos mains & nos courages ;
 Et c'est en vain que la fureur des eaux ,
 Et l'insolent Borée, artisan des naufrages ,
 Font à l'abry du port retirer nos vaisseaux ;

NOUS avons beau nous ménager ,
 Et beau prevenir le danger ,
 La mort n'est pas un mal que le prudent évite :
 Il n'est raison , adresse , ni conseil ,
 Qui nous puisse exemter d'aller où le Cocite
 Arrose des païs inconnus au Soleil.

LE cours de nos ans est borné ;
 Et quand nostre heure aura sonné ;

Cloton ne voudra plus grossir nostre fusée.
 C'est une loy , non pas un chastiment ,
 Que la necessité qui nous est imposée
 De servir de pasture aux vers du monument.

RESOUS-toy d'aller chez les morts.
 Ny ta race , ny tes trefors
 Ne scauront t'empescher d'en augmenter le nombre
 Le Potentat le plus grand de nos jours ,
 Ne fera rien qu'un nom , ne fera rien qu'une ombre,
 Avant qu'un demy-siecle ait achevé son cours.

O N n'est guere loin du matin
 Qui doit terminer le destin
 Des superbes tyrans de la Seine & du Tage.
 Ils font les Dieux dans le monde Chrestien ;
 Mais ils n'auront sur toy que le triste avantage
 D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

E T comment pourrions-nous durer ?
 Le temps , qui doit tout devorer ,
 Sur le fer & la pierre exerce son empire.
 Il abattra ces fermes bastimens
 Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphyre ;
 Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondemens.

L' H E R B E est plus haute que les tours
 Où Pâris cacha ses amours ,

Et d'où ce faineant vid tant de funeraillès ;
 Rome n'a rien de son antique orgueil ;
 Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles ,
 N'est qu'un affreux objet , & qu'un vaste cercueil ;

M A I S tu dois avecque mépris
 Regarder ces petits débris.
 Le temps amenera la fin de toutes choses ;
 Et ce beau ciel , ce lambris azuré ,
 Ce theatre où l'Aurore épanche tant de roses ;
 Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

L E grand astre qui l'embellit
 Fera sa tombe de son lit.
 L'air ne formera plus ny gresles , ny tonnerres ;
 Et l'univers , qui dans son large tour
 Voit courir tant de mers , & fleurir tant de terres ;
 Sans sçavoir où tomber , tombera quelque jour.



M. MAINARD A SON FILS.

DY moy, mon fils, quand seras-tu
L'amour des filles de memoire ?
Et quand verray-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire ?

IL te faut hanter ces grands morts ;
Dont les écrits sont les fontaines
Où l'on va puiser les tresors
Qui restent de Romè & d'Athenes.

MENAGE tes nuits & tes jours ;
Honore le nom que tu portes ;
Et fay dans tes sçavans discours
Vivre ces republicues mortes.

DEROBE le somme à tes yeux ;
Pour les attacher sur un livre,
Le merite de tes ayeux
Te sollicite de les suivre.

JE t'apprens que ces ennemis
De la fraude & de l'ignorance,
Ont enseigné l'art de Themis
Au second Parlement de France.

POUR moy , qui suis vû d'assez loïn
 Sur un des sommets de Parnasse ,
 J'ay donné mon temps & mon soïn ;
 A l'art qui ment de bonne grace.

C'EST dans les vers que j'ay tourneï
 Sous la regence de Marie ,
 Que les goûts les plus raffineï
 Trouvent la bonne raillerie.

ILS font quelquefois l'entretieïn
 Des cabinets & des ruelles ;
 Et les esprits comme le tieïn
 En doivent faire leurs modelles.

MAIS en quel autre peut-on voir
 Plus d'amour pour les belles choses ?
 Le haut desir de tout sçavoir ,
 Fait que jamais tu ne reposes.

TES merites ont prevenü
 La foiblesse de tes années ;
 Et ton nom est deja connu
 De Loire jusqu'aux Pyrenées.

IL n'est point de jeunes sçavans
 Que ta doctrine n'humilie ,
 Et qu'elle n'ait fait tes suivans
 Dans la Grece & dans l'Italie.

LE beau-Latin de tes écrits
Est dans une regle si juste,
Qu'on diroit que tu l'as appris,
Ou chez Cesar, ou chez Auguste.]

QUEL bon esprit n'aimera pas
Les vers qui naissent de tes veilles ?
Leur cadence a tous les appas
Qui font le plaisir des oreilles.

DANS leur pure naïveté,
Il semble que tu ressuscites
Cet Apollon persecuté,
Qui mourut au pais des Scythes.]

NE te donne pas tout entier
A cette éloquence enchainée,
Si tu ne veux estre heritier
Des malheurs de ma destinée.

LE mestier de Virgile est beau ;
Le barbare y trouve de charmes :
Mais Auguste est sous le tombeau,
Et Louis n'aime que les armes.

POUR travailler utilement,
Il faut que ton esprit se pique
D'exercer dans un Parlement
Les forces de ta rhétorique.

M A I N A R D.

EMBRASSE ardemment cet employ ;
 Défend l'innocence opprimée :
 Et tu verras entrer chez toy ,
 L'opulence & la renommée.

MAIS tu refuses d'estre heureux ;
 Et ton jeune orgueil me découvre ,
 Que tu seras moins desireux
 D'estre du Palais , que du Louvre.

JE déplore ta vanité ,
 Et ne puis souffrir que tu donnes
 Tes beaux ans & ta liberté
 A ceux qui portent les couronnes.

T O U T E S les pompeuses maisons
 Des princes les plus adorables ,
 Ne sont que de belles prisons
 Pleines d'illustres misérables.

C' E S T où les plus haut élevez
 Dorment avec moins d'assurance ;
 C'est où les prudens achevez
 Sont les jouets de l'esperance ;

C' E S T où l'on est payé de vent ;
 C'est où l'on rebutte les sages ;
 Et c'est où l'on trouve souvent
 Plus de masques , que de visages.

M O N fils , les sentimens des Rois
 Ne font pas toûjours legitimes :
 Les vertus leur font quelquefois
 Moins supportables que les crimes.

H E U R E U X qui vit obscurément
 Dans quelque petit coin de terre ;
 Et qui s'approche rarement
 De ceux qui portent le tonnerre !

P U I S S E-tu connoître le prix
 Des paroles que te debite
 Un courtifan à cheveux gris ,
 Que la raison a fait hermite !

E P I G R A M M E.

A R M A N D , l'âge affoiblit mes yeux ;
 Et toute ma chaleur me quitte :
 Je verrai bien-toft mes ayeux
 Sur le rivage du Cocyte

C' E S T où je feray des suivans
 De ce bon Monarque de France ,
 Qui fut le pere des ſçavans
 En un ſiecle plein d'ignorance.

DE'S que j'approcheray de luy ;
 Il voudra que je luy raconte
 Tout ce que tu fais aujourd'huy
 Pour combler l'Espagne de honte.

JE contenteray son desir
 Par le beau recit de ta vie ;
 Et charmeray le desplaisir,
 Qui luy fait maudire Pavie.

M A I S s'il demande à quel employ,
 Tu m'as occupé dans le monde,
 Et quels biens j'ay receus de toy ;
 Que veux-tu que je luy responde ?

E P I G R A M M E.

PAUL, vous estes le capitaine
 Des voleurs, qui toute la nuit
 Courtisent la Samaritaine,
 Et font plus de mal que de bruit.

V O U S battez la fausse monnoye ;
 Vous rafinez l'art des brelans ;
 Et Paris n'a maison de joye
 Qui ne vous doive ses chalans.

Vous

VOUS tirez de notables sommes
De la bourse des jeunes hommes
Qui vous suivent trop volontiers.

CERTES, mon ami, je m'estonne
Qu'avecque tant de beaux mestiers
La necessité vous talonne.

EPIGRAMME.

ANTOINE feint d'estre malade
Pour montrer comme il est chez soy,
Couché dans un lit de parade
Plus riche que celui du Roy;

ET que sa chambre est embellie
De tableaux venus d'Italie,
Et de chandeliers de crystal.

SI l'on veut trouver le remede
De la fièvre qui le possede,
Qu'on le couche dans l'hospital.



EPIGRAMME.

CA, Maresse, le verre en main ;
 Beuvons, le temps nous y convie.
 Et que sçavons-nous si demain
 Est un des jours de nostre vie ?

LA mort nous guette ; & quand ses loix
 Nous ont enfermez une fois
 Au sein d'une fosse profonde,

ADIEU, bons vins, & bons repas ;
 Ma science ne trouve pas
 Des cabarets en l'autre monde.

EPIGRAMME.

MA folie agit nuit & jour ;
 La raison m'a tourné visage :
 Mais pour le bien de mon amour
 Je suis encore un peu trop sage.

QUE n'ay-je l'esprit égaré
 Jusques à m'estre figuré
 Que ma bonne fortune est grande ;

Ê T que je gouste avecque vous
 Les contentemens les plus doux
 Que ma passion vous demande ?

E P I G R A M M E.

L I S E , qui n'as comparaison ny pris ;
 Au jugement des plus clairs yeux du monde ;
 Veux-tu regner sur tous les grands esprits
 Dont nostre siecle heureusement abonde ?

Q U E la raison soit tousjours le compas
 De tes rigueurs comme de tes appas ,
 Qu'elle les regle & qu'elle les tempere.

I L ne faut point qu'une rare beauté
 Ait trop d'amour , ny trop de cruauté ;
 L'une degouste , & l'autre desesperé.



E P I G R A M M E.

MA nymphe est aujourd'huy si vaine
 Du merite de ses appas,
 Qu'elle croit qu'il n'est mont ny plain
 Qui fleurisse que sous ses pas.

S O E U R S de la vieillesse chenuë,
 Rides, hastez vostre venue,
 Vous n'avez que trop arresté :

C' E S T une merveille incroyable
 Que l'art dont vous rendez ployable
 L'arrogance de la beauté.

E P I G R A M M E.

GRAND Prince, on dit que vos oreilles
 Treuvent quelque chose de net
 Aux Epigrammes que mes veilles
 Font naistre dans mon cabinet.

C E bruit ne me chatouille gueres,
 Mes ouvrages sont trop vulgaires,
 Et trop nuds de science & d'art.

JE doubteray de bien escrire
 Jusqu'à ce que , de vostre part ,
 Un Brevet me le vienne dire.

E P I G R A M M E.

UN rare escrivain comme toy
 Devroit enrichir sa famille
 D'autant d'argent , que le feu Roy
 En avoit mis dans la Bastille :

MA I S les vers ont perdu leur prix ,
 Et pour les excellens esprits
 La faveur des princes est morte.

MA L H E R B E , en cet âge brutal ,
 Pegase est un cheval , qui porte
 Les grands hommes à l'hospital.



EPIGRAMME.

JEAN, puis qu'il plaist à l'envie
 Que la gloire où je pretends
 Ne vienne qu'après le temps
 Prescrit au cours de ma vie ;

O que je seray tenu
 Au soin de mes destinées ;
 Si je demeure inconnu
 Encore soixante années !

EPIGRAMME.

DITES moy, petite bossue ;
 Des Roys des Myrmidons issue ;
 Quelles sont les infirmitéz
 Qui vous ont si fort effacée ?
 La cuirace que vous portez
 Vous auroit-elle point blessée ?



EPIGRAMME.

IL n'est homme en l'univers
Qui ne me couvre de blâme,
S'il estime que mes vers
Soient l'image de mon ame.

LE blanc, ils l'appellent blanc ;
Leur langage net & franc
Fait la figue à la contrainte.

JE l'avoue ; il est certain ;
Ma plume est une putain,
Mais ma vie est une sainte.

EPIGRAMME.

JE crains que cette saison
Nous amenera la peste ;
La gueule du chien celeste
Vomit feu sur l'horison.

AFIN que je m'en delivre
Je veux lire ton gros livre

Jusques au dernier feuillet :

TOUT ce que ta plume trace ,
 Robinet , a de la glace
 A faire trembler juillet.

EPIGRAMME.

ASSOUVISSONS nostre envie
 D'aise & de contentement :
 Rien ne fuit si vitement
 Que les forces de la vie ,

NOUS volons vers le trespas :
 Demain nous ne ferons pas
 Tout ce qu'aujourd'huy nous sommes.

IL n'est ny soir ny matin
 Qui sur la vigueur des hommes
 Ne face quelque butin.



EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

O QUE Jean est pernicieux !
 Il soustient avec impudence
 Qu'il ne se trouve dans les Cieux
 Ny Justice , ny Providence.

POUR le montrer , ce meschant dit
 Que depuis qu'il met en credit
 L'Impiété dessus la terre ,

SON bon-heur n'a faute de rien ,
 Et que les grands se font la guerre
 A qui luy fera plus de bien.

EPIGRAMME.

JE n'eus jamais le courage assez haut
 Pour deffier l'ire de la Fortune ,
 En m'exposant des premiers à l'assaut
 D'un bastion ou d'une demy-lune.

POUR qui les veut soient les sanglans hazards ,
 Puis qu'aussi bien la valeur des Cefars

A mes efforts n'est pas chose imitable ?

LE plus grand but où visent mes desirs ,
Est de pouvoir tuer mes déplaisirs
La main au verre , & les piés sous la table.

E P I G R A M M E.

P I E R R E , tes importuns discours
A quelle sorte de personnes
Ne demandent-ils tous les jours ,
Si les dents de Jeanne sont bonnes ?

J E porte un si grand déplaisir
Dequoy ce curieux desir
Te donne de l'impudence ,

Q U E je me suis enquis souvent
Du nom & de l'expérience
Du charlatan qui les luy vent.



EPIGRAMME.

CATHERINE ne me plaist point :
 Elle est seiche comme canelle ;
 On ne sçauroit trouver sur elle
 Pour quatre deniers d'embonpoint ;

LA chetive n'a de sa vie
 Pû voir qu'avecque de l'envie
 La graisse des harans forets.

LES amans de ce corps étique
 Disent qu'à son genouil qui pique
 Il faut un bout , comme aux fleurets.

EPIGRAMME.

ALIX n'a plus rien qui me touche ,
 J'ay fait banqueroute a ses loix ;
 L'ébeine qui reste en sa bouche
 Branle au vent mesme de sa voix ;

UN rhume qui la persecute
 L'expose tous les jours en bute

A de perilleux accidens :

E T pourtant il faut que l'on sçache
Que jamais la pauvre ne crache,
De crainte de cracher les dents.

E P I G R A M M E.

JE deteste le nœud fatal
Du Dieu qu'on appelle Hymenée ;
Depuis que Life en fut traînée
Dans les bras d'un homme brutal.

L E S graces que Life possède
Font des blessures sans remede ;
Jamais amant n'en est guery ;

E L L E est charmante, elle est acorte ;
Et tout ce que la belle porte
Luy sied bien, osté son mary.



EPIGRAMME.

COLIN a si peu de cervelle
 Et se rend si capricieux,
 Qu'il donne au diable tous les yeux
 Qui treuvent que sa femme est belle :

IL luy fait garder la maison,
 Où, comme dans une prison,
 La pauvre devient seiche & blesme.

JE conseille à ce grand cheval,
 Puis qu'il veut aimer sans rival,
 De n'aimer jamais que soy-mesme.

EPIGRAMME.

BLAISE, dont jadis le credit
 Fut le roy de la place au change,
 Est plus décheu que l'on ne dit ;
 Il s'endette du pain qu'il mange.

ET Catin, pour gâigner dequoy
 Mettre une chemise sur soy,

Luy met les cornes sur la teste.

VOYEZ quelle diversité !
 Pour chasser la nécessité,
 Blaise emprunte, & sa femme preste.

EPIGRAMME.

LISE, je voy que ta finesse
 Butte à m'engager sous tes loix.
 Mais quoy ! le regne des Valois
 Fut le siecle de ta jeunesse.

TU m'as beau suivre nuit & jour,
 Et me jurer que ton amour
 Est au delà de toutes bornes,

J'E ne veux point d'un corps si vieux,
 De crainte de planter des cornes
 Sur la tombe de mes ayeux.



EPIGRAMME.

J'A Y tort vraiment que je n'acoste
Ces hermites devotieux ,
Qui dans l'estroit chemin des Cieux
Courent incessamment la poste.

CH E R E Paquette , assure toy
Que , si j'avois un grain de foy ,
Je te ferois de belle taille :

ON verroit transporter ailleurs
Les Alpes , que l'art des tailleurs
Cache sous ta jaque de maille.

EPIGRAMME.

DU R A N T le jour , Life n'a point
Faute d'appas , ny d'embonpoint ;
Mais , la nuit , elle est un squelette :
Le visage qui l'embellit
Demeure dessous sa toilette ,
Et n'entre jamais dans son lit.

D iv

EPIGRAMME.

JE confesse que Catherine
Est sçavante, & n'ignore rien ;
Mais un goust fait comme le mien
Aime mieux beauté que doctrine.

JE ne me sçauois embrazer
D'une femme qui veut glozer
Sur le texte de l'Evangile ;

J'AIME l'innocent embonpoint
D'une idiote ; & n'entens point
De baiser Platon, ny Virgile.

EPIGRAMME.

TES yeux investis de cire
Ne voyent goutte en plein jour ;
Et tu me parles d'amour
Et me presses de t'écrire !

MARGOT, ta vieillesse a tort ;
Tu dois songer à la mort

Et non pas à des fornettes :

ARME toy de chapelets,
Et sçache que tes lunettes
Ont rebuté mes poulets.

EPIGRAMME.

RACAN, Parnasse m'importune ;
Je n'en gouste plus les douceurs :
Ceux qui font flatez des neuf Sœurs
Ne le sont pas de la Fortune.

CES pauvres filles m'ont promis
Plus de nom qu'à tous leurs amis :
Je veux pourtant quitter leur bande.

L'ART des vers est un art divin ;
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.



EPIGRAMME.

TOUTES les fois que ton valet
Te demande ses petits gages,
Tu prens ce pauvre homme au collet ;
Et le noircis de mille outrages.

CEUX qui t'ont presté leur denier ;
Le suisse qui garde ta porte,
Ton tailleur, & ton cuisinier,
Sont traitez de la mesme sorte.

MAISTRE ingrat, debiteur sans foy ;
Qui défends qu'on parle chez toy
De payement & de salaire,

NE te laisses jamais flechir :
Le revenu de ta colere
Est capable de t'enrichir.



EPIGRAMME.

CA T I N, les braves dont tu fors
Furent des vaillans heroïques,
Et les exploits de ces grands morts
Font le plus beau de nos chroniques.

MA I S quoy ! tu ne possede rien
Que ce qu'ils t'ont laissé de gloire ;
Et ta mere dit que ton bien
Ne se trouve que dans l'histoire.

CO U S I N E du Pape & du Roy ;
Cherche un autre mary que moy,
Avecque ton haut parentage.

LE S palmes de tes devanciers
Ne mettront pas mon heritage
▲ couvert de mes creanciers.



EPIGRAMME.

PARNASSE ne t'enrichit point ;
 Ta bourse n'a denier ny maille ;
 Tu n'as sur toy qu'un vieux pourpoint ;
 Et ton liét n'est qu'un peu de paille.

AU jugement des bons esprits,
 Dont Seguier protege la troupe,
 L'indigence qui t'a surpris
 Porte un autre mal-heur en croupe.

COLIN, ils disent que les vers
 Que tu donnes à l'univers,
 Sont freres des nuits éternelles.

O qu'Apollon t'a mal-traité !
 Il ne faut plus que tu l'appelles
 Dieu de l'Or, & de la Clarté.



EPIGRAMME.

JE suis le plus heureux amant
Des neuf illustres demoiselles,
Et l'entretien le plus charmant
Des cabinets & des ruelles ;

LA cour honnore mes lauriers ;
Ma Muse est par tout recherchée ;
Et Turègne voit nos guerriers
Lire mes vers dans la trenchée.

PERSECUTEUR de ma vertu ,
Marquis , pourquoy te moques-tu
De ma belle façon d'écrire ?

JE découvre ta vanité.
Tu desires que ma satire
Te montre à la posterité.



EPIGRAMME.

COLIN, tu portes dans les cieux ;
Comme un ouvrage sans exemple,
Les vers d'André, qui disne mieux
Que bourgeois du Marets du Temple.

TU le traittes de grand rimeur ;
Et veux qu'il donne à l'imprimeur
Ce que le vin lui fait écrire.

FOURBE, le premier de ce temps !
Je voy, Colin, où tu pretens.
Tu veux manger, & non pas lire.



EPIGRAMME.

C E que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles ;
Ton discours est une nuit
Vefve de lune & d'estoiles.

MON amy , chaffe bien loïn
Cette noire rhétorique.
Tes ouvrages ont befoin
D'un devin qui les explique.

SI ton esprit veut cacher
Les belles chofes qu'il penfe ;
Dy-moy , qui peut t'empescher
De te fervir du filence ?



EPIGRAMME.

Pour mettre sous l'Image de Monsieur de Balzac.

C'EST ce divin parleur, dont le fameux merite
 A treuvé chez les Rois plus d'honneur que d'apuy,
 Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
 Il n'est point de mortel qui parle comme luy,

EPIGRAMME.

PUISQUE Charles est indigent,
 Il ne sçauroit cesser de l'estre :
 En l'âge où le ciel l'a fait naistre,
 L'argent ne cherche que l'argent.



EPITAPHE.

E P I T A P H E.

CI gist Alix , qui par deux laquais Basques
 Fut débauchée en l'avril de ses jours :
 De peur du hassle , elle portoit deux masques,
 L'un de peinture , & l'autre de velours.

E P I T A P H E.

CI gist Paul , qui baissoit les yeux
 A la rencontre des gens sobres ,
 Et qui prioit tousjours les cieux
 Que l'année eust plusieurs octobres :

CE grand pilier de cabaret,
 Avecques un haran foret
 Humoit des bouteilles sans nombre.

PASSANT , qui t'es icy porté,
 Sçache qu'il voudroit que son ombre
 Eust dequoy boire à ta santé.

E P I T A P H E.

JEAN qui dans ce tombeau repose entre les morts,
 Prenant de toutes mains, amassa des trefors
 Plus qu'il n'en esperoit de sa bonne fortune :
 Il posséda beaucoup ; mais il ne donna rien :
 Et n'estoit qu'il avoit une femme commune ;
 Jamais homme vivant n'eust eu part à son bien.

S O N N E T.

JE donne à mon desert les restes de ma vie ;
 Pour ne dépendre plus que du ciel & de moy.
 Le temps & la raison m'ont fait perdre l'envie
 D'encenser la faveur, & de suivre le Roy.

FA R E T, je suis ravy des bois où je demeure ;
 J'y trouve la santé de l'esprit & du corps.
 Approuve ma retraite ; & permets que je meure
 Dans le mesme village où mes peres sont morts.

J'AY frequenté la court, où ton conseil m'appelle ;
 Et sous le Grand Henry je la trouvay si belle,
 Que ce fut à regret que je luy dis adieu.

MAIS les ans m'ont changé. Le monde m'importune;
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu,
Où toujours la Vertu se plaint de la Fortune.

SONNET.

PAR vos humeurs le monde est gouverné;
Vos volontez font le calme & l'orage;
Et vous riés de me voir confiné
Loin de la cour, dans mon petit village.

CLEOMEDON, mes desirs sont contens;
Je trouvé beau le desert où j'habite;
Et connois bien qu'il faut ceder au temps,
Fuir l'éclat, & devenir hermite.

J E suis heureux de vieillir sans employ,
De me cacher, de vivre tout à moy,
D'avoir dompté la crainte & l'esperance:

ET si le ciel qui me traite si bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Vostre bon-heur seroit égal au mien.

LE MAGISTRAT.

O D E.

COMTE, fleau des ames vulgaires
 Qui choquent mon divin mestier,
 Voy ce crayon, qui ne craint gueres
 La lunette de du Moustier.

TANDIS que ton pere est à Rome
 Estimé de tout l'univers,
 Considere un peu l'honneste homme
 Que je te monstre dans ces vers.

C'EST un magistrat de province }
 Affolé de sa propre amour :
 Pour se troquer avec un prince }
 Il demanderoit du retour.

L'ASTRE fatal à sa naissance }
 Et qui marca son ascendant,
 Joua de toute sa puissance,
 Pour le faire sot & pedant.

SON humeur est aussi legere

Que le duvet d'un jeune oison ;
Elle passe pour estrangere
Dans le país de la raison.

IL s'adore ; il se galantise ;
Et prend ses divertissemens
Devant un cristal de Venise ,
A se faire des complimens.

QUAND ce docteur plein d'ignorance
Est monté sur son tribunal ,
Il croit plus faire pour la France ,
Que le Roy ny le Cardinal.

ON le voit sur le fils d'un asne
Se promener soir & matin ,
Enharnaché d'une soutane
De quatorze aulnes de fatin.

DANS le siecle antique & moderne ,
Jamais sot ne merita mieux
D'estre poussé d'un coup de berne
Jusqu'à moitié chemin des cieux.

C'EST le magistrat le plus beste
Qui jamais ait vu le Soleil.
On ne peut trouver dans sa teste ,
Ny bon Latin , ny bon conseil.

IL est sçavant en la metode
De mesnager ses revenus :
Mais les Pandectes & le Code
Luy font des pais inconnus.

LES auteurs des deux belles langues
Sont exclus de son cabinet.
Il est concis en ses harangues,
Et n'opine que du bonnet.

LORS qu'il parle, il choque la mode ;
Il n'a que des mots surannez :
On le passe pour l'antipode
Des esprits doux & r'affinez.

IL peze toutes ses paroles ;
Il crache mesme avec compas ;
Et ne conte pas ses pistoles
Plus exactement que ses pas.

CERTES, on peut justement dire
Qu'homme n'a jamais debité
Des sotises à faire rire
Avecque tant de gravité.

ON diroit que les neuf Pucelles
L'on eslevé dans leur giron,
Et qu'il a des frazes plus belles
Qu'Isocrate ny Ciceron.

L'AMOUR du gain est un des vices
Qui l'ont honteusement vaincu :
Il commettrait cent injustices
Pour empocher un quart-d'escu.

LE grand nombre de ses rapines ,
Met sa province dans les pleurs ,
Et fait gemir sur des espines
Celuy qui dormoit sur des fleurs.

CE monsieur est si ridicule ,
Qu'il prétend que nos bons auteurs
Au de-là des bornes d'Hercule
Luy facent des admirateurs.

IL espere que nos croniques
Le monstrent dans un tableau
Plus rare que ceux des portiques
Du Louvre & de Fontainebleau.

DISPENSATRICES de la gloire ,
Qui d'un homme faites un Dieu ,
Muses , placez-le dans l'histoire
Coste-à-coste de Richelieu.

SI par vous les mers & les terres
N'apprennent comme il a vescu ,
Il ira casser vos guiterres ,
Et vous couper la robbe au cu.

MAINARD:

DE peur qu'il excite un orage
Contraire à ma serenité,
J'ay poly ce petit ouvrage
En faveur de sa vanité.

APRÈS ces vers dont je l'honore,
Son jugement sera tortu,
S'il craint que Saturne devore
Les monumens de sa vertu.

SUR mon recit, on se prepare
De l'adjouster aux Immortels,
En cette province barbare
Où les bestes ont des autels.



GOMBAUD:

G O M B A U L D.

JEAN OGIER DE GOMBAUD, Calviniste ; naquit en Xaintonge , à Saint Just de Luffac , près de Brouages. Son mérite le fit admettre à l'Académie Française. On remarque en lui une chose fort particuliere ; c'est qu'après avoir fait plusieurs ouvrages de longue haleine pendant sa jeunesse , il a travaillé sur la fin de ses jours à des Epigrammes , qui , étant formées pour l'ordinaire de pointes d'esprit , sont plutôt le fruit d'un feu de jeunesse , que la production d'un âge avancé. Ses Epigrammes font encore aujourd'hui les délices de quantité de gens d'esprit , aussi bien que ses Sonnets , dont on a toujours fait beaucoup de cas. Il mourut l'an 1666 , âgé de près de cent ans. Ce fut lui que Madame Desloges pria de faire une réplique aux vers de Racan , sur le livre de Dumoulin , & lesquels vers de Mon-

ſieur de Racan commencent par ces mots :

Bien que Dumoulin en ſon livre , &c.

Monſieur de Gombaud y répondit de cette
maniere :

C'EST vous , dont l'audace nouvelle
A rejeté l'antiquité ;
Et Dumoulin ne vous rappelle
Qu'à ce que vous avez quitté.
Vous aimez mieux croire à la mode ;
C'eſt bien la foy la plus commode
Pour ceux que le monde a charmez.
Les femmes y ſont vos idoles ;
Mais à grand tort vous les aimez ;
Vous qui n'avez que des paroles.





GOMBAULD.

S O N N E T.

LEVE-TOY, je te prie, amante de Cephale.
Je dois voir aujourd'huy l'astre de mon amour :
Car, si tu ne le sçais, messagere du jour,
J'ay Phillis pour maistresse, & la cour pour rivale.

ELLE est toute parfaite, elle n'a point d'égale ;
Les Graces auprès d'elle ont choisy leur séjour ;
Et parmy tant de feux, qui brillent à l'entour,
J'ay reçu de ses yeux une atteinte fatale.

ILs m'obligent pourtant, au lieu de m'affliger ;
L'offense est favorable ; & je ne puis juger
Comme un si doux effort me fait vivre & me tue.

JE me plais aux douleurs que mon ame en ressent ;
Et pardonne a Phillis le mal que fait sa veue,
S'il est vrai que son cœur n'en scit pas innocent.

S O N N E T.

JE suis enfin fortý de ce fascheux dedale ;
 Où vos premiers attraits m'avoient precipité.
 Vos mespris , vos rigueurs , m'ont cent fois rebuté ;
 C'est dequoy seulement vous estes liberale.

J'AY borné ma constance , elle m'estoit fatale ;
 Je consens qu'elle cede à vostre cruauté.
 Vous ne devez plus rien à ma fidelité ;
 Je suis impatient , vous estes inégale.

TOUTEFOIS je me vante , ou plustost je me plains ;
 Je me plains à vous mesme , & mes discours sont vains.
 Je devois éviter l'objet que je redoute ;

J'EN devois destourner mes pensers , & mes pas ;
 Si je n'en disois rien , vous en seriez en doute ;
 Mais puis que je le dis , vous ne le croyez pas.



S O N N E T .

QUE vistes vous, mes yeux, d'un regard temeraire ?
Et de quoy , ma pensée , oses tu discourir ?
Quels divers sentimens me font vivre , & mourir ,
Me forcent de parler , autant que de me taire ?

QU E L L E innocente erreur , quel mal-heur vo-
lontaire ,
Se fait également redouter , & cherir ?
Estoit-ce pour me perdre , ou bien pour m'acquérir ;
Pour m'estre favorable , ou pour m'estre contraire ?

QU E L L E ruse d'Amour ! quel object me surprit !
Souvent l'image seule en trouble mon esprit ;
Et d'un extrême bien , j'en fais un mal extrême.

SO U V E N T je doute encore ; & de sens despourveu ,
Dans la difficulté de me croire moy-mesme ,
Je pense avoir songé ce que mes yeux ont veü.



S O N N E T,

JE ne suis point espris d'une mortelle flame ;
 Une divine ardeur inspire mes desirs ;
 Et goustant aujourd'huy les célestes plaisirs,
 Tous vulgaires appas sont bannis de mon ame.

MES vœux sont exaucez du dieu que je reclame ;
 Et Flore pour moi seul parfume les Zephirs.
 Des extases d'amour naissent tous mes soupirs,
 Et de trop de bon-heur seulement je me pasme.

EN F I N je suis ravy de ma felicité ;
 Et les autres amans n'ont point de volupté ,
 Qui, parmy ses douceurs, mesle si peu d'absynthe.

QU E vous avez de peine, esprits trop curieux !
 Voulez vous que je parle ? Apprenez qu'un Amynthe
 Séparé des humains est mis au rang des dieux.



S O N N E T.

UN E effroyable horreur couvroit la terre &
l'onde ;

Et desja les demons menoient par l'univers
Les funestes oyseaux , les fantosmés divers ,
Et des songes legers la troupe vagabonde ;

QUAND Morphée emprunta la chevelure blonde ,
Les roses , & les lys , qui n'ont jamais d'hyvers ,
Et mille autres appas d'un long crespé couvers ,
Dont aujourd'huy Phillis estonne tout le monde :

ET d'un pas languissant , tefmoin de ses douleurs ,
Il me la vint monstrier , les yeux noyez de pleurs ,
Et la bouche aux soupirs incessamment ouverte.

QU'ALLEZ vous entreprendre ? ô dieux trop irritez !
Si Phillis doit pleurer , qu'elle pleure ma perte ,
Et que vostre colere espargne ses beautez.



S O N N E T.

NOUVELLE œuvre du ciel, en terre descendue
 Pour effacer l'honneur des plus vives clartez,
 Que ne puis-je sans crime adorer vos beautez,
 Dont l'abord seulement rend mon ame esperdue ?

• **QUELLE** loy si cruelle, ou si mal entendue,
 Vous fait naistre aujourd'huy contre nos libertez ?
 Quel astre vous remplit d'aymables qualitez,
 Dont la veue est permise, & l'amour deffendue ?

C'EST le plaisir des dieux, de nous faire admirer
 Leurs plus rares tresors, sans en rien desirer ;
 Ou de nous condamner à d'éternelles flames.

POUR qui donc ces beautez ont-elles tant d'appas ?
 Si vous en deffendez le desir à nos ames,
 O dieux, pardonnez-moy, je ne vous entens pas.



SONNET.

SI je vous suis fascheux , je le suis à moy-mesme ;
Sans trouver de remede à mon cruel tourment.
Mais je veux me resoudre à suivre constamment
Vostre humeur, & vos loix, dont l'empire est suprême.

QUE ma peine s'augmente , & qu'elle soit extrême ;
J'imposerai silence à mon ressentiment ?
Et vous n'en verrez pas un signe seulement ,
Si je ne suis trahy par mon visage blesme.

LA finissoit ma plainte ; & desja ma palleur
Accusoit , malgré moy , l'excès de ma douleur ,
Lors qu'Amaranthe ouvrit ses lèvres favorables ;

POUR appeller le Jeu , le Ris , & le Desir ,
Et mille autres Amours , dont les mains secourables
Repousserent la Mort qui me venoit saisir.



S O N N E T.

C'EST avec tant de soins, qu'Amaranthe me
cache

Le doux ressentiment qu'elle a de mon amour,
Qu'il est tout dans son ame, & rien n'en void le jour,
Sinon quelque soupir, que ma plainte en arrache.

QUAND je suis auprès d'elle, où mon devoir m'at-
tache,

Tandis qu'a ses beautez mille amans font la cour,
Son œil, de tant d'appas l'agreable sejour,
Me dit ce que son cœur ne veut pas que je sçache.

L'AMOUR, si l'on ne parle, est tousjours imparfait;
Ou si, de la parole, on ne passe à l'effect.
Ainsi de mes rivaux dit la troupe insensée.

MAIS j'ay d'un si beau soin l'esprit sollicité,
Qu'il suffit qu'Amaranthe en ayt eu la pensée,
Pour me combler de gloire, & de felicité.



SONNET.

AMOUR, dispense moy de servir davantage ;
Il est temps desormais de vivre en liberté.
Veux-tu qu'en ce dedale , où je suis escarté ,
Je rende à ton empire un éternel hommage ?

VA : triomphe à ton gré de la fleur de mon aage ;
Et riche du butin que tu m'as emporté ,
Laisse à la fin mon cœur comme un lieu deserté ,
Dont tu ne peux tirer ny profit , ny dommage.

AINSI Daphnis , outré de peine & de soucy ,
Consultoit ce tyran , qui respondit ainsi :
Si ton sort te desplaist , cherche qui te delivre.

ESTEINDROIS-je le feu qui te donne le jour ?
Quand on cesse d'aymer , il faut cesser de vivre ;
Et la vie a son terme en celuy de l'Amour.



SONNET.

L'AMOUR, comme il luy plaist, m'afflige & me
console ;

Il me donne la mort, & me vient r'animer ;

Il irrite ma peine, afin de la charmer ;

Il me rend éloquent, & m'oste la parole ;

IL m'apprend la sagesse, & rend mon ame fole.

Il change ainsi l'estat de ceux qu'il fait aymer,

Luy qui peut un Hercule en Nymphé transformer,

Et qui le fit un jour filer avec Iole.

QUELLE ruse, quel art, que pourrois-je inventer

Pour ne le suivre pas, & pour luy resister ?

Il m'assiege, il m'affaut, il prend ses avantages ;

IL vient accompagné d'appas & de beautez ;

Il me conte l'histoire & des forts & des sages,

Des hommes & des dieux, qu'il a tous surmontez.



S O N N E T.

CARITE alloit partir ; & ses tristes adieux
Donnoient à ses beautez une grace nouvelle ;
Quand , parmy tant d'amans qui soupiroient pour
elle ,
Daphnis perdant l'espoir , accusa tous les dieux.

ELLE changea d'humeur , preste à changer de lieux ;
Et le voyant mourir , luy parut moins cruelle ;
Le baïsa d'un baiser digne d'un cœur fidelle ,
Et ses larmes soudain troublèrent ses beaux yeux.

TESMOIGNAGES tardifs d'une amitié secrète ,
Vous faites que Daphnis , qui sans fin la regrette ,
D'un aymable penser soulage ses tourmens.

LA peut-il desormais blasmer d'ingratitude ,
Puisque par un baiser , qui dura trois momens ,
Elle recompensa trois ans de servitude ?



EPIGRAMME.

CETTE beauté, pour tout deffaut ;
A l'air d'une bonté niaise :
Elle n'est pas assez mauvaise ,
Pour estre bonne comme il faut.

EPIGRAMME.

QUAND je dis qu'Ergaste escrit bien ,
Tu me responds qu'il ne sçait rien.
Mais ton erreur est infinie.
Il sçait ce qu'il n'apprit jamais ;
Et toy , qui n'as point de genie ,
Tu ne sçais pas ce que tu sçais.



EPIGRAMME.

LAURENS, dont le zele feint
Passe pour un vray mérite,
Croit estre devenu saint,
A force d'estre hypocrite.

EPIGRAMME.

IL est agissant ; il est prompt ;
Il n'est touché d'aucun affront ;
Il est doux mesme à ses contraires ;
S'il n'est devot, il le paroist ;
Il fuit la Cour, il la connoist.
Sans doute il fera ses affaires.



EPIGRAMME.

VOUS avez dit, belle indiscrete ;
 La faveur que vous m'avez faite,
 Qui m'estoit un doux entretien.
 Mais je renonce à vostre empire ;
 Ou vous m'obligerez d'un bien
 Que vous n'oserez jamais dire.

EPIGRAMME.

CARITE, l'un de mes rivaux,
 De qui les chiens & les chevaux
 Ont fait la plus belle aventure ;
 Aussi sçavant que son malier,
 Croit que les cinq sens de nature
 Fassent la moitié d'un millier.



EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

CELLE qui ne veut point m'aimer ;
 Veut absolument que je l'aime :
 Et c'est une injustice extrême ,
 Que l'on ne sçauroit trop blasmer.
 Son ame dure , qu'elle flatte
 De ce cruel contentement ,
 Veut qu'on l'oblige , seulement
 Afin de pouvoir estre ingrate.

EPIGRAMME.

P OUR sujet de mes vers , en la fleur de mon aage,
 J'ai cherché quelque nymphe illustre, belle , & sage,
 Et qui peust m'inspirer cent ouvrages divers.
 Telle , & plus merveilleuse , Olympe est arrivée.
 Mais le Ciel m'a trop tard ses tresors descouverts ;
 Je ne cherchois plus rien , lors que je l'ay trouvée.



EPIGRAMME.

VOYANT la splendeur non commune
 Dont ce maraut est revestu,
 Diroit-on pas que la Fortune
 Veut faire enrager la vertu ?

EPIGRAMME.

LORS que, pour me donner du blasme,
 Vous m'avez demandé, Madame,
 A quel jeu vous m'avez perdu ;
 Mon action mal-entendue
 Et mes yeux vous ont répondu,
 C'est au jeu qui vous a perdue.



*ENFANS DU SIECLE.**EPIGRAMME.*

NOS enfans, Messieurs & Mesdames,
 A quinze ans passent nos souhaits :
 Tous nos fils sont des hommes faits ;
 Toutes nos filles sont des femmes.

*VISITE CONTRAINTE.**EPIGRAMME.*

UNE fois l'an il me vient voir ;
 Je luy rends le mesme devoir.
 Nous sommes l'un & l'autre à plaindre ;
 Il se contraint, pour me contraindre.



LYSIMENE.

EPIGRAMME.

BLANC d'Espagne, couleurs vermeilles,
 Perles, brillans, pendants d'oreilles,
 Passements, jupes de grand prix,
 On vous estale, on vous promene
 Pour dupper les foibles esprits;
 Et l'on vous nomme Lysimene.

LE SIECLE.

EPIGRAMME.

LE temps d'Orphée est revenu:
 De son bel art si peu connu
 Quels objets sentent les atteintes?
 Damon, nos amis les plus chers,
 Et les plus touchés de nos plaintes,
 Sont des arbres & des rochers.



*HUMEUR ENJOUE'E.**EPIGRAMME.*

S'IL faut giguer & se battre ;
Elle en donne six pour quatre ,
Et n'a jamais le dernier.

S'IL faut parler de mérite ;
Elle demeure interdite ,
Et sotte comme un panier.

UN badin qui la tastone ,
Qui la baise & la chiffonne ,
La fait tourner en sabot :

C'EST l'humeur de la Donzelle :
Et le plus sage , auprès d'elle
Passeroit pour le plus sot.



DEMANDE RIDICULE.

EPIGRAMME.

COLAS est mort de maladie :
 Tu veux que j'en plaigne le sort.
 Que diable veux-tu que j'en die ?
 Colas vivoit , Colas est mort.

LAVIE DE GUILLAUME.

EPIGRAMME.

GUILLAUME ne fut bon à rien ;
 Nul n'en sceut le mal ny le bien ;
 Il ne fit la paix ny la guerre ;
 Tantost assis , tantost debout ,
 Il fut soixante ans sur la terre ,
 Comme s'il n'estoit point du tout ;



EFFETS DE L'INTEMPERANCE.**EPIGRAMME.**

IL mange tout , ce gros glouton ;
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton ;
Mais son nez en a plus de trente.

SCIENCE D'UN CERTAIN DUC.**EPIGRAMME.**

SI l'on en croit un certain Duc ;
Qui philosophe à la commune ,
La Substance n'est rien qu'un Suc ;
Et l'Accident qu'une Infortune.



FANTOSME D'HONNEUR.

EPIGRAMME.

IL fut battu le bon seigneur
 En presence de plus de quatre ;
 Et pour recouvrer son honneur ,
 Il s'alla faire encore battre.

MAUVAIS GENIE.

EPIGRAMME.

S'IL est Chrestien , Dieu le conserve :
 Il n'en paroist rien à mes yeux ,
 Sinon qu'il choque les faux Dieux ;
 Car il escrit malgré Minerve.



IMPORTUNE

*IMPORTUNE CIVILITE'.**EPIGRAMME.*

FEINTES beautez, que l'on ne bouge.
 Qu'un salut de geste, ou de voix,
 Nous exempte pour cette fois
 De baiser du blanc & du rouge.
 Nous vous quittons de ce devoir ;
 Et plaignons les soins miserables,
 Qui font que toutes vos semblables
 Se cachent pour se faire voir.

*BIENFAIT PUBLIE'.**EPIGRAMME.*

SI Charles, par son credit,
 M'a fait un plaisir extrême,
 J'en suis quitte : il l'a tant dit,
 Qu'il s'en est payé luy-mesme.

FINESSE APPARENTE,

EPIGRAMME.

ELLLE est dangereuse , elle est fine ;
 Mais , pour en avoir trop la mine ,
 Tous ses desseins n'ont point d'effect.
 Son ris , ou son regard l'accuse :
 Et le signe qu'elle nous fait ,
 Nous met à couvert de sa ruse.

GRAND PARLEUR.

EPIGRAMME.

SI l'on vous croit , bouche de rose ,
 Lyfandre parle bien , nul ne peut l'esgaler.
 Il devroit bien sçavoir parler ;
 Il ne fait jamais autre chose.



*VIEUX AVARES.**EPIGRAMME.*

ADMIREZ les bontez , admirez les tendresses
 De ces vieux esclaves du fort.
 Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses
 Pour ceux qui souhaitent leur mort.

*LES GENS DU MONDE.**EPIGRAMME.*

LE vice est tout leur entretien ;
 Le luxe est leur souverain bien ;
 Leur table en delices abonde ;
 Leurs pieds au mal sont diligens :
 Et les plus grands maraux du monde
 Se nomment les honnestes gens.



 DE L'ÉPIGRAMME LONGUE, OU BRIEFVE,

E P I G R A M M E.

ALCANDRE, c'est ta passion :
 Tu veux une longue Epigramme,
 Bien qu'elle soit digne de blasme,
 Comme une longue Inscription.
 D'un seul coup elle fait sa bresche,
 Ainsi que le traict d'un archer.
 As-tu jamais veu descocher
 Une pique, au lieu d'une flesche ?

BONTE' DE CLORIS.

E P I G R A M M E.

SON beau-frere est son favory ;
 Par tout il la suit à la trace.
 Cloris ayma tant son mary,
 Qu'elle en ayme toutela race,

A PHILIS PARE'E POUR ALLER
au Ballet des Déesſes.

EPIGRAMME.

CES Déesſes, qui ſont ornées
D'appas & de charmes ſi doux,
Seront tantotſt bien eſtonnées,
De ſe trouver toutes en vous.

VIE DES CESARS.

EPIGRAMME.

OBJETS ſi peu dignes d'envie,
Ceſars, où courez vous ſi fort ?
On penſe lire voſtre vie,
Et l'on ne lit que voſtre mort.



LE MOYEN DE SE DEFFAIRE
de quelqu'un.

EPIGRAMME.

TU veux te deffaire d'un homme,
Et jusqu'icy tes vœux ont esté superflus.
Hazarde une petite somme,
Preste lui trois louis; tu ne le verras plus.

HUMEUR DE GILES.

EPIGRAMME.

GILES veut faire voir qu'il a bien des affaires;
On le trouve par tout, dans la presse, à l'écart.
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires;
Quoy qu'il aille tousjours, il ne va nulle part.



*JUSTE APPREHENSION.**EPIGRAMME.*

SI mes vers t'ont fait quelque niche,
 Fortune, tu me l'as rendu.
 Periandre est devenu riche;
 C'est un amy que j'ay perdu.

*COIFFURE.**EPIGRAMME.*

SUSON, vien coiffer ta maistresse;
 Vien friser cette blonde tresse,
 Dont le visage accompagné
 M'a sceu tromper, & m'a gagné.

SANS ta merveilleuse assistance,
 Je pourrois manquer de constance,
 Je pourrois faire d'autres vœux;
 Et je ne tiens qu'à ses cheveux.

H iv

RETIEN-moy donc , je te supplie.
 Que ton art la rende accomplie ;
 Et vien la si bien transformer ,
 Qu'elle me force de l'aymer.

C'EST pat toy qu'elle paroist belle :
 Et tu brilles si fort en elle ,
 Que je puis dire , avec raison ,
 Qu'en Louyse j'ayme Suson.

AMIS.

EPIGRAMME.

MILLE fois ils m'ont tout promis :
 Mais le siecle en fourbes abonde ;
 Et je ne hay rien tant au monde ,
 Que la pluspart de mes amis.



*GLOIRE INSUPPORTABLE.**EPIGRAMME.*

IL a de la gloire en partage ;
Non pas tout ce qu'il en pretend.
Mais s'il n'en pretendoit pas tant ,
Il en auroit bien davantage.

*SUR LE LIVRE D'UN CERTAIN AUTHEUR.**EPIGRAMME.*

TA Muse en chimeres feconde ,
Et fort confuse en ses propos ,
Pensant représenter le Monde ,
A représenté le Chaos.



S O N N E T.

LA voix qui retentit de l'un à l'autre pole ;
La terreur & l'espoir des vivans & des morts ;
Qui du rien sçait tirer les esprits & les corps ,
Et qui fit l'univers d'une seule parole ;

LA voix du Souverain qui les cedres desole ,
Cependant que l'espine estale ses tresors ;
Qui contre la cabane espargne ses efforts ,
Et reduit à neant l'orgueil du Capitole ;

CE tonnerre esclatant , cette divine voix ,
A qui sçavent respondre & les monts & les bois ,
Et qui fait qu'à leur fin toutes choses se rendent ,

QUE les cieux les plus hauts , que les lieux les plus bas ,
Que ceux qui ne sont point , & que les morts enten-
dent ,
Mon ame , elle t'appelle ; & tu ne l'entens pas.



POUR LE ROI LOUIS XIII,
Après une grande maladie.

S T A N C E S

LES ombres de la Mort m'avoient environné ;
J'augmentoïis son triomphe : & le monde estonné
Sentit croistre à l'instant ses douleurs & ses craintes.
Le soir de mes beaux jours proche de leur matin ,
M'avoit fait quitter jusqu'aux plaintes ,
Et consentir à mon destin.

J'ALLOIS , sans murmurer , où vont les plus grands
Rois ;

Où ceux dont la valeur rangeoit tout à ses loix
Ont veü tomber leur gloire , & leurs despouilles vai-
nes ;

Où sont faits si pareils tant d'humains si divers ;
Au repos de toutes les peines ;
Au rendez-vous de l'univers.

L'INSOLENCÉ du Sort , par qui tout est donté ;
Ne respecta jamais vertu , ny dignité ,
Ny tout ce que la pompe adjouste au diadème.
Nos crimes à son ire ont tout abandonné :
Et des chef-d'œuvres du Ciel mesme
Le plus saint en est prophané.

AUSSI tournant les yeux de l'esprit & du corps
 Vers l'arbitre absolu des vivans & des morts,
 Quand l'extrême douleur monstroit sa violence;
 C'est fait, dis-je, ó grand Dieu! Mais il faut advouer
 Qu'aux lieux où regne le silence,
 Je ne pourray plus te louer.

JE sçay que mon offence, & ton juste courroux,
 Doivent m'oster l'esper d'un traitement plus doux,
 Et me precipiter dedans la sepulture.
 Je ne dispute point contre ta volonté.
 Quand tu juges ta creature,
 Tu prens conseil de ta bonté.

A peine eus-je parlé, que mes yeux esclaircis
 Virent, avec le jour, tous les maux adoucis
 Dont la funeste ardeur m'alloit reduire en cendre.
 Dieu seul en soit loué, qui, pour me visiter,
 M'a fait au sepulcre descendre,
 Et qui m'en a fait remonter.



LINGENDES

DE LINGENDES , Poëte célèbre , étoit natif de Moulins , homme de beaucoup de vertu , & digne parent de Monsieur de Lingendes Evêque de Mâcon , & du pere de Lingendes célèbre Prédicateur de la Compagnie de Jesus. C'est le premier qui a fait des Stances Françoises : il est aussi l'auteur de cette belle Chançon ,

SI c'est un crime de l'aimer ;
On n'en doit justement blasmer
Que les beautez qui sont en elle :
La faute en est aux Dieux ,
Qui la firent si belle ;
Et non pas à mes yeux.

Cette Chançon plut si fort à Monsieur le Cardinal de Retz , qu'il la fit répéter plusieurs fois à Lambert , qui la chantoit devant lui.

On voit dans les vers de *Lingendes* une

facilité & une douceur admirable. Il se van-
toit d'être le plus tendre & le plus amou-
reux de tous les Poëtes. Il a fait ces Stan-
ces, qui n'ont pas été imprimées, & qui ne
cedent pas en beauté à ses autres ouvrages;

A SILVIE.

S T A N C E S.

CONNOISSANT vostre humeur, je veux bien,
ma Silvie,
Que passant vostre temps
Avec tous les amans dont vous estes suivie,
Vous les rendiez contens.

LA mode de la Cour m'estant si bien connue,
Pourrois-je avoir douté
Qu'on pût vivre en ce temps plus chaste & retenu
Avec tant de beauté?

J'APPROUVE vos plaisirs, & qu'il vous soit loisible
D'en jouir bien à point;
Car donnant tant d'amour, il seroit impossible
Que vous n'en eussiez point.

MAIS puisque le peché point de blasme n'apporte
 Quand on le cache bien ,
 Je voudrois seulement que vous fissiez en sorte
 Que je n'en sçeuſſe rien.

C E L L E qui fait du mal se peut dire innocente
 En le tenant caché :
 Mais quand on fait du mal, & qu'après on s'en vante,
 On fait double peché.

NE vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire,
 De peur d'un mauvais bruit ,
 Découvrant en plein jour ce que vous n'osez faire,
 Sinon qu'en pleine nuit.

E N le disant ainsi , vous serez diffamée
 Des contes de la Cour ;
 Au lieu qu'en le taisant , vous seriez estimée
 De faire bien l'amour.

FAITES qu'en vos façons on puisse reconnoître
 Un plus chaste entretien.
 L'apparence y suffit ; il faut feindre de l'estre ,
 Et puis n'en faire rien.

RECEVEZ tous les jours ce plaisir ordinaire
 De quelque amant discret :
 Et cessant de le dire , & non pas de le faire ,
 Tenez le plus secret.

A tous sales discours que vos lèvres soient closes :
 Et par un geste feint ,
 S'il en faut écouter , faites changer en roses
 Les lys de vostre teint.

UN autre lieu requiert de ne faire pas conte
 Des rapports d'un jaloux ;
 Et quittant cet honneur , chasser encor la honte
 Bien loin d'auprès de vous.

SOUS les rideaux tirés , ces paroles lascives ,
 Ces ris délicieux ,
 Ces contes affétés , & ces façons naïfves
 Vous siéront beaucoup mieux.

QU'ALORS autour de vous la chambre retentisse
 De souspirs amoureux ,
 Goustant ce que l'Amour en ce doux exercice
 A de plus savoureux.

QU'EN serrant un Amant d'une amoureuse estreinte
 Sur vostre sein colé ,
 D'un mignard tremblement on voye à chaque at-
 teinte
 Vostre liêt esbranlé.

POUR le moins, ma Silvie, en quittant vostre couche
 Gardez que ce péché

En vos libres discours par vostre propre bouche
Ne vous soit reproché.

POURVEU qu'on ne le sçache, & que la renommée
Ne vous aille blasmant,
Soyez, si vous voulez, tout le jour enfermée
Seule avec un amant.

MAIS feignez d'estre sage; & ne faites pas gloire
De me sçavoir trahir,
Me decelant un mal que je ne veux pas croire,
De peur de vous haïr.

CAR j'enrage de voir qu'un page vous apporte
Si souvent le bon-jour,
Pendant qu'un autre encore attend à vostre porte
De vous voir à son tour.

D'UN dépit bien ardent, il faut que je l'avoue,
Je me sens embraser,
Voyant tous les matins encor sur vostre joue
L'emprainte d'un baiser.

VOSTRE liét plus foulé qu'il ne devrait paroître
Pour n'avoir que dormy,
Et vostre poil meslé, me font bien reconnoître
Les marques d'un amy.

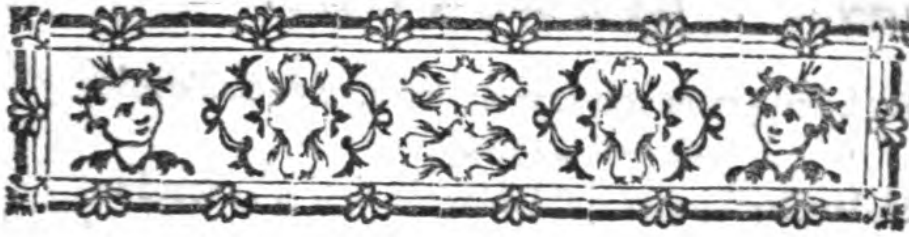
LORS voyant loin de vous la honte estre bannie ,
 Je deviens si jaloux ,
 Que je voudrois mourir ; mais, pour vous voir punie,
 Ne mourir qu'avec vous.

COUVREZ bien vos amours , sans craindre que
 j'estime
 Qu'on se doive fascher ,
 Ni que l'on puisse encor vous reprocher un crime
 Que vous pouvez cacher.

QUE si je vous surprens me faisant quelque injure
 Un jour à l'impourveu ,
 Soustenez qu'il est faux , jusqu'à tant que je jure
 De n'en avoir rien veu.

CAR alors reputant pour des contes frivoles
 Tout ce qui fera fait ,
 Et démantant mes yeux pour croire à vos paroles ;
 Je serai satisfait.





LINGENDES.

ELEGIE POUR OVIDE.

*Mise au devant de ses Metamorphoses, traduites par
M. Renouard.*

OVIDE, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels;
Ton exil nous apprend qu'il estoit trop injuste
Pour avoir des autels.

AUSSI t'ayant banny sans cause legitime,
Il t'a des-avoué;
Et les Dieux l'ont souffert, pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

ET vrayment il falloit que ce fut un barbare
De raison dépourveu,
Pour priver son pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais veu.

ET bien que la rondeur de la terre & de l'onde
 Obeyst à sa loy,
 Si devoit-il juger qu'il n'avoit rien au monde
 Qui fust si grand que toy.

MAIS ny ton nom fameux jusqu'aux bords d'où
 L'Aurore
 Se leve pour nous voir,
 Ny tes justes regrets, ni tes beaux vers encore,
 Ne peurent l'émouvoir.

O combien s'affligea la Déesse d'Eric
 Des plaintes que tu fis,
 Et de voir un tyran faire tant d'injustice
 Au maître de son fils !

ON tient qu'à ton départ les filles de Memoire
 Se vestirent de deuil,
 Croyant que ce malheur alloit mettre leur gloire
 Dans le fond du cercueil.

LE Tybre de regret quittant sa robe verte,
 Publia sur ses bords,
 Qu'il n'avoit jamais fait une si grande perte
 Qu'il en faisoit alors ;

ET qu'il eut moins d'ennuy, lors qu'en la Theffalie
 La fureur des Romains

Verfa le meilleur fang de toute l'Italie
Avec fes propres mains.

SES Nymphes, qui fouloient s'assembler à la Lune
Pour chanter tes beaux vers,
Le laisserent tout feul, pour fuivre ta fortune
Au bout de l'univers :

ET je croy qu'aussi-toft qu'en laissant ton rivage
Tu te mis dessus l'eau,
Toy-mefme tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaiffeau.

TU ne les vis pas feul : les Scythes qui les virent
En furent esbahis,
Et nous ont tesmoigné comme elles te suivirent
Jufques dans leurs pays.

EUX qui n'ont rien d'humain que la forme de
l'homme,
Les voyant en ces lieux,
Croyoient, avec raifon, qu'on eust banny de Rome
Les hommes & les Dieux.

CE fut lors que leur ame, autrefois impassible
Et fans nulle amitié,
Apprit en leur efchole à devenir sensible
Aux traits de la pitié ;

ET que leurs yeux nourris de sang & de carnage ,
 En se rendant plus doux ,
 Se sentirent mouillez , & trouverent l'usage
 De pleurer comme nous.

MESME on vit qu'en ce temps leurs roches se fendirent
 En t'oyant soupirer ,
 Et qu'en s'amolissant leurs glaces se fondirent
 A force de pleurer.

MAIS lors que la pitié vit les roches contraintes
 De prendre un cœur de chair ,
 Tu sceus qu'un seul Auguste, insensible à tes plaintes,
 En prit un de rocher.

HE' ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples
 Si pleins de cruautéz ,
 Nous vantions sa clemence , & lui donnions des
 temples
 Qu'il n'a point meritez ?

ROMPS plustost les autels eslevez à sa gloire :
 Et les employant mieux ,
 Oste luy le nectar que tu luy faisois boire
 A la table des Dieux :

ET n'attends plus de luy , ny de ton innocence ,
Ce que tu t'en promets.
Aussi bien le climat où tu pris la naissance
T'a perdu pour jamais ;

CAR les Dieux irritez ne se peuvent refoudre
De rendre ce bon-heur
A ce pays ingrat , plus digne de la foudre
Que d'avoir cet honneur.

ON dit que l'Amour mesme en fut cause en partie ,
Tant il eut de pouvoir ;
Et qu'il vint tout exprès au fond de la Scithie
Te le faire sçavoir.

O ! qu'il estoit alors bien changé de visage ,
Et de ce qu'il estoit ,
Quand tu prenois le soin de lui montrer l'usage
Des flèches qu'il portoit !

Il n'avoit plus ses traits , il n'avoit plus ses armes ,
Son arc , ny son flambeau :
Heureux si , seulement pour essuyer ses larmes ,
Il eust eu son bandeau !

TEL le vid-on jadis , quand sortant de Cytere
Ayant les yeux ternis
Et le poil tout poudreux , il vint trouver sa mere ,
Qui pleuroit Adonis.

CELUY qui sans pitié l'eust peu voir , de la sorte
 Que tu le vis alors ,
 Pourroit voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte
 Son pere entre les morts.

MAIS outre sa douleur en sa face dépeinte ;
 Qu'il ne pouvoit celer ,
 Il paroissoit encor qu'une secrette crainte
 L'empeschoit de parler.

CAR se voyant nommer l'auteur de ta misere ;
 Il n'osoit t'approcher ,
 Et craignoit justement tout ce que ta colere
 Luy pouvoit reprocher.

TU reconnus sa crainte : & luy faisant caresse
 Pour chasser son ennuy ,
 La pitié t'empescha d'augmenter sa tristesse
 En te plaignant de luy.

AUSSI ce doux accueil luy rendant le courage ;
 Il reprit ses esprits ,
 Pour te conter ainsi le sujet du voyage
 Qu'il avoit entrepris.

MON maistre , te dit-il , sçachant combien je t'aimē
 Par zele & par devoir ,
 Tu peux juger de l'aïse & du plaisir extrême
 Que j'ay de te revoir.

MAIS

MAIS si je viens si tard en cette solitude
Où l'on t'a confiné,
C'est la peur seulement, & non l'ingratitude ;
Qui m'en a destourné.

CAR depuis ton exil , tu m'as tousjours fait craindre
De m'approcher de toy ,
Le Ciel m'estant tesmoin qu'il ne t'oît jamais
plaindre
Sans te plaindre de moy ;

COMME si , recherchant par une plainte injuste
D'avoir du reconfort ,
Tu pouvois excuser la cruauté d'Auguste
Pour m'en donner le tort.

TOUTESFOIS , si tu crois la vengeance capable
D'adoucir ton ennuy ,
Je ne refuse point de me dire coupable
De la faute d'autrui.

MAIS , las ! si sans courroux tu vois dans mon visage
Combien je suis changé ,
Quel tourment me peux-tu desirer davantage
Pour estre mieux vangé ?

NE te suffit-il pas de sçavoir que ma gloire
Mourant de jour en jour ,
Tome III. K

Est reduite à tel point, que je n'ose plus croire
D'estre encores l'Amour ?

ET qu'ayant negligé durant ta longue absence
Les traits que je portois,
Voyant ce que je suis, je perds la souvenance
D'estre ce que j'estois ?

TU vois que j'ay perdu les marques immortelles
Que je soulois avoir,
Et que je ne me suis réservé mes deux ailles
Que pour te venir voir.

NE pense pas pourtant que ces ruisseaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
Te veillent conjurer de me donner des armes
Pour aller dans les cieus :

CAR je viens seulement en ce pays sauvage
Pour estre plus content,
Et t'oster le desir de revoir le rivage
Où le Tybre t'attend.

MAIS Rome, en t'oubliant, se rend si fort ingrata,
Que les loix du Destin
Te lairroient plustost voir ou le Gange ou l'Euphrate,
Que le fleuve Latin.

FAY donc ce qu'il ordonne:& puis que c'est la France
Qu'il t'a voulu choisir ,
Permetts que la raison t'oste la souvenance
De ton premier desir.

ET de fait aujourd'huy la France est embellie
De tant de doux esprits ,
Que , selon son merite , elle rend l'Italie
Digne de ton mespris.

C'EST là que le Soleil ne voit point naistre
d'homme ,
Que l'on puisse blasmer
D'ignorer ce bel art que tu montrois à Rome
Pour sçavoir bien aimer.

LEUR cœur est si sensible , & leur ame si prompte
A recevoir ma loy ,
Qu'ils me font dédaigner les autels qu'Amatonte
A veu faire pour moy.

LES dames , d'autre part , y sont si bien pourveues
De graces & d'appas ,
Que mesme allant au ciel après les avoir veues ,
Le ciel ne me plaist pas.

MAIS entre les beautez , tu verras apparoitre
Ce bel astre Lorrain ,

Que la France adora quand elle le vit naître
Sur les rives du Clain.

TOY-mesme , en regardant cette belle Renée
Qui n'a rien de mortel ,
Tu pourras avouer que la ville d'Ænée
N'eut jamais rien de tel.

TELLE estoit ta Daphné , quand tu la fis si belle
Que son œil me ravit ,
Et força le Soleil de courir après elle
Aussi-tost qu'il la vit.

AUSSI quand je la voy , son bel œil me consume ,
Et me semble si beau ,
Que , pour le voir tousjours , j'ay perdu la coutume
De porter mon bandeau.

MAIS la rare beauté , dont elle est si vantée
Par tout cet univers ,
Ne se verra jamais bien dignement chantée
Si ce n'est par tes vers.

QUITTE donc tes Romains , que ton ame charmée
Ne fait que soupirer ,
Pour voir cette Princesse à qui ta renommée
Te fait tant desirer.

VA trouver les François, où le Destin t'appelle
Pour finir ton malheur ;
Et quitte de bon cœur ta langue maternelle ,
Pour apprendre la leur.

CEPENDANT Renouard t'offrant une retraite
En ce lieu bien-heureux ,
Te promet sa faveur , & d'estre l'interprete
De tes vers amoureux.

C'EST celuy dont la plume aujourd'huy me fait
croire
Qu'il eust eu soin de moy ,
Si le ciel , qui t'avoit reservé cette gloire ,
L'eust fait naistre avant toy.

ET que pourras-tu craindre , ayant la connoissance
D'un esprit si parfait ,
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France
Qu'elles n'ont jamais fait ?

AINSI disoit l'Amour , quand tu luy fis responce
Que , n'ayant plus de choix ,
Tu suivois le Destin , & la douce semonce
D'un peuple si courtois.

VIEN donc heureusement acquitter ta promesse
Où la France t'attend ,

Et ne differe plus de voir une Princesse
Qu'Amour te loua tant.

VIEN voir tant de beautez , dont le ciel qui l'adore
A voulu la douer ,
Pour les louer toy-mesme , & pour m'apprendre
encore
Comme il les faut louer.



MALLEVILLE.

CLAUDE DE MALLEVILLE, natif de Paris, fils d'un Officier de la maison de Retz, fit parfaitement bien ses études à Paris; & on remarquoit en lui beaucoup d'esprit & de délicatesse. On le voulut faire travailler dans les Finances : mais l'inclination qu'il avoit pour les Belles-Lettres l'en détourna. Il entra, par le moyen d'un de ses amis, au service de Monsieur de Bassompierre, en qualité de Secrétaire. Mais le peu de profit qu'il y faisoit, l'obligea de quitter cet emploi, pour être au Cardinal de Berule, qui étoit pour lors en faveur. N'y ayant pas mieux fait ses affaires, il retourna à son premier maître, auquel il rendit beaucoup de service dans sa détention à la Bastille. Monsieur de Bassompierre en étant sorti, & rétabli dans sa Charge de Colonel des Suisses, lui donna la Secrétairerie qui y est attachée.

Le profit qu'il y fit , servit à lui acheter une charge de Secrétaire du Roi. Il mourut vers l'an 1647 , âgé environ de cinquante ans. Ses Poësies ont de l'esprit & du feu , beaucoup de délicatesse & de douceur; mais toutes ne sont pas également bien achevées. Il s'étoit appliqué au Sonnet: mais on croit que cette pièce , qui est la plus difficile de la Poësie Françoisè, étoit au dessus de ses forces. Il en a un néanmoins que l'on estime beaucoup; c'est celui de *la Belle Matineuse*. Malleville étoit ennemi des pointes; & ses Poësies ne sont recommandables que par la beauté de l'esprit & la pureté du style.





MALLEVILLE.

S O N N E T.

A une Dame qui luy demandoit des Enigmes.

JE suis en mesme temps & de glace & de flame ;
La crainte & le desir accompagnent mes pas ;
Ma peine à ses plaisirs, mon mal a ses appas ;
Et ma propre douleur me tient lieu de dictame.

EN cet estrange estat où souvent je me pasme ,
J'ignore également la vie & le trespas :
Les endroits où je suis , c'est où je ne suis pas :
Et j'ay du mouvement , bien que je sois sans ame.

MON esprit de mon corps est tousjours dégagé.
Un astre fait la nuit où je me voy plongé.
Un aveugle me guide , un enfant me conseille.

JE suis dans la prison , & j'erre en mille lieux ;
Voilà le seul Enigme , adorable merveille ,
Où ne penetre point la clarté de vos yeux.

LA BELLE MATINEUSE.

S O N N E T.

LE silence regnoit sur la terre & sur l'onde ;
L'air devenoit serain , & l'Olimpe vermeil ;
Et l'amoureux Zephire , affranchy du sommeil ,
Resuscitoit les fleurs d'une haleine féconde ;

L'AURORE desployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil.
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour esclairer le monde ;

QUAND la jeune Philis au visage riant ,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient ,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

SACRE' flambeau du jour, n'en foyez point jaloux :
Vous parustes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

S O N N E T.

SI mes forces, Daphnis, esgaloient mon courage ;
A tes discours flatteurs je me lairrois tenter ;
Je louerois Amarante , & pourrois me vanter
D'en donner aux mortels une immortelle image.

MAIS je sçay quel effort demande cet ouvrage ;
La grandeur du sujet me doit espouventer.
Je trahirois sa gloire , au lieu de l'augmenter ;
Et ferois à son nom moins d'honneur que d'outrage.

TON desir vainement sollicite mes vers
D'estaller ses beautez aux yeux de l'univers ,
Et plaindre son destin si digne de ses larmes.

C'EST à toy que le ciel reserve cet effort :
Ta seule passion peut parler de ses charmes ;
Et ta seule douleur peut parler de sa mort.



S T A N C E S ,

Sur une belle Gueuse.

P I E D S nuds & toute eschevelée ,
 Philis en l'avril de ses jours ,
 Non moins belle que desolée :
S'en va de porte en porte implorer du secours.

QUI la void en ce point si pleine de tristesse ,
 Benit sa rencontre & le lieu ;
 Et donne moins au nom de Dieu ,
 Que pour l'amour de la Deesse.

QUOY que tu puisses demander ,
 Tu l'obtiendras, je t'en assure ,
Philis : tes yeux si beaux ont droit de commander ,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

QUI voudroit resister , resisteroit en vain
 A l'effort de tes belles larmes :
 Demander avec tant de charmes ,
C'est demander les armes à la main.

TA grace est une douce amorce

Qui nous porte au secours de ta nécessité :
Et le gain que tu fais tesmoigne plus ta force ,
Que nostre liberalité.

TU mesles tant d'attraits à tes moindres requestes ;
Que nos esprits se sentent esmouvoir :
Et tu sçais bien moins recevoir ,
Que non pas faire des conquestes.

TU fais voir que la majesté
Jusques dans la fange respire ,
Et que souvent la pauvreté
Se rencontre avecque l'empire.

TELS que luisent au ciel les superbes flambeaux ;
Des voiles de la nuit perçans l'ombre si noire ,
Telle , & plus brillante en sa gloire ,
Ta beauté luit au travers des lambeaux.

QUELLE main pourroit estre close
A celle qui sur nous fait de si doux efforts ?
Qui pourroit nier quelque chose ,
A qui le ciel desploya ses tresors ?

LES soleils de tes yeux dont la flame est si claire ;
La fraischeur de ton teint , la douceur de tes traits ,
Et tous les dons que Nature t'a faits ,
Obligeront la Fortune à t'en faire.

DIGNE sujet d'une rare amitié,
 En qui la plainte est belle, & la beauté plaintive;
 Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,
 Et de deux passions rends une ame captive.

ET quoy que le malheur, par une ingratte loy;
 Sans fin te menasse & t'outrage;
 Qui te voit souffre davantage,
 Et devient à l'instant plus languissant que toy.

JAMAIS, Philis, tu ne te monstres,
 Que tu ne fasses voir ton pouvoir plus qu'humain;
 Et tu voles souvent tout ce que tu rencontres,
 Sous ombre seulement de demander ton pain.

JUSQUES dans nos ames tu fouilles;
 Et tes yeux, si puissans en leur douce langueur,
 Sçavent bien faire ouvrir & la main & le cœur,
 Et s'enrichir de nos despouilles.

OU ton corps glorieux fait luire ses appas,
 Il respand une odeur celeste;
 Et lors que loin de nous il destourne ses pas,
 Long-temps après le parfum nous en reste.

CHACUN juge à ton port & l'estre & le pouvoïr
 Dont le ciel t'a favorisée,
 Et croit que tu t'es desguisée
 Seulement pour nous degevoïr.

BIEN que ta pauvreté jusqu'à l'ame nous touche ,
A peine en pourrois-tu le discours garantir ;
Ta bouche s'oppose à ta bouche ,
Et suffit pour te démentir.

UN rang de perles nompareilles
Composent l'ordre de tes dents ,
Et de l'esclat de deux rubis ardents
Tu fais celui de tes lèvres vermeilles.

CEPENDANT tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extremes ;
Et viens prier , presque à genoux ,
Ceux qui sont prests de te prier eux-mesmes.

TOUT le monde te donne , & croit qu'à ta beauté
Qui va regner avec estime ,
Il acquite plustost un tribut legitime ,
Qu'il ne fait une aumosne à ta necessité.

MERVEILLE plus digne d'offrandes ,
Que tu ne l'es de charitez ,
Tu ravis aux passans plus que tu ne demandes ,
Puisque tu prens les libertez.

TU fais ta recolte en ta course ,
Par la vertu de tes charmes vainqueurs :
Mais tu commences par les cœurs ,
Et puis tu finis par la bourse.

EPIGRAMME.

QUAND Jean si rempli d'amitié ;
 Nomme sa femme sa moitié ,
 Je trouve qu'il a bonne grace ;
 Car si, dès qu'il est endormy ,
 Un autre succede en sa place ,
 Elle n'est à luy qu'à demy.

RONDEAU.

A une Dame soupçonnée d'avoir fait un Rondeau.

VOUS l'avez fait, je m'imagine ,
 Ce petit Rondeau qui rafine
 Tous les Rondeaux de ce temps-cy.
 Il porte assez bien, Dieu mercy ,
 La marque de son origine.

LA grace en est toute divine ,
 Et la cheûte tellement fine ,
 Que vous pouvez bien dire si
 Vous l'avez fait.

EN

EN vain vous faites la mutine :
 Vous en rougissez , c'est un fine
 Qui nous assure de cecy.
 Non , je n'en suis plus en soucy ,
 Je le connois à vostre mine.
 Vous l'avez fait.

R O N D E A U.

JE ne dis pas que sans distinction
 Elle aymeroit Galas ou Gassion ,
 Et le Chrestien avecque l'Infidele ,
 Et que le Scythe & le More pour elle
 Seroient censez de mesme nation.

MAIS qu'elle n'ait quelque inclination ;
 Et qu'un galant de reputation
 N'en ait peut-estre une faveur nouvelle ;
 Je ne dis pas.

CE qui me porte à la presumption
 Qu'elle n'est point sans une affection ;
 C'est qu'elle est jeune, elle est fine, elle est belle :
 Certes elle aime , & fait en sa ruelle
 Ce que je pense , & par discretion
 Je ne dis pas.

R O N D E A U.

COIFFE' d'un froc bien raffiné ;
 Et revestu d'un doyenné
 Qui luy rapporte dequoy frire ,
 Frere René devient Messire ,
 Et vit comme un déterminé.

UN prelat riche & fortuné ,
 Sous un bonnet enluminé ,
 En est , s'il le faut ainsi dire ,
 Coiffé.

CE n'est pas que Frere René
 D'aucun merite soit orné ,
 Qu'il soit docte, ou qu'il sçache escrire ;
 Ny qu'il dise le mot pour rire :
 Mais c'est seulement qu'il est né
 Coiffé.



EPIGRAMME

Sur une Statue d'Ariadne.

CE que m'osta jadis la fortune cruelle ;
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu :
Une sçavante main aujourd'huy me fait telle,
Que j'acquiers mille amans , pour un que j'ay
perdu.



EPIGRAMME.

TU vis dans une inquietude
Du party que tu dois choisir ;
Et la femme & la solitude ,
Suspendent tous deux ton desir.

AINSI l'on void que ton courage ,
Affligé d'un rude combat ,
Est tantost pour le mariage ,
Et tantost pour le célibat.

MAIS sçais-tu ce que tu dois faire ?
Pour mettre ton esprit en paix ,
Refous-toy d'imiter ton pere ;
Tu ne te mariras jamais.



MOTIN.

MOTIN, Poëte François, natif de Bourges, vivoit du tems de Malherbe & de Regnier. C'étoit un homme fort sage, qui avoit beaucoup de flegme, mais trop peu de feu. Il est loué de Regnier, qui dit qu'il étoit Poëte sans être fou, & qu'il n'étoit pas de ces Poëtes sauvages qui offusquoient la nature & l'art de la véritable Poësie par leurs expressions ampoulées. M. Despreaux l'attaque un peu durement dans le quatrième Chant de son Art Poëtique, vers 40 :

..... UN froid Ecrivain ne sçait rien qu'ennuyer :
J'aime mieux Bergerac, & sa burlesque audace,
Que ces vers où *Motin* se morfond & nous glace.

Tout froid qu'on le disoit, cependant son imagination s'échauffoit quelquefois, & lui faisoit produire des plaisanteries des plus vives, comme on le peut voir par

ceux-ci qu'il fit sur une femme qui se van-
toit d'avoir fait un Sonnet :

CE beau Sonnet est si parfait,
Que je croy que ne l'avez fait :
Mais je croy, Pauline, au contraire
Que vous vous l'estes laissé faire.





MOTIN.

LE PERTUIS.

FILLE du Ciel , & de l'année ;
Verité long-temps condamnée
A demeurer au fonds d'un puis ,
Enfin ta fortune se change ;
Et par la conduite d'un ange
Je te rencontre en un Pertuis.

FIDELLE Pertuis d'une porte ;
Ce qu'une apparence bien forte ;
Ce que la raison ne pouvoit ,
Ny de tant de femmes l'histoire ;
A la fin tu me l'as fait croire ,
S'il faut croire ce que l'on voit.

J'AY veu , par ton heureux office ;
Nays dont l'œil & l'artifice

M'avoient le jugement blessé ;
 Nays dont la froideur honneste
 Avoit produit selon ma teste
 Le froid d'un grand hyver passé ;

J' A Y veu Nays , ô quelle veue !
 Nays de cent charmes pourveue ,
 Non pas les vouloir augmenter ;
 Mais , pour en retenir l'usage ,
 Reparer dessus son visage
 Ce que l'âge auroit peu gaster.

J' A Y veu Nays la desdaigneuse ,
 Non pas de sa beauté soigneuse ,
 Rendurcir son sein avalé ,
 Ou quelque'autre endroit que l'on celle ;
 Ou se frotter dessous l'aisselle
 De litarge & d'alun bruslé.

O U Y , je la vy bien ; c'estoit elle ;
 Cette jeune arrogante , & belle ,
 Dont les yeux , qui furent mes rois ,
 Mes destins , & ma seule envie ,
 M'osterent bien plustost la vie
 Que ceux du loup n'ostent la voix.

E L L E qui contoit mon martyre ,
 Je l'ay veue , & ne l'ose dire :

Je

Je crains ce qu'elle ne craint point ,
 La perte de sa renommée ,
 Honteux de l'avoir tant aimée ,
 Ou de l'avoir veue en ce point.

LE serment de quelque Dieu mesme
 Osant m'asseurer ce blasphème ,
 Vers moy n'eust point eu de credit ;
 Et sur une erreur si profonde
 J'eusse démenty tout le monde ,
 Si le Pertuis ne me l'eust dit.

O si les humeurs & les gestes
 Des dames, estoient manifestes,
 Verroit-on tant de cavaliers
 Les dimanches en sentinelle
 Aller jouer de la prunelle
 Au temple , contre les pilliers !

QUOY, Nays, estes vous si fine
 De faire après si bonne mine ?
 Penseriez-vous me rattraper ,
 Guerissant ce mal de parole ?
 Et que j'ay appris a l'escole
 Que les sens se peuvent tromper ?

LE Pertuis est trop veritable ;
 Vostre crime est trop detestable.

Et du traict qui m'avoit domté ;
 Quelque blesseure que j'en aye ,
 Mes yeux en receurent la playe ,
 Mes yeux m'en rendent la santé.

ET toy , conseiller favorable ,
 Pertuis , tu m'es plus venerable
 D'office , d'honneur , & de lieu ,
 Que les pertuis mathematiques ,
 Ny que les pertuis prophetiques
 Des vieux oracles d'un faux Dieu.

S T A N C E S ,

LE V E , bel arbre , au ciel la teste ;
 Reproche luy qu'aux bien-heureux
 Sa faveur n'est jamais si preste
 Que ton ombre aux cœurs amoureux.

SOUBS toy deux amants à leur aise ,
 Loin du bruit des jaloux semé ,
 En estaignant leur douce braise ,
 En ont moins esteint qu'allumé.

QU E d'ardeurs soubs toy descouvertes !

Pour les raconter à la fois,
Il faudroit que tes feuilles vertes
Eussent des langues & des voix.

ICY, par un remede unique,
Un mort retrouva son esprit ;
Un Medor, au sein d'Angelique,
Quitta la vie, & l'y reprit.

LE foulcy, plante misérable,
Ne puisse point lever icy,
Puis qu'en ce lieu si favorable
Deux cœurs chasserent leur soucy.

P O U R te payer de ton ombrage,
Ces deux cœurs, de pitié touchez,
De peur que le froid ne t'outrage,
Ont icy leurs feux espanchez.

LE miel de tes feuilles distile !
Ou plustost en puisse sortir
Un baulme sainct, un baulme utile
Au mal qu'un bel œil fait sentir !

O N parle de l'arbre fort rare,
D'une isle heureuse l'ornement,
Qui sert à la troupe barbare
De couverture & d'aliment.

MAIS toy, qui, pour tromper l'envie,
 Par tes rameaux chasses le jour,
 A deux amants tu fers de vie,
 Et de cabinet à l'Amour.

SUR toy vole Amour & sa troupe
 Le jeu, la grace, & les attraits:
 Et, s'il faut qu'un jour on te coupe,
 Que ce soit pour faire ses traits.

L'AMANT qui de tes rameaux cueille,
 Pourveu qu'il ayme constamment,
 Si mesme il n'en a qu'une feuille,
 Verra la fin de son tourment.

EN faveur de ton bon office,
 Crois, bel arbre, & sois immortel;
 Puis que d'un si doux sacrifice
 Tu fus le tescmoin & l'autel.



E L E G I E.

JE CHERCHE un lieu desert aux mortels incognu,
 Où berger ny troupeau ne soit jamais venu,
 Dans le sein tenebreux des roches ombragées
 D'éternelles forests de dix siecles âgées ;
 Bois sacrez à l'horreur, noirs ennemis du jour ;
 Et des aigles cruels l'effroyable sejour ;
 Où mesme ils n'osent pas, quand l'amour les irrite,
 Crier en ce lieu sourd que le silence habite.

LA je veux, dans le creux de quelque vieux rocher
 D'où jamais le Soleil n'ait pouvoir d'approcher,
 Creuser un temple obscur à faire ma demeure,
 Amoureux penitent, jusqu'à tant que je meure ;
 Et pleurer du regret dont je suis possédé
 De voir que mon desir ait si mal succédé ;
 Qu'il faille qu'un tyran, de nature sauvage,
 Tienne depuis six ans ma maistresse en servage ;
 Et que l'austere loy de la necessité
 Ait porté ceste belle à l'infidelité.

LA je veux de mon sang, pour expier ce vice,
 Luy faire nuit & jour un piteux sacrifice.
 J'auray pour son portrait un autel destiné,
 Où mille fois le jour, à ses pieds prosterné,

Adorant à genoux une si belle image ,
 De mes plus beaux persers j'iray luy faire hommage.
 Mon cœur sera la lampe , ardant incessamment
 D'un feu pur & sacré , nourry sans aliment :
 Ma memoire sera de ce feu la Vestale ,
 Mes souspirs les parfums, & mes pleurs l'eau lustrale.

AUX murailles du temple on lira le pouvoir
 Que sur tous mes desirs sa beauté sçent avoir ;
 Des effets de ses yeux on y verra l'histoire ,
 Son triomphe & mes fers , ma prise & sa victoire.
 Mon cœur couvert de sang , de flammes & de traits ;
 Et de mes passions les accidents portraits ,
 Feront voir à quel point ma fortune est reduite ,
 Et de nostre amitié la naissance & la suite.

ON y verra par tout nos chiffres enlacez ,
 Nos sermens amoureux par le sort traversez ;
 Et l'horrible fureur qui troubla ma pensée ,
 Sçachant qu'à me quitter la belle estoit forcée.

MON corps passé & deffait se traînera vestu
 De l'escorce d'un tronc par l'orage abbatu.
 Le nombre des vertus d'une telle Déesse
 Sera le chapelet que je diray sans cesse.
 J'auray pour discipline un repentir amer
 D'avoir peu, sans la voir, tant vivre & tant l'aimer ;

Et pour cloche , un martel, de sçavoir que sa bouche
Pollue en des baisers par un autre se touche.

DANS le sein d'un rocher je veux mon lit creuser ;
Où je me coucheray , si je puis reposer
Durant ma triste vie & trop longue & trop dure :
Et ce lit , à ma mort , fera ma sepulture ,
Que j'attendray content dans ce lieu deserté ,
Aussi plein de mal-heur comme d'obscurité.

LA , quand la belle Aurore ira semer ses roses ,
Rendant le jour au ciel & la couleur aux choses ;
A midy , que le jour sera plus eslevé ,
Quand il verra son cours vers l'Espagne achevé ;
Et durant la minuit , que tout visage est More ,
J'adresseray mes yeux aux beaux yeux que j'adore.

S'IL advient que la belle ayant sceu le discours
De mon austere vie , y vienne à mon secours ;
Ou bien , après ma mort , si l'ingrate contemple
Ma froide sépulture en l'horreur de ce temple ;
Si quelque triste amant comme moy traversé ,
Si quelque pelerin jusques là soit passé ;
Ils verront dans la roche au dessus de la porte
Ma piteuse aventure escrite en ceste sorte.

O TOY que le Destin , l'Amour , ou le loisir ;
Conduisent en ces lieux privez de tout plaisir ,

Sçaches qu'icy repose en la nuit éternelle
 Un amant mal-heureux autant qu'il fut fidelle :
 Après avoir long-temps bien aimé , bien servy ,
 Voyant tout son espoir par un autre ravy ,
 Vray martyr de l'Amour , il souspira son ame ,
 Et son dernier propos fut le nom de sa Dame.
 Honore son sepulchre , & l'arrose de pleurs :
 Mais que ta piété ne verse point de fleurs
 Sur ce corps qui mourant ne sentit rien qu'espines ;
 Et garde que de l'air de ses cendres voisines
 Ne sorte une vapeur qui te rende amoureux ;
 Car encore le ciel , à ses os rigoureux ,
 A voulu qu'en la tombe où cet amant repose
 Son immortelle flamme avec luy fust enclose.
 Honore sa d'spouille inhumée en ce lieu ;
 Garde-en la memoire , & te retire. Adieu.



LESTOILLE.

CLAUDE DE LESTOILLE seigneur DU SAUSSAY, étoit gentilhomme & natif de Paris, de fort ancienne famille, fils d'un Audiancier à la Chancellerie, à qui on attribue le *Journal d'Henry III.* Il n'eut point d'autre emploi que celui des Belles-lettres, & de la Poësie, où il réussit parfaitement. Il avoit cependant plus de génie que d'étude & de sçavoir. On dit que lorsqu'il vouloit travailler de jour, il faisoit fermer les fenêtres de sa chambre, & apporter de la chandelle; & qu'après avoir composé un ouvrage, il le lisoit à sa servante (comme on a dit de Malherbe), pour connoître s'il avoit bien réussi; croyant, comme dit M. de Pelisson, que les vers n'avoient pas leur entière perfection, s'ils n'étoient remplis d'une certaine beauté, qui se fait sentir à tout le monde. Il étoit d'une complexion fort amoureuse: il épousa en ses dernières années, par inclination, une femme qui n'avoit que peu de bien; il tint long tems ce mariage caché; & comme il n'étoit pas assez riche pour

vivre commodément à Paris avec sa famille , il se retira dans une maison à la campagne , où il passa presque le reste de sa vie. Il mourut âgé d'environ 50 ans , vers l'an 1652. Il étoit de taille médiocre , & fort grêle ; il avoit les cheveux & les yeux noirs, le visage fort pâle & fort maigre , gâté & sans barbe en quelques endroits , à cause qu'étant jeune il étoit tombé dans le feu. Il étoit homme d'honneur & de vertu. Il supporta sa mauvaise fortune sans s'en plaindre , avec beaucoup de tranquillité. Il repreneoit avec sévérité ce qui ne lui plaisoit pas dans les ouvrages qu'on exposoit à son jugement ; & on l'accuse d'avoir fait mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie qu'il croyoit être un chef-d'œuvre * où il lui fit remarquer mille défauts.

* *Histoire de l'Académie.*





LESTOILLE.

S T A N C E S.

IL EST vray , vous estes si belle ,
Qu'après vous il n'est rien qui me puisse ravir ;
Mais cessez d'estre si cruelle ,
Ou je cesse de vous servir.

NE croiez point qu'il soit possible
Que mon cœur soit en feu, quand le vostre est glacé ;
Pour cherir une ame insensible
Il faut estre bien insensé.

JE fuy les beautez plus divines ,
Quand le moindre mespris est parmy leurs appas ;
Mesme à cause de leurs espines ,
Les roses ne me plaisent pas.

ANGELIQUE , tafchez d'apprendre
Comment on peut long-temps un amant posséder ;
Car vous sçavez l'art de tout prendre ;
Mais vous ne sçavez rien garder.

EPIGRAMME.

*Pour mettre sur le Luth d'une fille, qui ne se veut
point marier.*

LE LUTH PARLE.

PAUVRES amans comblez d'ennuis,
Recherchant celle à qui je suis,
Vous perdez vainement vostre âge :
Cloris, qui vous tient sous sa loy,
Ne veut faire aucun mariage,
Sinon de sa voix & de moy.

CHANSON A BOIRE.

QUE j'aime en tout temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'esgal à soy ;
J'y voy tout ce que j'y demande ;
Et les torchons y sont pour moy
De fine toille de Hollande.

DURANT que le chaud nous outrage,
On ne trouve point de boccage
Agréable & frais comme elle est ;
Et quand la froidure m'y meine,
Un malheureux fagot m'y plaist
Plus que tout le bois de Vincenne.

J'Y trouve à souhait toutes choses ;
Les chardons m'y semblent des roses ;
Et les tripes des ortolans :
L'on n'y combat jamais qu'au verre.
Les cabarets & les brelans
Sont les paradis de la terre.

C'EST Bacchus que nous devons suivre ;
Le nectar dont il nous enyvre
A je ne sçay quoy de divin :
Et quiconque a cette louange
D'estre homme sans boire du vin ;
S'il en beuvoit il seroit ange.

LE vin me rit, je le caresse ;
C'est luy qui bannit ma tristesse ;
Et réveille tous mes esprits.
Nous nous aimons de mesme sorte ;
Je le prens, après j'en suis pris ;
Je le porte, & puis il m'emporte.

LESTOILLE.

QUAND j'ay mis quarte dessus pinte,
 Je fais gay, l'oreille me tinte,
 Je recule au lieu d'avancer;
 Avec le premier je me frotte;
 Et je fais, sans sçavoir danser,
 De beaux entre-chats dans la crotte.

POUR moi, jusqu'à tant que je meure,
 Je veux que le vin blanc demeure
 Avec le claret dans mon corps,
 Pourveu que la paix les assemble:
 Car je les jetteray dehors,
 S'ils ne s'accordent bien ensemble.

LES FRANCS-BOURGEOIS.

Aux Dames.

NOUS ne trouvons point nos delices
 A ne faire que des malices,
 Comme font tant d'autres amans:
 Beutez, beaux sujets de nos flames,
 Nous montrons par nos vestemens
 La simplicité de nos ames.

NOUS ne pouvons user de feinte,
Ny sans sujet faire de plainte
Comme ces mugets de la cour :
Ils n'ont que des cajoleries,
Et pour vous n'ont pas tant d'amour
Qu'ils en ont pour vos pierreries.

ILS n'aiment rien que la richesse ;
Si vous ne leur donnez sans cesse,
Vous ne les pouvez arrester.
Mais nous avons dequoy dépendre ;
Et venons pour vous acheter,
Comme ils vont à vous pour se vendre.

LES bourgeois en rien ne ressemblent
A tant de courtisans, qui tremblent
A la rencontre d'un sergent ;
Aussi tost ils prennent la course ;
Ils sont couverts d'or & d'argent,
Et jamais n'en ont dans la bourse.



 POUR DES HOMMES A TROIS VISAGES,

Aux Dames.

A VOUS aimer & vous servir ;
 Vos yeux , qui sçavent tout ravir ,
 Enflament si fort nos courages ,
 Que sans doute chacun de nous
 Voudroit avoir trois cœurs, comme il a trois visages ;
 Afin qu'il pût mourir plus d'une fois pour vous.

POUR DES PETITS MONSTRES,

Aux Dames.

SI l'incomparable rigueur ;
 Que vous cachez dedans le cœur ;
 Estoit visible à tous les hommes ;
 Tous les hommes épouvantez
 Avoueroient que vos cruautéz
 Sont plus monstres que nous ne sommes ;

STANCES

STANCES.

A Monseigneur le Cardinal de Richelieu.

RICHELIEU, dont l'esprit plus grand que l'univers

Fait avec tant d'éclat reflleurir cet empire ,
Je ne demande rien en vous donnant ces vers ;
Qu'autant de vostre temps qu'il en faut pour les
lire.

CEUX que vous obligez d'un regard seulement ,
De leur plus beau travail ont trop de recompence :
Vos jours sont pretieux , & n'ont pas un moment
Qui ne puisse acquerir quelque honneur à la France.

ELLE occupe vos soins à reconduire au port
Son navire flottant au milieu de l'orage ,
Et contre qui les vents ont fait un tel effort ,
Que peut-estre sans vous il auroit fait naufrage.

IL vous doit son salut , ce vaisseau glorieux ,
A qui tant d'ennemis vainement font la guerre ,
Et qui portant un Roy toujours victorieux ,
Porte tous les tresors du ciel & de la terre.

CET Alcide abatit tous ces monstres d'orgueil,
 Qui tiendront à leur honte une place en l'histoire;
 Et dans l'isle de Ré, comme dans un cercueil,
 De toute l'Angleterre il enterra la gloire.

IL a bien fait connoître à la rebellion
 Que sa force n'est pas une force mortelle;
 Et l'on n'admire plus le siege d'Illion,
 Depuis que l'on a vû celuy de la Rochelle.

MAIS quand de ses beaux faits nous nous entretenons,
 Qui ne dit que vos soins, vos conseils, & vos veilles
 Sont les meilleurs soldats, & les plus forts canons
 Qui furent employez à toutes ces merveilles?

VOSTRE esprit, plus puissant que le feu ny le fer,
 Vid sans aucune peur cette guerre allumée:
 Il veilla sur la terre, il veilla sur la mer,
 Et luy seul anima tout le corps de l'armée.

IL fit heureusement des chaisnes de vaisseaux,
 Et trouva le secret de captiver Neptune:
 Il combla de rochers les abysses des eaux,
 Força les elemens, & domta la fortune.

MAIS, après des travaux à lasser des Cefars,
 Et que l'on doit ranger au nombre des prodiges,
 Les Alpes vous ont vû triompher des hazars,
 Et du grand Annibal retracer les vestiges.

C'EST là qu'on oit gronder des torrens furieux,
Capables d'entraîner les plus forts edifices :
C'est là que tous les monts s'élevent jusqu'aux cieux,
Et que jusqu'aux enfers vont tous les precipices.

CEPENDANT c'est par vous qu'un honneur immortel
Suivit dans ces deserts nos armes legitimes ;
Et que Suze aujourd'huy n'est qu'un sanglant autel,
De qui nos ennemis ont esté les victimes.

CES païs de rochers, d'abyfmes & de monts,
Apprirent à la fin à rendre obeïffance ;
Et ces nouveaux enfers, avec tous leurs demons,
D'un Hercule nouveau connurent la puissance.

IL força leurs rempars, il abatit leurs forts,
Et fit voir qu'il n'est rien que son bras ne surmonte ;
Le Piedmont retentit à la chute des corps,
Et rougit pour l'Espagne & de sang & de honte.

LORS que vostre valeur conduisoit nos guerriers
Dessus ces monts de glace aux dangers de Bellonne,
J'estois dessus des monts tout chargez de lauriers,
Et je vous en cueillois pour faire une couronne.

MAIS voyant aujourd'huy cet art deshonoré,
Par qui, malgré le temps, nostre nom s'éternise,
A vous donner des vers j'ay toujourns differé,
De peur de vous offrir ce que chacun méprise.

CEUX-CY n'ont rien de beau que leurs naïvetez ;
 Et ne vous donnent point de louanges nouvelles :
 Il est de vos vertus , comme de ces beautez
 Qu'un simple habillement fait parestre plus belles.

DES merveilles qu'on dit de mon prince & de vous
 Je fais dans mes écrits des rapports veritables ;
 Et les plus beaux romans doivent estre jaloux
 D'y voir des veritez plus belles que leurs fables.

CERTES , la Renommée a vû de tous ses yeux
 La gloire que par vous la France a meritée ;
 Et , pour la publier , elle vole en des lieux
 Où ses aisles encor ne l'ont jamais portée.

COMME un nouveau miracle , on accourt pour vous
 voir ;
 Vous estes l'entretien des peuples & des princes :
 Et sans faire à Louis employer son pouvoir ,
 Le bruit de vostre nom luy gagne des provinces.

L'ENVIE a beau secher de vous voir tant fleurir ,
 Et se nourrir du vent d'une injuste esperance ;
 On ne vous peut blesser sans nous faire mourir.
 Ce que l'ame est au corps , vous l'estes à la France.

EN vain la médifance attaque vostre foy ;
 Et c'est contre le ciel que sa bouche blasphème.
 Estre vostre ennemy , c'est l'estre de mon Roy ;
 Et l'estre de mon Roy , c'est l'estre de Dieu mesme.

THEOPHILE.

THEOPHILE surnommé VIAUD, Poëte François, natif de Boufferes Sainte Radegonde, village sur la rive gauche du Lot, un peu au-dessus d'Eguillon, fils d'un tavernier du même lieu, avoit l'imagination fort vive & fort prompte. Il est redevable de sa réputation, autant à ses ennemis & à ses malheurs, qu'à ses ouvrages : car ayant été accusé d'athéisme & de plusieurs autres crimes, il fut mis à la Conciergerie, où il demeura deux ans ; mais le Parlement ne le jugeant pas si coupable que ses accusateurs le prétendoient, le condamna seulement au bannissement. Ses ennemis publierent que M. de Montmorency avoit employé son crédit pour le sauver. On dit qu'il n'est point l'auteur du *Parnasse Satyrique* ; & que c'est un ramas des piéces composées par différentes personnes. *Theophile* mourut à Paris le 25

septembre de l'année 1626 , dans l'hôtel de Montmorency , où M. de Montmorency , qui l'honoroit de sa protection , lui avoit donné retraite quelque tems après l'arrêt du Parlement.

On rapporte de lui , qu'étant allé chez un grand seigneur , il y avoit un homme qu'on disoit fou , & par conséquent Poëte ; & que *Theophile* fit cet impromptu ,

J'AVOUERAI avec vous
Que tous les Poëtes sont fous :
Mais sçachant ce que vous estes ;
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Quoiqu'il y ait dans les vers de *Theophile* beaucoup d'irrégularités & de négligences , on les lui doit pardonner , en faveur de sa belle imagination , & des graces heureuses de son génie.





THEOPHILE.

ODE AU ROY,

Sur son Exil.

CELUY qui lance le tonnerre ;
Qui gouverne les élemens ,
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre ;
Dieu, qui vous mit le sceptre en main ,
Qui vous le peut oster demain ;
Luy qui vous preste sa lumiere ;
Et qui , malgré les Fleurs de Lys ,
Un jour fera de la poussiere
De vos membres ensevelis :

CE grand Dieu qui fit les abysses
Dans le centre de l'univers ,
Et qui les tient tousjours ouvers
A la punition des crimes ,

Veut aussi que les innocens
 A l'ombre de ses bras puissans
 Treuvent un assuré refuge,
 Et ne fera point irrité
 Que vous tarissiez le deluge
 Des maux où vous m'avez jetté.

ESLOIGNE' des bords de la Seine ;
 Et du doux climat de la cour,
 Il me semble que l'œil du jour
 Ne me luit plus qu'avec peine.
 Sur le faite affreux d'un rocher,
 D'où les ours n'osent approcher,
 Je consulte avec des furies,
 Qui ne font que solliciter
 Mes importunes rêveries
 A me faire precipiter.

AUJOURD'HUY parmy des sauvages,
 Où je ne trouve à qui parler,
 Ma triste voix se perd en l'air,
 Et dedans l'écho des rivages.
 Au lieu des pompes de Paris,
 Où le peuple avecque des cris
 Benit le Roy parmy les rues,
 Icy les accens des corbeaux
 Et les foudres dedans les nuës
 Ne me parlent que de tombeaux.

J'AY

J'AY choisi , loin de vostre empire,
Un vieux desert , où les serpens
Boivent les pleurs que je respans ,
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroy de mes longs ennuys ;
Je cherche , insensé que je suis ,
Une lyonne en sa colere ,
Qui , me déchirant par morceaux ,
Laisse mon sang & ma misere
En la bouche des lionceaux.

JUSTES cieux , qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement ,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal , ou plus de courage.
Dedans ce lamentable lieu ,
Fors que de soupirer à Dieu ,
Je n'ay rien qui me divertisse.
Job , qui fut tant homme de bien ,
Accusa le ciel d'injustice ,
Pour un moindre mal que le mien.

VOUS , grand Roy , si sage & si juste ,
Qu'on ne void point de Roy pareil ,
Suivrez-vous le mesme conseil
Qui fit jadis faillir Auguste ?
Sa faute offence ses neveux ,
Et fait perdre beaucoup de yeux

THEOPHILE.

Aux autels qu'on doit à sa gloire ;
 Mesme les astres aujourd'huy
 Font des plaintes à la memoire,
 De ce qu'elle a parlé de luy.

ENCORE dit-on que son ire
 L'avoit bien justement pressé,
 Et qu'Ovide ne fust chassé
 Que pour avoir osé médire.
 Moy, dont l'esprit mieux arresté
 D'une si sotte liberté
 Ne se trouva jamais capable,
 Aussi-tost que je fus banny,
 Je souhaittay d'estre coupable,
 Pour estre justement puny.

MAIS jamais la melancolie
 Qui trouble ces mauvais esprits,
 N'a fait paroistre en mes escrits
 Un pareil excez de folie.
 Et si, depuis le premier jour
 Que mon devoir & mon amour
 M'attacherent à vos services,
 Je n'ay tout oublié pour eux ;
 Le ciel, pour chastier mes vices,
 Fasse un enfer plus rigoureux.

JE n'ay point failly, que je sçache ;

Et si j'ay peché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux
Pour punir un crime si lasche.
Aussi quels lieux ont ce credit,
Où pour un acte si maudit
Chacun n'ait droit de me poursuivre?
Quel Monarque est si loing d'icy,
Qui me vueille souffrir de vivre,
Si mon Roy ne le veut aussi?

QUOY que mon discours execute,
Que feray-je a mon mauvais sort?
Qu'appliqueray-je, que la mort,
Au mal-heur qui me persecute?
Dieu, qui se plaist à la pitié,
Et qui d'un saint nœud d'amitié
Joint vos volontez a la sienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'une qualité si Chrestienne,
Vous oblige a luy ressembler.

COMME il fait à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels
Moins de justice que de grace.
Moy, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit,

Que jamais une telle foudre
 N'ébranle l'établissement
 De ceux qui vous ont fait refoudre
 A signer mon bannissement.

UN jour leurs haines apaisées
 Feront caresse à ma douleur ;
 Et mon sort , loin de mon malheur ;
 Trouvera de routes aisées.
 Si la clarté me dure assez
 Pour voir , après ces maux passez ;
 Un ciel plus propre à ma fortune ;
 Mon ame ne rencontrera
 Aucun soucy qui l'importune
 Dans les vers qu'elle vous fera.

DE la veine la plus hardie
 Qu'Apollon ait jamais remply ;
 Et du chant le plus accompli
 De sa parfaite melodie ,
 Dessus la feuille d'un papier
 Plus durable que de l'acier ,
 Je feray pour vous une image ;
 Ou des mots assez complaisans ;
 Pour bien parler de mon courage ,
 Manqueront à vos courtisans.

LA, suivant une longue trace

De l'histoire de tous nos Roys,
La Navarre & les monts de Foix
S'étonneront de vostre race :
Là ces vieux portraits effacez,
Dans mes Poëmes retracez,
Sortiront des vieilles croniques ;
Et ressuscitez dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.

DEPUIS celuy que la fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du Turban
Vit fouler le front de la Lune,
Je feray parler ces Roys morts ;
Et renouelant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,
Je feray si bien mon devoir,
Que la voix mesme de l'envie
Vous parlera de me revoir.



O D E.

Au Marquis de Bouquinkant.

VOUS pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet empire,
Que Mars redoute, & que l'Amour
Ne sçauroit voir qu'il ne soupire;
C'est bien avecque du sujet
Qu'un grand Roy vous a fait l'objet
D'une affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.

LES faveurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'Envie
D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie:
Lors qu'elle veut parler de vous.
Sans artifice & sans courroux,
Elle se produit toute nue;
Et ses vains desirs abbatus,
Fait gloire d'estre reconnue
Pour triomphe de vos vertus.

PERSONNE n'est fâché du bien
 Dont vostre sort heureux abonde,
 D'autant qu'il ne vous sert de rien
 Qu'à faire du plaisir au monde :
 Ainsi le celeste flambeau ,
 Qui fut l'ornement le plus beau
 Qu'enfanta la masse premiere ,
 N'a jamais eu des envieux ;
 Car il n'use de sa lumiere
 Que pour en éclairer nos yeux.

CHAQUE saison donne ses fruits :
 L'automne nous donne ses pommes :
 L'hyver donne ses longues nuits ,
 Pour un plus grand repos des hommes :
 Le printemps nous donne des fleurs ;
 Il donne l'ame & les couleurs
 A la feuille qui semble morte ;
 Il donne la vie aux forests :
 Et l'autre saison nous apporte
 Ce qui fait jaunir nos guerets :

LA terre , pour donner ses biens ,
 Se laisse fouiller jusqu'au centre ;
 Et pour nous les champs Indiens
 Se tirent les trefors du ventre :
 L'onde enrichit de cent façons
 Nos vaisseaux & nos amegons ;

Q. iv

THEOPHILE:

Et cet élément si barbare ,
 Pour se faire voir liberal ,
 Arrache de son sein avare
 L'ambre , la perle & le corail :

CE qu'on dit de ce grand thresor
 Découlant de la voix d'Alcide ,
 C'estoient vrayement des chaines d'or
 Qui tenoient les esprits en bride :
 Cognoissant ces divins appas ,
 Alexandre donnoit-il pas
 Tout son gain de paix & de guerre ?
 Ce prince , avec tout son bon-heur ;
 S'il n'eust donné toute la terre ,
 Ne s'en fust jamais fait seigneur :

LES Zephirs se donnent aux flots ;
 Les flots se donnent à la Lune ,
 Les navires aux matelots ,
 Les matelots à la fortune :
 Tout ce que l'univers conçoit
 Nous apporte ce qu'il reçoit ,
 Pour rendre nostre vie aisée :
 L'abeille ne prend point du ciel
 Les doux presens de la rosée ,
 Que pour nous en donner le miel :

LES rochers , qui sont le tableau

Des sterilitéz de Nature ,
Afin de nous donner de l'eau ,
Fendent-ils pas leur masse dure ?
Et les champs les plus impuissans
Nous donnent l'yvoire & l'encens :
Les deserts les plus inutiles
Donnent des grands tiltres aux Roys
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.

MARQUIS , tout donne comme vous ,
Vous donnez , comme celuy-mesme
Dont les animaux servent tous
La liberalité suprême :
Dieu nous donne , pour son amour ,
Avecques les présens du jour ,
Mesme les traits de son visage :
Ce monde , ouvrage de ses mains ,
N'est point basti pour son usage ;
Car il l'a fait pour les humains.

QU'É le ciel reçoit de plaisir
Alors qu'il voit sa creature
Vivre dans un si beau desir ,
Et si conforme à sa nature !
Je voudrois bien vous imiter.
Mais ne pouvant vous presenter

Ce que la fortune me cache ,
 Puis que tout donne à l'univers ,
 Je veux que tout le monde sçache
 Que je vous ay donné des vers.

LE MATIN.

O D E

L'AURORE sur le front du jour
 Seme l'azur , l'or & l'yvoire :
 Et le Soleil , lassé de boire ,
 Commence son oblique tour.

SES chevaux au sortir de l'onde ,
 De flamme & de clarté couverts ,
 La bouche & les nazeaux ouverts ,
 Ronflent la lumiere du monde.

LA Lune fuit devant nos yeux :
 La Nuit a retiré ses voilles :
 Peu à peu le front des estoilles
 S'unit à la couleur des cieux.

DESJA la diligente Avette

Boit la marjolaine & le thim.
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

JE voy le genereux lyon
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui fait fuir Endymion.

SA dame entrant dans les bocages
Compte les sangliers qu'elle a pris,
Ou devale chez les esprits
Errant aux sombres marécages

JE voy les agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naistre :
Cloris chantant les meins paistres
Parmy ces côtaux verdissans.

LES oyseaux d'un joyeux ramage,
En chantant, semblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

LA charrue escorche la plaine :
Le bouvier, qui suit les seillons,
Presse de voix & d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

A L I X appreste son fuseau :
 Sa mere, qui luy fait sa tasche ;
 Presse le chanvre, qu'elle attache
 A sa quenouille de roseau.

U N E confuse violence
 Trouble le calme de la nuit ;
 Et la lumiere, avec le bruit,
 Dissipent l'ombre & le silence.

A L I D O R cherche à son réveil
 L'ombre d'Iris qu'il a baifée,
 Et pleure en son ame abusée
 La fuite d'un si doux sommeil.

L E S bestes sont dans leur taniere ;
 Qui tremblent de voir le Soleil.
 L'homme, remis par le sommeil,
 Reprend son œuvre coustumiere.

L E forgeron est au fourneau :
 Oy comme le charbon s'alume ;
 Le fer rouge dessus l'enclume
 Estincelle sous le marteau.

C E T T E chandelle semble morte ;
 Le jour l'a fait évanouir.
 Le Soleil vient nous éblouir ;
 Voy qu'il passe au travers la porte.

IL est jour ; levons-nous , Philis :
 Allons à nostre jardinage
 Voir s'il est , comme ton visage ,
 Semé de roses & de lis.

A MONSIEUR DU FARGIS.

JE ne m'y puis refoudre ; excuse-moy , de grace
 Ecrivant pour autruy , je me sens tout de glace.
 Je te promis chez toy des vers pour un amant ,
 Qui se veut faire aider à pleindre son tourment :
 Mais , pour luy satisfaire , & bien peindre sa flâme ;
 Je voudrois paravant avoir cogneu son ame.
 Tu sçais bien que chacun a des goufts tout divers ;
 Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers ;
 Et que , pour bien ranger le discours & l'estude ;
 En matiere d'amour je suis un peu trop rude.
 Il faudroit , comme Ovide , avoir esté piqué.
 On escrit aisément ce qu'on a pratiqué ;
 Et je te jure icy , sans faire le farouche ,
 Que de ce feu d'Amour aucun traitt ne me touche.
 Je n'entends point les loix , ny les façons d'aymer ;
 Ny comment Cupidon se mesle de charmer ,
 Cette Divinité des Dieux mesme adorée ,
 Ces traits d'or & de plomb , cette trousse dorée ;

Ces aîles , ces brandons , ces carquois , ces appas ;
Sont vraiment un mystere où je ne pense pas.
La sottise antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables
Et jamais mon esprit ne trouvera bien fain
Celuy-là qui se paist d'un fantosme si vain ,
Qui se laisse emporter à de confus menfonges ,
Et vient, mesme en veillant, s'embarrasser de songes.
Le vulgaire , qui n'est qu'erreur , qu'illusion ,
Trouve du sens caché dans la confusion ;
Mesme des plus sçavans, mais non pas des plus sages,
Expliquent aujourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parloient avec les Dieux ;
L'on en voyoit pleuvoir à toute heure des cieux ;
Quelquefois on a veu prophetiser des bestes ;
Les arbres de Dodonne estoient aussi prophetes :
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis ,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis.
Sur ce propos , un jour , j'espere de t'escire ,
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire.
Cependant je te prie encore m'excuser ,
Et me laisser ainsi libre à te refuser ,
Me permettre tousjours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penses-tu , quand j'aurois employé tout un jour
A bien imaginer des passions d'Amour ,
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix , bien mises , bien rimées ?

L'autte n'y trouveroit possible rien pour luy ;
Tant il est mal-aysé d'escrire pour autruy.
Après qu'à son plaisir j'aurois donné ma peine ;
Je sçay bien que possible il loueroit ma vaine :
Vrayment ces vers sont beaux, ils sont doux & coulans ;
Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents :
J'eusse bien désiré que vous eussiez encore
Mieux loué sa beauté ; car vraiment je l'honore :
Vous n'avez point parlé du front , ni des cheveux ,
Ny de son bel esprit , seul objet de mes vœux :
Tant seulement six vers encor , je vous supplie :
Mon Dieu ! que de travail vous donne ma folie !
Il voudroit que son front fust aux astres pareil ,
Que je la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil ,
Que j'escrive comment ses regards sont des armes ,
Comme il verse pour elle un ocean de larmes.
Ces termes esgarez offensent mon humeur ,
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur ,
Qui reclame Phœbus. Quant à moy, je l'abjure ,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature ,



O D E.

JE n'ay repos ny nuit ny jour ;
 Je brulle , je me meurs d'amour ;
 Tout me nuit , personne ne m'ayde ;
 Le mal m'oste le jugement ;
 Et plus je cherche de remede ,
 Moins je trouve d'allegement.

JE suis defesperé , j'enrage ;
 Qui me veut consoler m'outrage ;
 Si je pense à ma guerison ,
 Je tremble de cette esperance ;
 Je me fasche de ma prison ,
 Et ne crains que ma delivrance.

ORGUEILLEUSE , & belle qu'elle est ,
 Elle me tue , elle me plaist :
 Ses faveurs , qui me sont si cheres ,
 Quelques fois flatent mon tourment ;
 Quelques fois elle a des coleres
 Qui me poussent au monument.

MES amoureuses fantaisies ,
 Mes passions , mes frenesies ,

Qu'ay

Qu'ay-je plus encore à souffrir ?
Dieu, Destins, Amour, ma Maistresse ;
Ne dois-je jamais, ny guerir,
Ny mourir, du trait qui me blesse ?

MAIS suis-je point dans un tombeau ?
Mes yeux ont perdu leur flambeau ;
Et mon ame, Iris l'a ravie.
Encor voudrois-je que le sort
Me fist avoir plus d'une vie,
Afin d'avoir plus d'une mort.

PLEUST aux Dieux qui me firent naistre,
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil ;
Que ce corps n'eust jamais eu d'ame ;
Et que l'Amour ou le Soleil,
Ne m'eussent point donné leur flâme !

TOUT ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les astres me sont funestes :
J'ay beau recourir aux autels ;
Je sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.

O Destins, tirez-moy de peine :
Dites-moy si cette inhumaine

Consent à mon affliction.
 Je beniray son injustice ,
 Et n'auray d'autre passion
 Que de courir à mon supplice.

LAS ! je ne sçay ce que je veux :
 Mon ame est contraire à mes vœux ;
 Ce que je crains je le demande ;
 Je cherche mon contentement ;
 Et quand j'ay du mal , j'apprehende
 Qu'il finisse trop promptement.

SUR UN BALLET , AU ROY.

LE FORGEREON POUR LE ROY.

JE ne suis point industrieux
 Comme ce forgeron des Dieux ,
 Dont les subtilitez nuisibles ,
 Pour un chef-d'œuvre de son art ,
 Dessous des filets invisibles
 Firent voir qu'il estoit cornard.

CET infame aux creux *Ætneans* ,
 Dessus les tombeaux des *Geans* ,

Enyvré de soulfre & de flâme,
Forgeoit des armes pour autruy;
Cependant que Mars & sa femme
Faisoient des forgerons pour luy.

JE suis un forgeron nouveau,
Qui, sans enclume & sans marteau,
Forge un tonnerre à ma parole;
Et du seul regard de mes yeux,
Fais partir un esclair qui vole,
Plus puissant que celui des cieux.

LES plus rebelles des humains
Subjugez des traits de mes mains,
Ont fait esmerveiller l'Europe:
Et Vulcan advoüe aisément
De n'avoir jamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.

LE dard qu'Amour me fait forger,
Sans desplaisir & sans danger
Pénètre au fonds de la pensée;
Et la dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.

MAIS les flèches de mon courroux,
Fatales qu'elles sont à tous,

Font trembler le Dieu de la guerre ;
 Et rien ne l'a fait habiter
 Dans un ciel si loin de la terre ,
 Que le soin de les éviter.

LE PRINCE DE CYPRE.

S T A N C E S.

L E S lieux que nous avons laissés
 Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la
 terre :

Le dégoût de la paix , ny la peur de la guerre
 Jamais ne les a menacez.

MARS arrivant à la contrée ,
 Que nostre éloignement convertit en deserts ,
 Hayt le fer & la flâme , & veut que les baisers
 Fassent l'honneur de son entrée..

CYPRE ne se peut estimer :
 Ses rivages feconds , que Neptune environne ,
 Font au milieu des flots la plus belle couronne
 Que porte le Roy de la Mer.

CUPIDON y est sans malice ;
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié ;
Là jamais un esprit qui manque de pitié
Ne sçauroit manquer de supplice.

LES plaisirs y sont en vigueur :
La loy de l'Hymenée aux desirs asservie ;
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mella jamais sa rigueur.

COMME les Dieux en leur empire ;
De tout ce qu'il nous plaist nous nous rendons esprits ;
Et pour une beauté qui n'a que du mespris
Jamais nostre ame ne souspire.

CE qu'Amour fait deffous les eaux ;
Est une loy pour nous que le ciel mesme ordonne ;
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyseaux.

AUTOUR de nos fontaines vives ;
Toutes peintes d'azur , & des rayons du jour ,
Les zephirs & les eaux parlent tousjours d'amour
Aux Nymphes de ces belles rives.

NOSTRE ciel est tousjours sérain ;
Nostre joyeux destin est tousjours sans disgrâce ;
Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace
Du siècle de fer , ny d'érain.

NOUS n'oyons point le bruit de Syrthes ;
 Le plus fresse vaisseau se mocque des rochers,
 Trouve le vent facile, & conduit les nochers
 Jusqu'à l'ombrage de nos myrthes.

NOUS ne voyons jamais pleuvoir,
 Si ce n'est des rubis eschapez a l'Aurore,
 Que nos champs glorieux, plus annoblis encore,
 Daignent à peine recevoir.

NOSTRE sort aux Dieux admirable,
 Lors qu'un renom meilleur nous a parlé de vous,
 A perdu son estime, & s'est rendu jaloux
 Du vostre encor plus desirable,

AUX pieds de vostre Majesté,
 Nos grandeurs méprisant leur premiere puissance,
 Mettent au seul honneur de vostre obéissance
 Tout l'espoir qui leur est resté.

AU nombre des sujets de France
 Aujourd'huy, bien-heureux, nous nous venons ranger :
 Et nostre masque osté, de ce front estranger
 Nous osterá la difference.



EPIGRAMME.

JE doute que ce fils prospere :
 Mars & l'amour en sont jaloux ,
 Pource qu'il est beau comme vous ,
 Et courageux comme son pere.

EPIGRAMME.

MON frere , je me porte bien ;
 Ma Muse n'a soucy de rien ;
 J'ay perdu cet humeur profane ;
 On me souffre au coucher du Roy ;
 Et Phœbus , tous les jours, chez moy
 A des manteaux doublez de pane.
 Mon ame incague les destins ,
 Je fais tous les jours des festins ;
 On me va tapisser ma chambre ;
 Tous mes jours sont des mardy-gras ;
 Et je ne bois point d'hypocras ,
 S'il n'est fait avecque de l'ambre.

EPIGRAMME.

VOUS commettez un grand abus,
 En prenant Bordier pour Phœbus;
 Il est trop mal dans la fortune,
 Pour souffrir ces comparaisons;
 Car Phœbus a douze maisons,
 Et le coquin n'en a pas une.

EPIGRAMME.

SI Jacques, le roy du sçavoir,
 N'a pas trouvé bon de me voir,
 En voicy la cause infallible:
 C'est que, ravy de mon escrit,
 Il creust que j'estois tout esprit,
 Et par consequent invisible.



ELEGIE.

E L E G I E.

CLORIS, lors que je songe, en te voyant si belle,
 Que ta vie est sujette à la loy naturelle,
 Et qu'à la fin les traits d'un visage si beau
 Avec tout leur esclat iront dans le tombeau,
 Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
 Aucun ressentiment de l'amitié passée ;
 Je suis tout rebuté de l'aise & du soucy
 Que nous fait le Destin qui nous gouverne icy :
 Et tombant tout à coup dans la melancolie,
 Je commence à blasmer un peu nostre folie,
 Et fay vœu de bon cœur de m'arracher un jour
 La chere rêverie où m'occupe l'Amour.
 Aussi bien faudra-t'il qu'une vieillesse infame
 Nous gele dans le sang les mouvemens de l'ame ;
 Et que l'âge, en suivant ses revolutions,
 Nous oste la lumiere avec les passions.
 Ainsi je me refous de songer à ma vie,
 Tandis que la raison m'en fait venir l'envie.
 Je veux prendre un objet à mon libre desir,
 Discerner la douleur d'avecque le plaisir,
 Où mes sens tous entiers, sans fraude & sans con-
 trainte,
 Ne s'embarraissent plus ny d'espoir ni de crainte ;

Et de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
 Je gouteray le bien que je verray present ;
 Je prendray les douceurs à quoy je suis sensible ;
 Le plus abondamment qu'il me sera possible.
 Dieu nous a tant donné de divertissemens,
 Nos sens trouvent en eux tant de ravissemens,
 Que c'est une fureur de chercher qu'en nous mesme
 Quelqu'un que nous aymions, & aussi qui nous ayme.
 Le cœur le micux donné tient tousjours à demy :
 Chacun s'ayme un peu mieux tousjours que son amy ;
 On les suit rarement dedans la sepulture :
 Le droict de l'amitié cede aux loix de nature.
 Pour moy, si je voyois, en l'humeur où je suis,
 Ton ame s'envoler aux éternelles nuités,
 Quoy que puisse envers moy l'usage de tes charmes,
 Je m'en consolerois avec un peu de larmes.
 N'attends pas que l'Amour aveugle aille suivant,
 Dans l'horreur de la nuit, des ombres & du vent,
 Ceux qui jurent d'avoir l'ame encore assez forte
 Pour vivre dans les yeux d'une maistresse morte,
 N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
 Que fait la mort hydeuse à consumer un corps ;
 Quand les sens pervertis sortent de leur usage ;
 Qu'une laideur visible efface le visage ;
 Que l'esprit deffailant & les membres perclus,
 En se disant adieu, ne se connoissent plus ;
 Que dedans un moment, après la vie esteinte,
 La face sur son cuir n'est pas seulement peinte ;

Et que l'infirmité de la puante chair
 Nous fait ouvrir la terre , afin de la cacher.
 Il faut estre animé d'une fureur bien vive ,
 Ayant considéré comme la mort arrive ,
 Et comme tout objet de nostre amour perit ,
 Si par un tel remede une ame ne guerit !

CLORIS , tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
 Que le destin ravisse & ta vie & la mienne :
 Mais sans te voir le corps ny l'esprit depery ,
 (Le ciel en soit loué) Cloris, je suis guery.
 Mon ame, en me dictant les vers que je t'envoie ,
 Me vient de plus en plus ressusciter la joye.
 Je sens que mon esprit reprend la liberté ;
 Que mes yeux devoilez connoissent la clarté ;
 Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
 De voir comme Garronne en l'Ocean se traine ,
 De prendre dans mon isle en ses longs promenoirs
 La paisible fraischeur de ses ombrages noirs ,
 Me plaist mieux aujourd'huy , que le charme inutile
 Des attraits dont Amour te fait voir si fertile.

LANGUIR incessamment après une beauté ;
 Et ne se rebuter d'aucune cruauté ;
 Gagner au prix du sang une foible esperance
 D'un esprit passager qui n'est qu'en apparence ;
 Se rendre l'esprit mol , le courage abbatu ;
 Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu ;

Pour conserver son mal , mettre tout en usage ;
Se peindre incessamment & l'ame & le visage ;
Cela tient d'un esprit où le ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.

POUR moy , que la raison esclaire en quelque sorte ;
Je ne sçaurois porter une fureur si forte ;
Et desja tu peux voir , au train de cet escrit ,
Comme ta guerison avance en mon esprit :
Car insensiblement ma Muse un peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere ;
Et destournant mon cœur de son premier objet ;
Dès le commencement j'ay changé de sujet ,
Emporté du plaisir de voir ma veine aysée
Seurement abjurer ma flâme r'apaisée ,
Et jouer à son gré sur les propos d'aymer ,
Sans avoir aujourd'huy pour but que de rimer ,
Et sans te demander que ton bel œil esclaire
Ces vers , où je n'ay pris aucun soin de te plaire.



O D E.

PERSIDE, je me sens heureux
De ma nouvelle servitude ;
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un cœur amoureux.
Il est bien vray que je me fasche
Du fard où vostre teint se cache ;
Nature a mis tout son credit
A vous faire entierement belle ;
L'art, qui pense mieux faire qu'elle ,
Me desplaist, & vous enlaidit.

L'ESCLAT, la force & la peinture
De tant & de si belles fleurs ,
Que l'Aurore avecque ses pleurs
Tire du sein de la Nature ,
Sans fard & sans déguisement
Nous donne bien plus aysement
Le plaisir d'une odeur naïfve ;
Leur objet nous contente mieux ,
Et se montre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.

LES oyseaux, qui sont si bien teints ;

Q iij

Ne couvrent point d'une autre image
 Le lustre d'un si beau plumage
 Dont la Nature les a peints :
 Et leur celeste melodie ,
 Plus aymable , qu'en Arcadie
 N'estoient les flageolets des Dieux ;
 Prend elle mesme ses mesures ,
 Choisit les tons , fait les cesures ,
 Mieux que l'art le plus curieux.

L'EAU de sa naturelle source
 Trouve assez de canaux ouverts
 Pour trainer par les plis divers
 La facilité de sa course :
 Ses rivages sont verdissans ,
 Où des arbrisseaux fleurissans
 Ont tousjours la racine fraische :
 L'herbe y croist jusqu'à leur gravier ;
 Mais une herbe , que le bouvier
 N'apporta jamais à sa creche.

CES petits cailloux bigarrez
 En des diversitez si belles ,
 Où trouveroient-ils des modelles
 Qui les fissent mieux figurez ?
 La nature est inimitable ;
 Et dans sa beauté veritable

Elle esclatte si vivement ,
Que l'art gaste tous ses ouvrages ,
Et luy fait plustost mille outrages
Qu'il ne luy donne un ornement.

L'ART , ennemy de la franchise ,
Ne peut point estre reconneu ;
Mais l'Amour , qui ne va que nu ,
Ne souffre point qu'on le déguise.
Les Nymphes , au sortir des eaux ,
D'un peu de jonc & de roseaux
Se font la coëffure & la robe ;
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit
Que le vestement leur dérobe.

SI vous sçaviez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle ,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort ,
Vous casseriez ces pots de terre ,
De bois , de coquille , de verre ,
Où vous renfermez vos unguens ;
La nuit vous quitteriez le masque ;
Et perdriez cet humeur fantasque
De dormir avecque vos gans.

LORS que vous serez hors d'usage ;

Q. iv.

Et que l'injure de vos ans
 Appellera les courtisans
 A l'amour d'un plus beau visage ;
 Quand vos appas seront ostez ;
 Que les rides de tous costez
 Auront coupé ce front d'albâtre ;
 Tâchez lors d'excroquer l'Amour :
 Et, si vous pouvez, chaque jour
 Faites-vous de cire ou de plâtre.

SI le ciel me fait vivre assez
 Pour voir la fin de vostre gloire ;
 Et me punir de la memoire
 De nos contentemens passez ,
 Je croy que je seray bien aysé ,
 Ne trouvant plus rien qui me plaise
 Au visage que vous aurez ,
 De revoir l'Amour & les Graces ,
 Et d'en aller baiser les traces
 Sur le fard dont vous userez.

MAIS aujourd'huy, belle Perside,
 Vos jeunes yeux seront tesmoins
 Qu'il faut un siecle pour le moins
 Pour vous amener une ride.
 L'Aurore, qui dedans mes vers
 Doit apprendre à tout l'univers

Que vostre beauté la surmonte ,
 Arrachant de ses beaux habits
 Et les perles & les rubis ,
 Elle pleure & rougit de honte.

L'AUBE n'est point rouge au matin
 D'autant que Titon l'a baisée ,
 Et ne verse point sa rosée
 Pour la marjolaine & le tin :
 La rougeur qui paroist en elle ,
 C'est de voir Perfide trop belle :
 Et l'humidité de ses pleurs ,
 Quoy que chante la Poësie ,
 Ce sont des pleurs de jalousie ,
 Et des marques de ses douleurs.

E L E G I E.

CRUELLE, à quel propos prolonges-tu ma peine ?
 Qui t'a sollicitée à renouer ma chaîne ?
 Quel demon , ennemy de mes contentemens ,
 Me vient remettre encore en tes enchantemens ?
 Mon mal alloit finir ; & desja ma pensée
 Ne gardoit plus de toy qu'une image effacée ;
 Ma fièvre n'avoit plus que ce frisson léger
 Qui du dernier accez acheve le danger :

Encore un jour ou deux de ton ingratitude ;
 Et j'allois pour jamais sortir de servitude.
 Ce n'estoit plus l'Amour qui guidoit mon desir ;
 Il m'avoit achevé sa peine & son plaisir.
 Je songeois aux douceurs que ce printemps presente ;
 Mes yeux trouvoient desja la campagne plaisante ;
 Nous avions fait dessein, mon cher Damon & moy ,
 D'estre absens quelques jours de Paris & de toy ,
 Pour faire esvanouir les restes de la flâme
 Qui si subitement ont r'allumé mon ame.
 Tout au premier objet ses charmes inhumains
 Ont rebleffé mon cœur & rataché mes mains :
 Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traitresse ,
 Que voir encore un coup les yeux de ma maistresse.
 Au moins , s'il se pouvoit qu'un desir mutuel
 Nous eust liés tous deux d'un joug perpetuel ,
 Que jamais son caprice , & jamais ma colere
 N'alterast en nos cœurs le soucy de nous plaire ,
 Jamais de nos plaisirs n'interrompist le cours ,
 Je serois bien-heureux de l'adorer tousjours.
 Lors qu'à l'extremité ma passion pressée
 Se void dans ton accueil tant soit peu careffée ;
 Et que ta complaisance , ou d'aïse , ou de pitié ,
 Ne laisse pas long-temps languir mon amitié ,
 Je sens dans mes esprits se répandre une joye
 Qui passe tous les biens que la fortune envoie
 Si Dieu me faisoit roi , je serois moins content ;
 L'empire du Soleil ne me plairoit pas tant ;

Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne ,
Je foulerois aux pieds l'esclat d'une couronne ;
Et dans les vanitez où tu me viens ravir ,
Je tiendrois glorieux un roy de me servir.
Sans toy , pour m'enrichir Nature est infertile ;
Et pour me resjouyr Paris mesme inutile :
Toy seule es le threfor , & l'object precieux
Où veillent sans repos mon esprit & mes yeux :
Et selon que ton œil me rebute ou me flate ,
Dans le mien , ou la joye , ou la fureur esclate.
Quand mes desirs , presséz du feu qui les poursuit ;
Cherchent dans tes faveurs une amoureuse nuit ;
Si peu que ton humeur refuse à mon envie ,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie.
Souviens-toy , je te prie , à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur.
Combien que mon respect avecque des contraintes
Se voulut efforcer de retenir mes plaintes ,
Tu sçais dans quels tourmens j'attendis le Soleil ;
Et par quels accidens je rompis ton sommeil.
Panché dessus les bords d'un gouffre inevitable ;
Tu me vis supporter un mal insupportable ,
Un mal où mon destin te faisoit consentir ;
Quoy qu'il t'en preparast un peu de repentir.
Dans le ressentiment de ce cruel outrage ,
Ma raison par despit éveilla mon courage :
Je fis lors un dessein de separer de moy
Cette part de mon cœur qui vit avecque toy ;

De ne songer jamais à retrouver la trace
Par où desja souvent j'avois cherché ta grace.
Damon estoit tousjours auprès de mon esprit,
Pour l'assister, au cas que son mal le reprit.
Je r'appellois desja le jeu, la bonne chere ;
Ma douleur tous les jours devenoit plus legere ;
Je dormois la moitié de la seconde nuit ;
L'absence travailloit avec beaucoup de fruit ;
Desja d'autres beautez avec assez de charmes
Divertissoient ma peine & tarissoient mes larmes ;
Leur naturel, facile en mon affection,
Avoit mis ton esclave à leur devotion ;
Et comme une amitié par une autre s'efface,
Chez moy d'autres objects avoient gagné ta place :
Lors que ta repentance, ou plustost ton orgueil,
Irrité que mes maux étoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux, qui chez moi retrouverent
La mesme intelligence alors qu'ils arriverent.
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que je me retrouvay dans mes premiers liens ;
Ma raison se desdit ; mes sens à ton entrée
Sentent qu'un nouveau mal les blesse & les crée ;
Et du mesme moment qu'ils ont conneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient offerts.
Caliste, s'il est vray que ton cœur soit sensible
Au feu qui me consume, & qui t'est bien visible ;
S'il est vray que tes yeux, lors qu'ils me vont blesser,
Ont de la confidence avecque ton penser,

Que ma possession te donne un peu de gloire ,
 Que jamais mon objet ait flatté ta memoire ;
 Ainsi que tes regards , ta voix & ton beau teint
 Ont leur portrait fidelle en mon cœur bien em-
 preint ;

Confidere souvent , quel plaisir , quelle peine
 Me fait , comme tu veux , ton amour ou ta haine ;
 Pardonne à ma fureur une importunité ,
 Qu'elle ne te fait point avec impunité :
 Car je veux que le ciel m'accable du tonnerre ,
 Si tousjours ma raison ne luy fait point la guerre ;
 Et je croy que le temps m'assistera si bien ,
 Qu'enfin j'accorderay ton desir & le mien.

*Remonstrance de Theophile à Monsieur de Vertamont ,
 Conseiller en la Grand'-Chambre.*

DESORMAIS que le renouveau
 Fond la glace , & desseiche l'eau
 Qui rendoit les prez inutiles ;
 Et qu'en l'objet de leurs plaisirs ,
 Les places des plus grandes villes
 Sont des prisons à nos desirs :

QUE l'oyseau , de qui les glaçons
 Avoient enfermé les chansons

THEOPHILE.

Dans sa poitrine refroidie ,
 Trouve la clef de son gosier ,
 Et promeine sa melodie
 Sur le myrthe & sur le rosier :

QUE l'abeille , après la rigueur
 Qui tient ses aïles en langueur
 Au fond de ses petites cruches ,
 S'en va continuer le miel ;
 Et quittant la prison des ruches ,
 N'a son vol borné que du ciel :

QUE les Zephires s'espanchans
 Parmi les entrailles des champs ,
 Laschent ce que le froid enferme :
 Que l'Aurore avecque ses pleurs
 Ouvre les cachots de la terre ,
 Pour en faire sortir des fleurs :

QUE le temps se rend si benin ;
 Mesme aux serpens pleins de venin
 Dont nostre sang est la pasture ;
 Qu'en faveur de cette saison ,
 Et par arrest de la Nature ,
 Il les fait sortir de prison :

L'AN a fait plus de la moitié ;
 Que tous les jours vostre pitié

Me doit faire changer de place.
Ne me tenez plus en suspens ;
Et me faites au moins la grace
Que le ciel fait à des serpens,

O D E.

UN soir , que les flots mariniers
Apprestoient leur molle litiere
Aux quatre rouges limoniers
Qui sont au joug de la Lumiere ,
Je panchois mes yeux sur le bord
D'un liêt où la Nayade dort ;
Et regardant pescher Sylvie ,
Je voyois battre les poissons
A qui plustost perdrait la vie
En l'honneur de ses ameçons.

D'UNE main deffendant le bruit ,
Et de l'autre jettant la ligne ,
Elle fait qu'abordant la nuit ,
Le jour plus bellement decline ;
Le Soleil craignoit d'esclairer ,
Et craignoit de se retirer ;

THEOPHILE.

Les estoilles n'osoient paroistre ;
 Les flots n'osoient s'entrepouffer ;
 Le Zephire n'osoit passer ;
 L'herbe se retenoit de croistre.

SES yeux jettoient un feu dans l'eau ;
 Ce feu choque l'eau , sans la craindre ;
 Et l'eau trouve ce feu si beau ,
 Qu'elle ne l'oseroit esteindre :
 Ces élemens si furieux ,
 Pour le respect de ses beaux yeux ,
 Interrompirent leur querelle ;
 Et de crainte de la fascher ,
 Se virent contrains de cacher
 Leur inimitié naturelle.

LES Tritons , en la regardant
 Au travers leurs vitres liquides ,
 D'abord à cet objet ardent
 Sentent qu'ils ne sont plus humides ,
 Et d'un estonnement soudain ,
 Chacun d'eux dans un corps de dain
 Cache sa forme dépouillée ,
 S'estonne de se voir cornu ,
 Et comment le poil est venu
 Dessus son escaille mouillée.

SOUSPIRANT du cruel affront

Qui

Qui de Dieux les a faits des bestes,
 Et sous les cornes de leur front
 A courbé leurs honteuses testes,
 Ils ont abandonné les eaux ;
 Et dans la rive , où les rameaux
 Leur ont fait un logis si sombre ,
 Promenant leurs yeux esbahis ,
 N'osent plus fier que leur ombre
 A l'estang qui les a trahis.

ON dit que la sœur du Soleil
 Eut ce pouvoir sur la Nature ,
 Lors que d'un changement pareil
 Aëon quitta sa figure.
 Ce que fit sa divine main ,
 Pour punir dans un corps humain
 Sa curiosité profane ,
 S'est fait icy contre les Dieux ,
 Qui n'avoient approché leurs yeux
 Que des yeux de notre Diane.

CES dains que la honte & la peur
 Chasse des murs & des allées ,
 Maudissent le destin trompeur
 Des froideurs qu'il leur a vollées :
 Leur cœur , privé d'humidité ,
 Ne peut qu'avec timidité

THEOPHILE.

Voir le ciel ny fouler la terre,
 Où Sylvie en ses pourmenoirs
 Jette l'esclat de ses yeux noirs,
 Qui leur font encore la guerre.

ILS s'estiment heureux pourtant
 De prendre l'air qu'elle respire :
 Leur destin n'est que trop contant
 De voir le jour sous son empire.
 La Princesse qui les charma,
 Alors qu'elle les transforma,
 Les fit estre blancs comme neige ;
 Et pour consoler leur douleur,
 Ils reçurent le privilege
 De porter tousjours sa couleur.

LORS qu'à petits floquons liez,
 La neige freschement venue
 Sur des grands tapis desliez
 Espanche l'amas de la nue,
 Lors que sur le chemin des cieux
 Ses grains ferrez & gracieux
 N'ont trouvé ny vent ny tonnerre ;
 Et que sur les premiers coupeaux,
 Loin des hommes & des troupeaux,
 Ils ont peint le bois & la terre :

QUELQUE vigueur que nous ayons

Contre les esclats qu'elle darde ,
 Ils nous blessent , & leurs rayons
 Esblouyffent qui les regarde :
 Tel dedans ce parc ombrageux
 Esclatte le troupeau neigeux ;
 Et dans ces vestemens modestes ,
 Où le front de Sylvie est peint ,
 Fait briller l'esclat de son teint .
 A l'envye des neiges celestes .

EN la saison que le Soleil ,
 Vaincu du froid & de l'orage ,
 Laisse tant d'heures au sommeil ,
 Et si peu de temps à l'ouvrage ;
 La neige , voyant que ses dains
 La foulent avec des dédain ,
 S'irrite de leurs bonds superbes ;
 Et pour affamer ce troupeau ,
 Par despit , sous un froid manteau :
 Cache & transfit toutes les herbes .

MAIS le parc pour ses nourrissons :
 Tient assez de creiches couvertes ,
 Que la neige ny les glaçons
 Ne trouveront jamais ouvertes .
 Là le plus rigoureux hyver
 Ne les sçauroit jamais priver ,

Ny de loge , ny de pasture ;
Ils y trouvent tousjours du vert ;
Qu'un peu de foin met à couvert
Des outrages de la nature.

LA les fezans & les perdrix
Y fournissent leurs compagnies ;
Mieux que les halles de Paris
Ne les sçauroient avoir fournies ;
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus estrange
Nous peut faire venir de rare ;
Des oyseaux venus de si loin ,
Qu'on y voit imiter le soin
D'un grand Roy qui n'est pas avare ;

LE S animaux les moins privez ,
Aussi bien que les moins sauvages ,
Sont également capturez
Dans ces bois & dans ces rivages .
Le maistre d'un lieu si plaisant
De l'hyver le plus mal faisant
Deffie toutes les malices ;
A l'abondance de son bien ,
Les eslemens ne trouvent rien
Pour lui retrancher ses delices .

O D E.

DA N S ce parc, un valon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Passe d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que mesme les martirs d'Amour
Y trouvent leur douleur captive.

U N estang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent, & font du bruit exprès
Pour esveiller ses vagues lentes.
Luy, d'un maintien majestueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Nayades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau,
Et ne discernent plus ses ondes.

L A Melicerte en un gazon,

Près de l'estang qui l'environne ;
 Fait aux cignes une maison ,
 Qui luy sert aussi de couronne.
 Si la vague qui bat ses bords ,
 Jamais avecque des threfors
 N'arrive à son petit empire ;
 Au moins les vents & les rochers
 N'y font point crier les nochers
 Dont ils ont brisé les navires.

LA les oyseaux font leurs petits ;
 Et n'ont jamais veu leurs couvées
 Saouler les sanglans appetits
 Du serpent qui les a trouvées :
 Là n'estend point ses plis mortels
 Ce monstre , de qui tant d'autels
 Ont jadis adoré les charmes ,
 Et qui d'un gosier gemissant
 Fait tomber l'ame du passant
 Dedans l'embusche de ses larmes.

ZEPHIRE en chasse les chaleurs ;
 Rien que les cygnes n'y repaissent ;
 On n'y trouve rien sous les fleurs
 Que la fraischeur dont elles naissent,
 Le gazon garde quelquefois
 Le bandeau , l'arc & le carquois

De mille Amours qui se despouillent
 A l'ombrage de ses roseaux ,
 Et dans l'humidité des eaux
 Trempent leurs jeunes ans qui bouillent.

L'ESTANG leur preste sa fraischeur ;
 La Nayade leur verse à boire ;
 Toute l'cau prend de leur blancheur
 L'esclat d'une couleur d'yvoire.
 On void là ces nageurs ardans ,
 Dans les ondes qu'ils vont fendans ,
 Faire la guerre aux Nereïdes ,
 Qui , devant leur teint mieux ury ,
 Cachent leur visage terny
 Et leur front tout coupé de rides.

O R E ensemble , ore dispersez ,
 Ils brillent dans ce cresp sombre ;
 Et sous les flots qu'ils ont persez ,
 Laisent esvanouyr leur ombre.
 Par fois , dans une claire nuit
 Qui du feu de leurs yeux reluit ,
 Sans aucun ombrage de nues ,
 Diane quitte son berger ,
 Et s'en va là dedans nager
 Avecque ses estoiles nues.

LES ondes qui leur font l'amour

Se refrisent sur leurs épaules ;
 Et font danser tout a l'entour
 L'ombre des roseaux & des saules ;
 Le Dieu de l'Eau , tout furieux ,
 Haussé pour regarder leurs yeux
 Et leur poil qui flotte sur l'onde ,
 Du premier qu'il voit approcher ,
 Pense voir ce jeune cocher
 Qui fit jadis brusler le monde.

ET ce pauvre amant langoureux
 Dont le feu tousjours se r'allume ,
 Et de qui les foins amoureux
 Ont fait ainsi blanchir la plume ;
 Ce beau cygne , à qui Phaëton
 Laisa ce lamentable ton ,
 Tesmoin d'une amitié si sainte ,
 Sur le dos son aïlle eslevant ,
 Met ses voiles blanches au vent ,
 Pour chercher l'objet de sa plainte.

AINSI , pour flatter son ennuy ,
 Il demande au Dieu Melicerte ,
 Si chaque Dieu n'est pas celuy
 Dont il souspire tant la perte :
 Et contemplant de tous costez
 La semblance de leurs beautez ,

Il sent renouveler sa flâme ,
Errant avec des faux plaisirs ,
Sur les traces des vieux desirs
Que conserve encore son ame.

TOUSJOURS ce furieux dessein
Entretient ses blessures fraîches ,
Et fait venir contre son sein
L'air bruslant & les ondes seiches :
Ces attraits empreints là dedans ,
Comme avec des flambeaux ardans ,
Luy rendent la peau toute noire ;
Ainsi dedans comme dehors ,
Il luy tient l'esprit & le corps ,
La voix , les yeux & la memoire.



O D E.

ROSSIGNOL, c'est assez chanté ;
 Ce parc est désormais trop sombre ;
 Je trouve Apollon rebuté
 D'écrire si long-temps à l'ombre,
 Ces lieux si beaux & si divers
 Meritent chacun tous les vers
 Que je dois à tous le volume :
 Mais je sens croistre mon sujet ,
 Et toujours un plus grand objet
 Se vient presenter à ma plume.

JE sçay qu'un seul rayon du jour
 Meriteroit toute ma peine ,
 Et que ces estangs d'alentour
 Pourroient bien engloutir ma veine ;
 Une goutte d'eau , une fleur ,
 Chaque feuille & chaque couleur
 Dont Nature a marqué ces marbres ;
 Meritent tous un livre à part ,
 Aussi bien que chaque regard
 Dont Silvie a touché ces arbres ;

MAIS les mirtes & les lauriers

De tant de beautez de sa race ,
 Et de tant de fameux guerriers ,
 Me demandent desja leur place.
 Saints rameaux de Mars & d'Amour ,
 En quel si reculé sejour
 Vous plaist-il que je vous apporte ?
 C'est pour vous , immortels rameaux ,
 Que j'abandonne ces ormeaux ,
 Et foule aux pieds leur fueille morte.

POUR vous je laisse auprès de moy ,
 Une loge aujourd'huy deserte ,
 Que jadis pour l'amour d'un Roy
 Ces arbres ont ainsi couverte.
 Sous ce toict , loin des courtifans ,
 De qui les soupçons mesdifans
 N'ont jamais appris à se taire ,
 Alcandre a mille fois gousté
 Ce qu'un prince a de volupté
 Quand il trouve un lieu solitaire.

JE dirois les secrets momens ,
 Des faveurs, des feintes malices
 Dont le caprice des amans
 Forme leur plainte & leurs delices :
 Mais si l'œil de Silvie un jour
 De cette lecture d'amour

Avoit surpris son innocence ;
 Ma prison me seroit trop peu ;
 Lors faudroit-il dresser le feu
 Dont on veut punir ma licence.

SUIVANT le vertueux sentier
 Où mon juste dessein m'attire ,
 Je laisse à gauche ce quartier
 Pour le Faune & pour le Satyre.
 Or quelque si pressant dessein
 Qui m'enflâme aujourd'huy le sein ;
 Quelque vanité qui m'appelle ,
 Ce seroit un peché mortel ,
 Si je ne visitois l'autel ,
 Estant si près de la chapelle.

QUE ces arbres sont bien ornez !
 Je suis ravy , quand je contemple
 Que ces promenois sont bornez
 Des sacrez murs d'un petit temple.
 Icy loge le Roy des Roys ;
 C'est ce Dieu qui porta la croix ,
 Et qui fit à ces bois funebres
 Attacher ses pieds & ses mains ,
 Pour delivrer tous les humains
 Du feu qui art dans les tenebres.

SON esprit par tout se mouvant

Fait tout vivre & mourir au monde :
Il arreste & pousse le vent ,
Et le flux & reflux de l'onde :
Il oste & donne le sommeil :
Il montre & cache le Soleil :
Nostre force & nostre industrie
Sont de l'ouvrage de ses mains :
Et c'est de luy , que les humains
Tiennent race , bien & patrie.

IL a fait le tout du neant ;
Tous les anges luy font hommage ;
Et le nain , comme le géant ,
Porte sa glorieuse image !
Il fait au corps de l'univers
Et le sexe & l'âge divers :
Devant luy c'est une peinture
Que le ciel & chaque eslement :
Il peut , d'un trait d'œil seulement ,
Effacer toute la nature.

T O U S les siècles luy sont presens :
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minuttes & des ans
Mesme trace & mesme durée :
Son esprit par tout espandu ,
Jusqu'en nos ames descendu ,

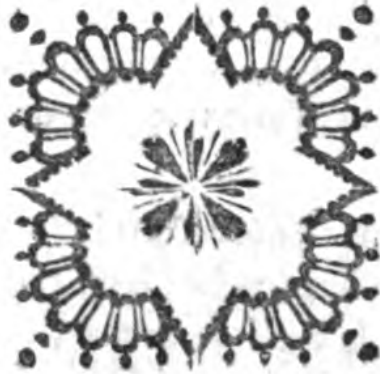
Voit naistre toutes nos pensées ;
 Mesme , en dormant , nos visions
 N'ont jamais eu d'illusions
 Qu'il n'ait auparavant tracées.

IC Y , Muses , à deux genoux
 Implorons sa divine grace
 D'imprimer tousjours devant nous
 Les marques d'une heureuse trace :
 C'est elle qui nous doit guider ,
 Depuis celuy qui vint fonder
 La premiere croix dans la France ;
 Jusqu'à sa race qui promet
 De la planter chez Mahomet
 Avec la pointe de sa lance.

C'EST où mon esprit enchaîné
 Gousterà , par un long estude ,
 L'aïse que prend mon cœur bien né ;
 Quand il combat l'ingratitude.
 Et si j'ay bien loué les eaux ,
 Les ombres , les fleurs , les oyseaux ,
 Qui ne songent point à me plaire ;
 Lisifs , qui songe à mon ennuy ,
 Verra sur sa race & sur luy
 Ma recognoissance exemplaire.

IL faudroit que ce devancier ;

Le plus vieux que je veux produire ;
Eust bien enrouillé son acier ,
Si je ne le faisois reluire.
Mais les livres & les discours
Ont si bien conservé le cours
De cette veritable gloire ,
Que je feray de mauvais vers ;
Si les tiltres les plus couverts
Ne font esclat en la memoire.



O D E

A Monsieur de L. sur la mort de son pere.

OSTE-TOY, laisse-moy resver.
 Je sens un feu me soulever,
 Dont mon ame est toute embrasée.
 O beaux prez, beaux rivages verts,
 O grand flambeau de l'univers,
 Que je trouve ma veine aisée !
 Belle Aurore, douce rosée,
 Que vous m'allez donner de vers !

LE vent s'enfuit dans les ormeaux ;
 Et pressant les fueilleux rameaux ,
 Abbat le reste de la nue ;
 Iris a perdu ses couleurs ;
 L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs ;
 La bergere aux champs revenue ,
 Mouillant sa jambe toute nue ,
 Foulle les herbes & les fleurs.

CE s longues pluyes dont l'hyver
 Empeschoit Tyrfis d'arriver ,

Ne seront plus continuées :
L'orage ne fait plus de bruit ;
La clarté dissipe la nuit ,
Ses noirceurs sont diminuées ;
Le vent emporte les nuées :
Et voila le Soleil qui luit.

MON Dieu ! que le Soleil est beau !
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La Mort , grosse de desplaisirs ,
De tenebres & de souspirs ,
D'os , de vers & de pourriture ;
Estouffe dans la sepulture
Et nos forces & nos desirs.

CHEZ elle les geants sont nains ;
Les Mores & les Affricains
Sont aussi glacez que le Scythe ;
Les Dieux y tirent l'aviron ;
Cesar , comme le bucheron ,
Attendant que l'on ressuscite ;
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.

TIR C I S , vous y viendrez un jour.
Alors les Graces & l'Amour

THEOPHILE.

Vous quitteront sur le passage ;
 Et dedans ces royaumes vains ,
 Effacé du rang des humains ,
 Sans mouvement & sans visage ;
 Vous ne trouverez plus l'usage
 Ny de vos yeux , ny de vos mains.

V O S T R E pere est ensevely :
 Et dans les noirs flots de l'Oubly ;
 Où la Parque l'a fait descendre ,
 Il ne sçait rien de vostre ennuy :
 Et ne fut-il mort qu'aujourd'huy ,
 Puis qu'il n'est plus qu'os & que cendre ;
 Il est aussi mort qu'Alexandre ,
 Et vous touche aussi peu que luy.

S A T U R N E n'a plus ses maisons ,
 Ny ses aisles , ny ses faisons ;
 Les Destins en ont fait une ombre.
 Ce grand Mars n'est-il pas destruit ?
 Ses faits ne font qu'un peu de bruit.
 Jupiter n'est plus qu'un feu sombre ,
 Qui se cache parmy le nombre
 Des petits flambeaux de la nuit.

L E cours des ruisselets errans ;
 La fiere cheute des torrens ,

Les rivieres , les eaux salées ,
 Perdront & bruit & mouvement ;
 Le Soleil , insensiblement
 Les ayant toutes avallées ,
 Dedans des voustes estoillées
 Transportera leur eslement.

LE sable , le poisson , les flots ;
 La navire , les matelots ,
 Tritons , & Nymphes , & Neptune ;
 A la fin se verront perclus ;
 Sur leur dos ne se fera plus
 Rouler le char de la Fortune :
 Et l'influence de la Lune
 Abandonnera le reflux.

LES planettes s'arresteront ;
 Les eslemens se mesleront
 En cette admirable structure
 Dont le ciel nous laisse jouyr.
 Ce qu'on voit , ce qu'on peut ouyr ;
 Passera comme une peinture ;
 L'impuissance de la Nature
 Laissera tout esvanouyr.

CE L U Y qui , formant le Soleil ;
 Arracha d'un profond sommeil

L'air & le feu , la terre & l'onde ;
 Renversera d'un coup de main
 La demeure du genre humain ,
 Et la base où le Ciel se fonde :
 Et ce grand desordre du monde
 Peut-estre arrivera demain.

S O N N E T.

LES Parques ont le teint plus gay que mon visage :
 Je croy que les damnés sont plus heureux que moy ;
 Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy
 Des peines que je sens n'a jamais eu l'usage.

LES jours les plus serains pour moi sont pleins d'o-
 rage ;
 Les objets les plus beaux pour moi sont pleins d'effroy :
 Et du plus doux accueil que me fasse le Roy ,
 Mon esprit insensé croit souffrir un outrage.

TON injuste mépris m'a fait cette douleur :
 Depuis incessamment je reve à mon malheur ,
 Et rien plus que la mort ne me peut faire envie.

VOY donc si mon malheur s'obstine à me punir :
 Je pense que la Mort refuse de venir ,
 Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

BOISROBERT.

FRANÇOIS METEL DE BOISROBERT , Normand , natif de Rouen , prêtre chanoine de la même ville , Abbé de Châtillon sur Seine , Conseiller d'Etat , étoit de l'Académie Françoisé & favori du Cardinal de Richelieu. C'est à lui qu'est dû en partie l'établissement de l'Académie , par le rapport avantageux qu'il fit au Cardinal de l'assemblée de plusieurs gens d'esprit pour critiquer ou examiner toutes sortes d'ouvrages. Son principal soin étoit de délasser l'esprit de son maître , en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la cour & de la ville. Ce divertissement étoit si utile au Cardinal , que son premier médecin avoit accoutumé de dire : *Monseigneur , nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous guérir ; mais toutes nos drogues sont inutiles , si vous n'y mêlez une dragme*

de Boisrobert. Il a fait quelques jolies Chan-
sons , qui l'ont fait appeller par Furetiere *
le premier Chanfonnier de France : En voici
une que l'illustre Lambert a mise en musi-
que :

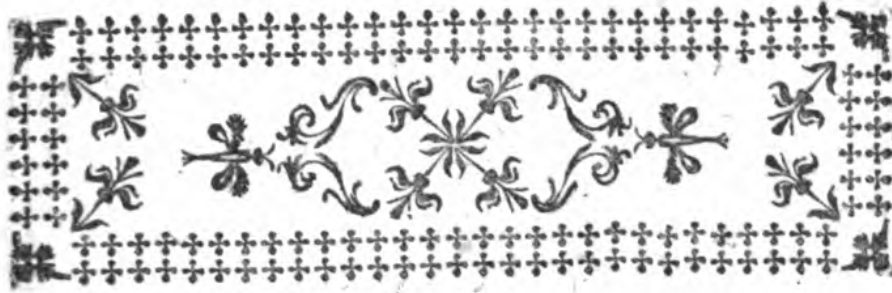
E H quoi ! dans un âge si tendre
On ne peut déjà vous entendre ,
Ni voir vos beaux yeux , sans mourir !
Ah ! foyez , jeune Iris , ou plus grande , ou moins
belle.

Attendez , petite cruelle ,
Attendez à blesser que vous sçachiez guérir :

Boisrobert mourut l'an 1662 , après avoir
fait beaucoup de bien aux gens de lettres ,
par son crédit auprès du Cardinal de Richelieu.

* *Requête des Dictionnaires.*





BOISROBERT.

O D E.

A Monseigneur le Duc de Richelieu;

ON DIT que ma fortune est faite ;
Mes envieux sont estonnez ,
Depuis qu'ainsi l'on interprete
Les vers que vous m'avez donnez ;

CHACUN me flatte & me salue ;
On me montre au doigt par la rue ;
Ce bruit court jusques dans les champs ;
Mais, ô seul homme que j'implore ,
Je ne scaurois trouver encore
Crédit sur eux chez les marchans.

ACHEVEZ des faveurs si grandes !
 Considérez , esprit parfait ,
 Que sur le sujet des demandes
 Je suis espuisé tout à fait ;

JE n'y ferai plus rien qui vaille.
 Permettez donc que je travaille
 Bien-tost sur un remerciement ;
 J'aurai mille belles pensées ;
 Car c'est un champ où rarement
 Les Muses se sont exercées.

LE BAVOLET.

O D E

A Monsieur le Comte de Pontgibaut.

DAPHNIS, je quitte Lisimene
 Qui fait gloire d'être inhumaine.
 Les mortels luy sont odieux ,
 Parce qu'elle est du sang des Dieux :
 Elle rit de nostre foiblesse ,
 Et veut qu'on la traite en Déesse.
 Que son humeur m'a degousté !
 Je meure (exempt de vanité),

Si

Si jamais la grandeur me tente.
 Loin de la court, je me contente
 D'aimer un petit Bavolet,
 Dont le visage n'est pas laid,
 Et dont le cœur sans artifice
 Ne sçait ny fraude ny malice.

CETTE mignonne aux blonds cheveux
 Est le seul objet de mes vœux.
 Les jalous n'y font point la presse ;
 Seul je la flatte & la caresse ;
 Elle m'aime plus que le Roy,
 Et ne fait les doux yeux qu'à moy.
 C'est bien le plus gentil corsage
 Qui soit dedans tout le village.
 Elle prend pour moy tous les jours
 Sa belle piece de velours,
 Et ses belles brassieres blanches
 Qu'elle ne mettoit qu'aux dimanches ;
 Elle chauffe des souliers neufs
 Attachez de beaux rubans bleufs,
 Desquels sa marreine Renée
 L'estrena le jour de l'année.

POUR plaire elle fait tout cecy.
 Elle lave ses mains aussi,
 Et se décrasse à la fontaine,
 Une fois ou deux la semaine :

Puis elle se mire dans l'eau,
 Pour voir si son visage est beau ;
 Et quand elle en est assurée,
 Elle vient ainsi bien parée
 Montrer ses attraits innocens,
 Sujets aux plaisirs de mes sens.

C'EST sans jeter souspirs ny larmes
 Que je dispose de ses charmes.
 Mon amour est trop paresseux,
 Daphnis : je ne suis point de ceux
 Qui souvent, quand on les repousse,
 Trouvent la volupté plus douce.
 Je souhaitterois qu'un plaisir
 Ne me coustast que le desir.

POUR t'achever de ma bergere,
 Son esprit ne me charme guere ;
 Mais elle sçait pour mon repos
 Dire un ouy bien à propos.
 Enfin elle est assez jolie
 Pour me guerir de la folie
 Dont Lisimene menaçoit
 Mon esprit qui la cherissoit.
 Puis qu'à mon gré je la possède,
 Je ne veux point d'autre remede.

JE me mocque des beaux parleurs,
 Des muguets & des cajoleurs :

Quand bien elle en seroit chérie,
Le langage d'afféterie
Pour elle est aussi peu charmant
Que le Breton ou l'Alemant;
On ne parle dans sa contrée
Ny de Celadon ny d'Astrée.
Si je l'entretiens au logis,
C'est de Peaud'asne ou de Maugis,
Tandis qu'elle prend sa quenouille,
Et que le chanvre qu'elle mouille,
Devenu fil en un instant,
Tient le fuseau en pirouëttant.

EN un mot, mon cœur se contente
De cette petite innocente,
Plus capable de mon amour
Que tout ce qui vit dans la cour,
De qui la grandeur & la pompe
N'a qu'un faux éclat qui nous trompe.



L'HYVER DE PARIS.

A Monsieur d'Avaux Maître des Requestes.

D'AVAUX, qui me vois tout transi ;
 Trouves-tu pas ce froid icy
 Plus grand que celui de decembre ?
 Et qu'il fait meilleur dans ta chambre ;
 Le dos tourné devers le feu ,
 Passer le temps à quelque jeu ,
 Rire , & se provoquer à boire ;
 Que , pour aller chercher la foire ;
 Passer , comme je fay souvent ,
 Sur le pont-neuf le nez au vent ?
 L'air qu'on y respire est de glace :
 On n'y peut marcher sans grimace ;
 Le manteau tout autour du cou ,
 Le nez caché comme un filou
 Qui guette , quand les jours sont troubles ;
 La laine au bout du pont-aux-doubles ,
 Les doigts dans les ongles gesnez ,
 Et la roupie au bout du nez.

CETTE froidure est bien estrange ,
 Qui fait des rochers de la fange ,

Qui fend les massifs fondemens
Des plus assurez bastimens,
Et se roidit contre la Seine
Qui ne va plus qu'avecques peine.
Tout se ressent de son effort :
Les batteaux sont clouez au port :
La Samaritaine enrumée
N'a plus sa voix accoustumée ;
Sa cruche , seiche jusqu'au fond ,
Ne verse plus d'eau sur le pont :
Les moulins , sans changer de place ,
Demeurent oisifs sur la glace :
Les crocheteurs demy troublez
Rapellent à coups redoublez
Toutes leurs chaleurs naturelles ,
Frapans des bras sous les esselles :
Les miserables porteurs d'eau ,
Tremblans en l'attente du sceau
Qui se remplit dans la fontaine ,
Chauffent leurs mains à leur haleine :
Les plus penibles artisans ,
Par tout chagrins & deplaisans ,
Demeurent avec leurs pratiques
Les bras croisez dans les boutiques :
Les pauvres gelez & transis ,
Contre la terre mal assis ,
Aux lieux publics d'une voix lente
Et d'une main seiche & tremblante

Demandent l'aufmone aux passans
 Mais le froid leur glace les sens :
 Les dames ne font plus la presse ,
 Comme elles souloient , à la Messe :
 Celles qui s'écartent du feu ,
 La lèvre passe , & le nez bleu ;
 Paroissent toutes morfondues
 En carosse au milieu des rues ;
 Celles qui restent aux maisons
 Troussent leurs jupes aux tisons ;
 Et devant le chien & la chatte
 Montrent leur cuisse délicate :
 Le courtisan tout tailladé
 Gele dans son satin brodé :
 Ceux que la pauvreté dispence
 De se porter à la dépence ,
 De bonne heure se vont coucher ;
 Parce que le bois est trop cher.
 On voit la bourgeoise proprete ,
 Avec sa petite soubrete ,
 Qui trottent comme des souris
 Dessus le pavé de Paris.
 Les carrefours sont sans tripières ;
 Les sergens quittent leurs barrières ;
 Les femmes qui vendent du fruit
 Au marché ne font plus de bruit :
 Tout divertissement nous manque :
 Tabarin ne va plus en banque ;

L'hostel de Bourgogne est desert ;
 Chacun se tient clos & couvert.
 Et moy , d'Avaux , j'en fais de mesme ;
 Car j'ay le visage si blesme
 Du froid que je viens d'endurer ,
 Que je suis contraint d'en pleurer :
 Et bien que je sois à mon aise
 Auprès de toy , devant la braise ,
 Pour te conter ces accidens ,
 J'ay peine à desserrer les dents.

E P I S T R E

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE MAZARIN ;

Il l'entretient de l'ingratitude des gens de Province.

PRINCE éminent, qui fournis à l'histoire
 Ce qu'un mortel peut contenir de gloire,
 Qui nous soutiens par la mesme vertu
 Qui rend l'orgueil de l'Espagne abattu ;
 Qui vas ternir les belles aventures
 Des siecles vieux & des races futures ;
 Et qui feras refleurir en nos jours
 Un siecle d'or qui durera toujours ;

Tant qu'ils ont veu que faveur m'a duré,
Dieu sçait comment ils m'ont tous honoré.
Si quelquefois j'allois dans la province,
J'estois par eux regalé comme un prince :
Les presidents, qui jamais ne fortoient
Pour visiter, d'abord me visitoient :
Un mois devant, on sçavoit ma venue :
On me tiroit le chapeau dans la rue :
On m'adoroit : & les plus apparens
Payoient Dozier pour estre mes parens.
J'ay veu tel noble illustre de naissance,
Qui se vantoit d'estre en mon alliance ;
Et me disoit, venant m'entretenir,
L'honneur que j'ay de vous appartenir.
Mais aujourd'huy qu'on me sent inutile,
On me regarde en nostre bonne ville
Comme un autre homme : Et ces gens si soufms,
Tous ces flatteurs, tous ces parfaits amis,
Tous ces zelez qui me faisoient parestre
Un cœur si franc, ont peine à me conneestre.
Ceux qui portoient ma gloire jusqu'aux cieux,
- Sont devenus mesdisans, envieux :
Mon petit bien les met en frenezie ;
Ils ne sçauroient cacher leur jalousie ;
Avec ma suitte ils ont peine à me voir ;
Et ces sots-là ne peuvent concevoir
Par quelle adresse attrapant un crosse,
J'ay peu mener les Muses en carrosse.

Tel qu'on a veu de mes bien-faits ravy,
 Dit hardiment, qu'un autre l'a fery,
 Confond les temps, ment pour se faire croire,
 Et perd l'honneur sans perdre la memoire :
 Tel qu'on eust veu tomber sans mon appuy,
 Voudroit me voir succomber aujourd'huy ;
 Qui m'adoroit, enfin me persecute ;
 Car ma fortune a fait la cullebutte.
 Je ne suis pas pourtant si ruyné
 Qu'un peuple ingrat se l'est imaginé.
 Tu m'as aimé, grand Prince, que j'adore,
 Et je sens bien que tu m'aymes encore.
 Le bon accueil que tu me fais par tout,
 De tous tes gens m'a fait venir à bout.
 Ils sçavent bien l'amour que je te porte,
 Quand on leur dit que je suis à ta porte,
 Où pour tout but je cherche à me montrer,
 Assez souvent ils me laissent entrer
 Dans l'anti-chambre & dans la garderobe,
 Où le coup d'œil par fois je te dérobe.
 En tel rencontre ils m'ont si bien traité,
 Que tout le jour j'en ay pris vanité.
 Quelques Normands plantez sur ton passage
 Ont veu deux fois discerner mon visage :
 Appellé là d'un garde à haute voix,
 Ils ont pensé que tu me demandois :
 Et s'attrapans avec ces apparences,
 Ils me faisoient de grandes reverences.

Jusqu'à Rouen le bruit en est allé ;
De complimens on m'en a regallé ;
Et comme enfin cela sert à ma gloire ,
Je souffre tout , & les laisse tout croire.
Si tu voulois m'estre un peu complaisant ,
Nous leur ferions un tour assez plaisant :
Car que t'importe , ô grand & sage Prince ,
Que nous duppiions des hommes de Province ?
Quand près de toy je me pourray couler ,
Fay quelquefois semblant de me parler ;
En important , je presteray l'oreille
A cette feinte , & tu verras merveille.
Si nos Normands dans ce prochain hyver ,
Après cela , ne sont à mon lever ;
Si mes jaloux , trompez par l'apparence ,
N'ont à mes yeux encore l'impudence
De protester que ce sont purs effects
De ma vertu , comme de leurs souhaits ;
Si mes ingrats , dans le mois de decembre ,
Ne viennent tous me jurer dans ma chambre
Qu'à mes bontez ils doivent tout leur bien ,
Reproche-moy que je n'y connois rien.



E P I S T R E

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

*Il luy demande une abolition pour ses neveux qui ont
tué un brave.*

SACRE' Ministre, en qui le ciel a mis
Toute la force & l'honneur de Themis ;
Qui mieux que tous, marchant droit sur ses traces
Fais la Justice, & fais aussi les graces ;
Divin Seguier, dont l'extrême bonté
Fait tout mon bien & ma félicité,
Tu vois ma peine, & tu sçais mes affaires.
Pour mes pechez, Dieu m'a donné des freres ;
Et des neveux, dont je suis accablé.
Sans ton appuy, j'aurois l'esprit troublé :
Car tous les jours ces bourreaux domestiques
Auprès de toy me donnent cent pratiques.
Et ta bonté, pour leurs fols interests,
Prodigue en vain sa cire & ses arrests ;
De jour en jour ces legeres cervelles
Par le courrier font demandes nouvelles.
S'ils estoient morts, je vivrois trop heureux ;
Car je n'ay peine au monde que pour eux.

Mais ne crains pas que le ciel m'en delivre :
Pour mes pechez , il veut les laisser vivre.
Ils n'ont chagrin , ny bile , ni foucy ;
Et je les trouve en tous lieux comme icy.
J'esquive en vain : cette maudite race ,
Qui m'enveloppe enfin dans sa disgrace ,
Va m'épuiser d'argent & de credit ;
Et Larrivé me l'avoit bien predict.
Ces mal-heureux , qui sentent leur ressource ,
Tendent toûjours quelque piege à ma bourse ;
Et la rendroient legere comme vent ,
Sans les gratis que j'excrocque souvent ,
Et qui feroient ensemble grosse somme.
Melchisedech estoit un heureux homme ,
Et son bon-heur est l'objet de mes vœux ;
Car il n'avoit ny freres ny neveux.
Ceux qu'on croit miens , ont esté , par malice ,
Ou supposez ou changez en nourrice ;
Et j'aurois lieu de les defavouer
Quand par leur cœur on me les vient louer.
Je me sens bien , & je ne m'en puis taire ;
Je suis poltron , & je connois mon frere ;
Et l'on me berne avec un ton mocqueur
Quand on me dit , Vos neveux ont du cœur.
Admire icy le bizarre caprice
De mon destin : j'implore ta justice ,
Divin Seguier , d'autant plus hardiment ,
Que de nos maux je te croy l'instrument.

Ouy ; je soustiens que ta cire puissante
 De nos malheurs fut la cause innocente.
 Elle m'accable , elle me fait mourir ;
 Elle peut seule aussi me secourir.
 Car , supposé que ces neveux soient nostres,
 Et qu'en leur place on n'en ait point mis d'au-
 tres ,

Jamais sans toy leurs courages bouillans
 N'eussent acquis le tiltre de vaillans.
 Quand tu me fis mon pere gentil-homme
 A mon retour du voyage de Romme ,
 Avec l'honneur , tu glissas un poison
 Très-dangereux , qui gasta ma maison.
 Non sans chagrin j'oyois souvent ma mere
 Noble de sang , reprocher à mon pere
 Qu'il n'estoit pas de mesme qualité ;
 Et je me mis enfin de son costé :
 Je te pressay , tu me fus favorable ;
 Et ta faveur m'a rendu miserable.
 D'un advocat tu fis un escuyer ,
 D'où naist le mal qu'il me faut essuyer.
 Nos gens monstroient , estant gens de practi-
 que ,

Dessus la scene un esprit pacifique :
 Ton sceau d'abord en fit d'autres acteurs ;
 Et leurs enfans , qui se sont fais bretteurs ;
 Pour signaler leur noblesse nouvelle ,
 Sots comme oysons , ont mis dans leur cervelle

Qu'il leur falloit à coups de pistolet
 Tuer un brave ; & je voy qu'ils l'ont fait.
 Ce brave là vivoit à l'estourdie :
 C'estoit le fleau de nostre Normandie :
 C'estoit un brave insolent & mutin ,
 Qui de maint brave acheva le destin.
 Nos bons voisins deffendoient sa hantise
 A leurs enfans ; & mainte barbe grise
 Avoit prédit qu'un jour un coup fatal
 Déroberoit la vie à ce brutal.
 Mais plust au Ciel , qui les bons vœux seconde ;
 Qu'une autre main en eust purgé le monde !
 C'estoit un monstre , il le faut confesser :
 Mais de sa mort j'aurois peu me passer ;
 Et mes neveux seroient des ridicules
 S'ils prétendoient passer pour des Hercules.
 Enfin sa mort m'acheve autant que luy :
 Car , consumé de chagrin & d'ennuy ,
 Je sens encor ma bourse consumée ;
 Ce qui sur tout rend ma bile enflammée.
 En mesme temps je plaide en quatre endroits ;
 A cent voleurs il faut payer des droicts.
 J'ente par tout requeste sur requeste ,
 Et tous les jours je fais nouvelle enqueste ;
 Pour valider mes évocations ,
 Je me ruyne en informations ,
 Je me ruyne en sergens , en voyages ,
 En gros verbaux de cent cinquante pages ;

Et ce qui rend tous plaideurs ébahis ;
Je me ruyne en tesmoins du païs :
Ils sont si chers depuis ces derniers troubles ;
Que les testons y font moins que les doubles.
Sage Seguiet , dans peu , si tu voulois ,
De ces écueils tu me dégagerois :
Tu guerirois avec un peu de cire
Un mal pressant , qui toûjours devient pire :
Avec cinq sols , pour moy tu ferois plus
Que je ne puis avec deux mil escus.
Haste toy donc de sceller une grace
A ces neveux , qui leurs crimes efface.
Puis qu'à tes yeux ils n'ont point de noirceur ,
Puisque le mort a paru l'agresseur ,
Puisque sa mere elle mesme nous montre
Que ce ne fut ny duel ny rencontre ,
Que j'ay suivy ses informations ,
Qu'on nous fait grace à ces conditions ,
Aboly tout , casse tout comme un verre.
Voy que , de plus , nous estions dans la guerre ;
Et qu'ils estoient de contraires partis.
Scelle donc viste , & donne le gratis.



SAINTE AMANT:

MARC ANTOINE GERARD DE S. AMANT, Poëte François, natif de Rouen, de l'Académie Française, a vécu dans le dernier Siècle avec quelque réputation, que ses ouvrages lui ont acquis : car, encore qu'il n'eût pas étudié, ou plutôt qu'il n'eût pas passé sous la férule, comme il le dit lui-même, il a montré ce que peut un esprit libre & facile sans le secours de l'étude. On dit qu'ayant vécu assez librement pendant sa vie, il devint fort sage dans ses dernières années : on prétend que c'est à sa misère qu'il est redevable de son retour à la sagesse. Quoiqu'il en soit, la crainte de Dieu qu'il eut sur la fin de ses jours, le fit préparer à une mort plus régulière que n'avoit été sa vie. Il mourut l'an 1660, ou 1661. *S. Amant* récitoit fort bien des vers; mais il y avoit beaucoup de défauts dans ceux qu'il faisoit; & c'est de lui dont Gombauld a voulu parler dans cette Epigramme:

TES vers sont beaux quand tu les dis ;
Mais ce n'est rien quand je les lis.

Tu ne peux pas toujours en dire ;
Fais-en donc que je puisse lire.

Il étoit fils d'un gentilhomme verrier,
& Mainard fit cette Epigramme contre lui :

VOSTRE noblesse est mince ;
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.

On attribue à *S. Amant* un bon mot qu'on ne sera pas fâché de voir ici. *S. Amant* se trouva un jour dans une compagnie, où il se rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche : & comme cette différence paroïssoit assez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raison, *S. Amant* se retourna devers cet homme, & lui dit : *Apparemment, Monsieur, vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.*





SAINT AMANT.

LA SOLITUDE

A ALCIDON.

O QUE j'ayme la solitude !
Que ces lieux sacrez à la nuit,
Esloignez du monde & du bruit ;
Plaisent à mon inquietude !
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois, qui se trouverent
A la nativité du temps,
Et que tous les siècles reverent,
Estre encore aussi beaux & vers,
Qu'aux premiers jours de l'univers ;

UN gay Zephire les caresse
D'un mouvement doux & flatteur ;
Rien que leur extrême hauteur

Ne fait remarquer leur vieillesse.
 Jadis Pan & ses demy-Dieux
 Y vindrent chercher du refuge ;
 Quand Jupiter ouvrit les cieux
 Pour nous envoyer le deluge ;
 Et se sauvant sur leurs rameaux,
 A peine virent-ils les eaux.

QUE sur cette espine fleurie ,
 Dont le printemps est amoureux ,
 Philomele au chant langoureux
 Entretient bien ma rêverie !
 Que je prens de plaisir à voir
 Ces monts pendants en precipices ,
 Qui , pour les coups du desespoir ,
 Sont aux malheureux si propices ,
 Quand la cruauté de leur sort
 Les force à rechercher la mort !

QUE je trouve doux le ravage
 De ces fiers torrents vagabonds ,
 Qui se précipitent par bonds
 Dans ce valon vert & sauvage !
 Puis glissans sous les arbrisseaux ,
 Ainsi que des serpens sur l'herbe ,
 Se changent en plaisans ruisseaux ,
 Où quelque Naiïade superbe

Regne , comme en son liēt natal ,
Dessus un throsne de cristal !

QUE j'ayme ce marefts paisible !
Il est tout bordé d'aliziers ,
D'aulnes , de faules , & d'oziers ,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les Nymphes , y cherchans le frais ;
S'y viennent fournir de quenouilles ,
De pipeaux , de joncs , & de glais ,
Où l'on voit sauter les grenouilles ,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Si tost qu'on veut s'en approcher.

LA cent mille oyseaux aquatiques
Vivent , sans craindre , en leur repos ;
Le giboyeur fin & dispos
Avec ses mortelles pratiques :
L'un , tout joyeux d'un si beau jour ,
S'amuse à becqueter sa plume ;
L'autre allentit le feu d'Amour
Qui dans l'eau mesme le consume ;
Et prennent tous innocemment
Leur plaisir en cet élément.

JAMAIS l'esté , ny la froidure
N'ont veu passer dessus cette eau
Nulle charette ny batteau ,

Depuis que l'un & l'autre dure :
 Jamais voyageur alteré
 Ny fit servir sa main de tasse :
 Jamais chevreuil desespéré
 N'y finit sa vie à la chasse :
 Et jamais le traistre hameçon
 N'en fit sortir aucun poisson.

QUE j'ayme à voir la decadence
 De ces vieux chasteaux ruinez ,
 Contre qui les ans mutinez
 Ont déployé leur insolence !
 Les Sorciers y font leur Sabat :
 Les Demons follets s'y retirent ,
 Qui d'un malicieux ébat
 Trompent nos sens , & nous martirent ;
 Là se nichent en mille trous
 Les couleuvres & les hyboux.

L'ORFRAYE , avec ses cris funebres ;
 Mortels augures des destins ,
 Fait rire & dancier les Lutins
 Dans ces lieux remplis de tenebres
 Sous un chevron de bois maudit ,
 Y branle le squelette horrible
 D'un pauvre amant qui se pendit
 Pour une bergere insensible ,

Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié.

Aussi le ciel , juge équitable ,
Qui maintient les loix en vigueur ,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouventable :
Autour de ces vieux ossemens ,
Son ombre , aux peines condamnée ,
Lamente en longs gemissemens
Sa mal-heureuse destinée ;
Ayant , pour croistre son effroy ,
Tousjours son crime devant soy.

LA se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Icy l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur les arbres,
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusques dans la cave ,
Que la limace & le crapaut
Souillent de venin & de bave :
Le lierre y croist au foyer
A l'ombrage d'un grand noyer.

LA deffous s'estend une voûte ,
Si sombre en un certain endroit ,
Que , quand Phebus y descendrois ,

Je pense qu'il n'y verroit goutte :
 Le Sommeil aux pefans sourcis ,
 Enchanté d'un morne silence ,
 Y dort , bien loing de tous focis ,
 Dans les bras de la Nonchalence ,
 Lafchement couché fur le dos
 Deffus des gerbes de pavos.

AU creux de cette grotte fresche ,
 Où l'Amour fe pourroit geler ,
 Echô ne cesse de brufler
 Pour son amant froid & revesche.
 Je m'y coule fans faire bruit ;
 Et par la celeste harmonie
 D'un doux lut , aux charmes instruit ,
 Je flatte sa triste manie ,
 Faisant repeter mes accords
 A la voix qui luy sert de corps.

TANTOST , fortant de ces ruines ,
 Je monte au haut de ce rocher ,
 Dont le sommet semble chercher
 En quel lieu se font les bruines :
 Puis je descends tout à loisir
 Sous une falaize escarpée ,
 D'où je regarde avec plaisir
 L'onde qui l'a presque sappée

Jusqu'au

Jusqu'au siege de Palemon ;
Fait d'esponges & de limon.

Q U E c'est une chose agreable
D'estre sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Après quelque orage effroyable ;
Et que les chevelus Tritons ,
Hauts , sur les vagues secouées ,
Frapent les airs d'estranges tons
Avec leurs trompes enrouées ,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impetueux !

TANTOST l'onde brouillant l'arène ;
Murmure & fremit de courroux ,
Se roullant dessus les cailloux
Qu'elle apporte , & qu'elle r'entraîne :
Tantost elle estale en ses bors ,
Que l'ire de Neptune outrage ,
Des gens noyez , des monstres mors ,
Des vaisseaux brisez du naufrage ,
Des diamans , de l'ambre gris ,
Et mille autres choses de pris :

TANTOST , la plus claire du monde ,
Elle semble un miroir flottant ,
Et nous represente à l'instant

Encore d'autres cieux sous l'onde ;
 Le Soleil s'y fait si bien voir ,
 Y contemplant son beau visage ,
 Qu'on est quelque temps à sçavoir
 Si c'est luy-mesme , ou son image ;
 Et d'abord il semble à nos yeux
 Qu'il s'est laissé tomber des cieux ;

BERNIERES , pour qui je me vante
 De ne rien faire que de beau ,
 Reçoy ce fantasque tableau
 Fait d'une peinture vivante.
 Je ne cherche que les deserts ,
 Où , restant tout seul , je m'amuse
 A des discours assez diferts
 De mon Genie avec la Muse :
 Mais mon plus aymable entretien
 C'est le ressouvenir du tien ,

TU vois dans cette Poësie ,
 Pleine de licence & d'ardeur ,
 Les beaux rayons de la splendeur
 Qui m'esclaire la fantaisie.
 Tantost chagrin , tantost joyeux ,
 Selon que la fureur m'enflame ,
 Et que l'objet s'offre à mes yeux ,
 Les propos me naissent en l'ame ,

Sans contraindre la liberté
Du Demon qui m'a transporté.

O que j'ayme la solitude !
C'est l'élément des bons esprits ;
C'est par elle que j'ay compris
L'art d'Apollon sans nulle estude ;
Je l'ayme pour l'amour de toy ,
Connoissant que ton humeur l'ayme ;
Mais , quand je pense bien à moy ,
Je la hay pour la raison mesme ;
Car elle pourroit me ravir
L'heur de te voir & te servir.

L A D E S B A U C H E .

NO U S perdons le temps à rimer ;
Amis ; il ne faut plus chommer.
Voicy Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie.
Laissons là ce fat d'Apollon ;
Chions dedans son violon.
Nargue du Parnasse & des Muses ;
Elles sont vieilles & camuses :

S. AMANT.

Nargue de leur sacré ruisseau ;
 De leur archet , de leur pinceau ;
 Et de leur verve poétique
 Qui n'est qu'une ardeur frenetique.
 Pegase enfin n'est qu'un cheval.
 Et pour moy , je croy , cher Laval ;
 Que qui le suit & luy fait feste ,
 Ne suit , & n'est rien qu'une beste.

MORBIEU ! comme il pleut là dehors !
 Faisons pleuvoir dans nostre corps
 Du vin ; tu l'entens sans le dire ;
 Et c'est là le vray mot pour rire.
 Chantons , rions , menons du bruit ,
 Beuvons icy toute la nuit ,
 Tant que demain la belle Aurore
 Nous trouve tous à table encore.
 Loing de nous sommeil & repos.
 Boissat , lors que nos pauvres os.
 Seront enfermez dans la tombe
 Par la Mort , sous qui tout succombe ;
 Et qui nous poursuit au galop ,
 Las ! nous ne dormirons que trop.
 Prenons de ce doux jus de vigne.
 Je voy Faret qui se rend digne
 De porter ce Dieu dans son sein ;
 Et j'approuve fort son dessein.

BACCHUS ! qui vois nostre desbauche ,
Par ton saint portrait que j'esbauche
En m'enluminant le museau
De ce trait que je boy sans eau ,
Par ta couronne de lierre ,
Par la splendeur de ce grand verre ,
Par ton Thirse tant redouté ,
Par ton éternelle santé ,
Par l'honneur de tes belles festes ;
Par tes innombrables conquestes ,
Par les coups non donnez , mais bûs ,
Par tes glorieux attribûs ,
Par les hurlemens des Menades ,
Par le haut goust des carbonnades ,
Par tes couleurs , blanc & clairet ,
Par le plus fameux cabaret ,
Par le doux chant de tes orgies ,
Par l'esclat des trongnes rougies ,
Par table ouverte à tout venant ,
Par le bon caresme-prenant ,
Par les fins mots de ta cabale ,
Par le tambour & la cymbale ,
Par tes cloches qui sont des pots ,
Par tes souspirs qui sont des rots ,
Par tes hauts & sacrez misteres ,
Par tes furieuses pantheres ,
Par ce lieu si frais & si doux ,
Par ton boucq paillard comme nous ,

Par ta grosse garce Ariane ,
Par le vieillard monté sur l'asne ;
Par les Satyres tes cousins ,
Par la fleur des plus beaux raisins ,
Par ces bisques si renommées ,
Par ces langues de bœuf fumées ,
Par ce tabac ton seul encens ,
Par tous les plaisirs innocens ,
Par ce jambon couvert d'épice ;
Par ce long pendant de saucisse ,
Par la majesté de ce broc ,
Par masse , toppe , cric & croc ,
Par ceste olive que je mange ,
Par ce gay passeport d'orange ,
Par ce vieux fromage pourry ;
Bref, par Gillot ton favory ,
Reçoy nous dans l'heureuse troupe
Des francs Chevaliers de la Coupe ;
Et, pour te monstrier tout divin ,
Ne la laisse jamais sans vin.



L'ENAMOURÉ.

PARBIEU ! j'en tiens ; c'est tout de bon
Ma libre humeur en a dans l'aile,
Puis que je préfère au jambon
Le visage d'une donzelle.
Je suis pris dans le doux lien
De l'archerot Idalien.
Ce Dieutelet, fils de Cyprine,
Avecques son arc my-courbé
A feru ma rude poitrine,
Et m'a fait venir à jubé.

MON esprit a changé d'habit ;
Il n'est plus vestu de reveſche ;
Il se r'affine & se fourbit
Aux yeux de ma belle cheveſche ;
Plus aigu, plus clair & plus net
Qu'une dague de cabinet,
Il eſt ocade la triſteſſe ;
Et la chaffant d'autour de ſoy ;
Se vante que la politeſſe
Ne marche plus qu'avecques moy.

JE me fay frifer tous les jours ;

On me relève la moustache ;
Je n'entrecoupe mes discours
Que de rots d'ambre & de pistache ;
J'ay fait banqueroute au petun ;
L'excès du vin m'est importun ,
Dix pintes par jour me suffisent ;
Encore , ô falotte beauté ,
Dont les regards me déconfisent ,
Est-ce pour boire à ta santé.



 LA NAISSANCE DE PANTAGRUEL,

Pour une Mascarade.

L E JOUR que je naquis, on vit pleuvoir du sel.
 Le Soleil, en faisant son tour universel,
 De la soif qu'il souffrit, beut quasi toute l'onde,
 Et pensa d'un seul trait avaller tout le monde :
 De là sont provenus tant d'abysses sans eaux ;
 De là sont dérivez tant de rouges-museaux,
 Qui, d'un gosier ardent que rien ne desaltere,
 S'occupent sans relasche au bacchique mystere.
 L'air, beaucoup plus en feu qu'au temps de Phaëton,
 En cracha sur sa barbe aussi blanc que cotton.
 Et la nuit de devant, on vit avec merveille
 Briller une comette en forme de bouteille,
 Pour presage certain, non de mortalité
 Comme les autres sont, mais de pleine santé ;
 J'entens de ces santez que l'on fait a la table,
 Et par qui l'homme est dit animal raisonnable.
 Ce beau mignon Troyen, ce sommelier des Dieux,
 Avec la jeune Hebé, versant à qui mieux-mieux,
 Se laisserent les bras à leur remplir la coupe ;
 Et Jupiter en fut yvre comme une soupe.

Le grand Mastin celeste en devint enragé.
Le sucre de Madere en poivre fut changé,
Les gigots de mouton en jambons de Majence.
La terre eut le hocquet, elle en cria vengeance.
Et la nature mesme, en ardeur s'exhalant,
Se vit preste à mourir de la mort de Rolant :
Si bien qu'à mon exemple, ainsi que dit l'histoire,
Par tout à gueule ouverte on demandoit à boire,
A BOIRE, A BOIRE,



S O N N E T,

A S S I S sur une fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixes vers terre, & l'ame mutinée,
Je songe aux cruautéz de mon sort inhumain.

L'ESPOIR, qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.

MAIS à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier estat il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent :

N O N, je ne trouve point beaucoup de difference
De prendre du tabac, à vivre d'esperance ;
Car l'un n'est que fumée, & l'autre n'est que vent.



L A C R E V A I L L E.

QU'ON m'apporte une bouteille,
 Qui d'une liqueur vermeille
 Soit teinte jusqu'à l'orlet,
 Afin que, sous cette treille,
 Ma soif la prenne au colet.

IL faut faire tabagye,
 Et celebrer une orgye
 A ce Bromien divin,
 Luy presentant pour bougie
 Un hanap enflé de vin.

LACQUAY, fringue bien ce verre;
 Fay que l'esclair du tonnerre
 Soit moins flamboyant que luy:
 Ce fera le cimenterre
 Dont j'esgorgeray l'Ennuy.

VOYEZ le sang qui dégoutte.
 Il est, il est en déroutte,
 Ce lâche & sobre Demon;
 Et je veux bien qu'on me berne;
 S'il n'en a dans le poulmon.

SUS donc , qu'on chante victoire :
 Et que ce grand mot d'à boire ,
 Mette tant de pots à sec ,
 Qu'une éternelle memoire
 S'en puisse exercer le bec.

HURLONS comme les Menades :
 Ces airs , qu'en leurs serenades
 Les amoureux font ouyr ,
 Au milieu des carbonnades
 Ne sçauroient nous resjouyr.

BACCHUS ayme le desordre ;
 Il se plaît à voir l'un mordre ,
 L'autre braire & grimasser ,
 Et l'autre en fureur se tordre
 Sous la rage de danser.

IL veut qu'icy de Panthée
 La mort soit representée
 A la gloire du bouchon ;
 Et qu'au lieu de cet Athée ,
 L'on demembre ce couchon.

QUE dis-je ? ô ! que j'ay la veue
 De jugement despourveue !

Parbieu ! c'est un marcaffin ;
 Dont la trongne refolue
 Nous morgue dans ce baffin.

A voir fa gueule fumante,
 Il m'est advis qu'il fe vante ;
 En grondant mille deffis ,
 Que du fanglier d'Erymante
 Il defcend de pere en fils.

IL pourroit venir du diable
 Avec fa mine effroyable ;
 Si fe verra-t'il chocqué ,
 Et d'une ardeur incroyable
 Par nous defait & mocqué.

AINSI , pour comble de joye ;
 Du faux Renard de Savoye
 Puiſſions-nous venir à bout ;
 Et mieux qu'on ne fiſt à Troye ;
 Dans Thurin ſaccager tout !

AINSI puiſſe en Italie ,
 Avant qu'un avril r'allie
 L'efpine & le roffignol ,
 De tout poinct eſtre avilie
 La fierté de l'Eſpagnol !

O ! que la desbauche est douce !
Il faut qu'en faisant carrouffe ,
Ma fluste en sonne le pris ;
Et que sur Pegasse , en housse ,
Je la montre aux beaux esprits.

CELUI qui forgea ces rimes ,
Dont Bacchus fait tous les crimes
C'est ce bon & digne gros ,
Qui voudroit que les abysses
Se trouvassent dans les brocs.



 E P I G R A M M E.

Sur un Escrivain de Gascogne.

CE petit Fanfaron à l'œillade eschappée ;
 Qui fait le grand auteur , & n'est qu'un animal ;
 Dit qu'il trenche sa plume avecque son espée ;
 Je ne m'estonne pas s'il en escrit si mal.

E P I G R A M M E.

Pour Maistre Adam.

ON peut dire en tout l'univers ;
 Voyant les beaux escrits que Maistre Adam nous
 offre ,
 Qu'il s'entend à faire des vers
 Comme il s'entend à faire un coffre.



DE BREBEUF.

JAMAIS homme n'a travaillé avec moins de santé, & n'a eu des engagements plus incompatibles avec l'étude que le célèbre M. DE BREBEUF, natif de Rouen, & gentilhomme : Car, malgré une fièvre maligne & opiniâtre de vingt années, il a fait des ouvrages qui ont paru le fruit d'une santé la plus parfaite. Outre les petites pièces de Poësies qu'on verra ci-après, il a traduit la *Pharsale de Lucain*, qu'il a si exactement suivie dans sa traduction, qu'on peut dire de lui qu'il est un très-bon copiste d'un mauvais original. Et quoiqu'il n'y ait jamais eu de Poëte plus loué & plus blâmé que M. de Brebeuf, on peut cependant dire qu'il avoit le génie fort élevé, & l'imagination fort vive & fort féconde. Feu M. de Corneille avoit tant d'estime pour ces quatre vers de la *Pharsale*, qu'il auroit volontiers donné,

à ce qu'il disoit, deux de ses meilleures pié-
ces pour les avoir faits :

C'EST de là que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par des traits divers de figures tracées ,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Monſieur *de Brebeuf* naquit en 1621 , &
mourut en 1663 , âgé de 43 ans.





DE BREBEUF.

Réponse à une Lettre de Mademoiselle de G.

En Vers libres.

VOUS demandez pourquoy je vous voy rarement,
Vous que de mille appas la nature a pourveue.
Et moy je vous demande un peu plus justement,
Helas ! pourquoy vous ay-je veue ?

VIEN me voir, dites-vous, j'ayme ton entretien.
Cela ne couste rien à dire :
Mais vous prenez mon cœur, & moy je ne prens rien,
Et marchand qui perd ne peut rire.

SI vous pouviez sçavoir ce que pesent vos coups,
Si vous aviez un peu l'honneur de vous connoistre,
Vous nous conseilleriez peut-estre
De ne nous jouer pas à vous.

MAIS en l'âge que vous avez ,
 Vous ne sçavez encor ce que vous sçavez faire :
 Ou du moins, si vous le sçavez,
 La pitié ne vous touche guere.

QUE mon cœur soit malade , ou qu'il se porte bien ;
 Vous estes à peu près tendre commé une roche ;
 Et si-tost que je vous approche ,
 Vous luy donnez cent coups, & vous n'en sentez rien.

OUY, vous avez une ame & si forte & si saine ,
 Et tous ses mouvemens sont si bien composez ,
 Que la peine que vous causez
 Ne vous cause jamais de peine.

A vos yeux mille & mille fois
 Les miens ont expliqué mes douleurs nompareilles ;
 Mais, hélas ! c'est en vain qu'on leur parle François ,
 Vos yeux ne sont pas vos oreilles.

C'EST ainsi que de tous mes maux
 Jusqu'icy vous estes émue :
 Moy je suis un peu tendre à ces rudes assauts ,
 Et je meurs si-tost qu'on me tue.

SI vos yeux ne me disoient rien ,
 S'ils me laissoient en patience ,
 S'ils estoient un peu gens de bien ,
 S'ils avoient quelquefois un peu de conscience ;

J E ferois de bon cœur près de vous attaché,
 Pour le moins sept jours la semaine :
E t si ne vous voir pas est mon plus grand peché,
 C'est aussi ma plus grande peine.

MAIS de ces doux tyrans la puissance maistrise
 Et le plus fort & le plus fin :
 Et malheur à toute franchise
 Qu'ils rencontrent en leur chemin.

P O U R assujettir les esprits,
E t mettre le repos en une estrange risqué,
 Aux yeux les plus beaux de Paris,
V o s yeux en un besoin donneroient quinze & bisques.

A U S S I, graces à vos appas,
M o n cœur & ma raison sont en mauvais ménage ;
M o n visage abbatu ne sera connoist pas,
 Tant il a changé de visage.

M E faire sans regret incessamment gemir ;
 Cela sent un peu la cruelle.
I l vous semble , ma foy, qu'on ne doit plus dormir,
 A cause que vous estes belle.

J E sçay que vous avez contre la liberté
T o u s les riches talents d'une ame grande & haute ;
J e sçay que vous avez une extrême beauté ;
 Mais enfin ce n'est pas ma faute.

C E grand merite si connu
 Ne rend pas pour cela mes peines legitimes :
 Et pour vous en parler d'un air tout ingenu,
 Vos vertus ne sont pas mes crimes.

E N vain , me dira-t'on , je me plains de vos coups ;
 On ne m'adresse pas une atteinte si belle :
 A faire seulement des captifs comme nous,
 Le jeu ne vaut pas la chandelle.

M A I S , ô la belle invention !
 Le souverain remede au mal-heur que j'esprouve !
 Certes, je ne sçay pas si l'on me cherche , ou non ;
 Mais je sens bien que l'on me trouve.

B I E N que vos yeux vous soient garands ,
 Que sur les plus polis vous avez la victoire ,
 Je ne gaste point vostre gloire ;
 Et les petits profits ne nuisent point aux grands.

P O U R le moins , je serviray d'ombre
 A rehausser l'éclat de vos autres exploits :
 Ou bien je serviray de nombre ,
 Lors que vous conterez vos amans par vos doigts.

E N F I N , si résister foiblement aux combats
 Que malgré vous & moy vostre beauté me livre ;
 Ou si mourir pour vous offence vos apas ,
 Vous n'avez qu'à me laisser vivre.

JE ſçay que cette mort me mettroit bien avant
Dans le beau temple de Memoire ,
Je ſçay bien qu'en mourant j'éleverois ma gloire ;
Mais je mourrois en l'élevant.

CET honneur , tout brillant qu'il eſt ,
Ne flatte guere mon envie :
Car on ne l'acquiert point qu'il n'en coûte la vie ;
Et cette claſe me déplaiſt.

C'EST un peu moins qu'une chimere ;
Quand des traits de la mort nous ſommes entamez ;
Et d'un éclat qui vient quand les yeux ſont fermez ;
Les yeux qui ſont ouverts ne s'éblouiſſent guere.

A parler franchement , s'il arrivoit un jour ,
Pour avoir veu voſtre viſage ,
Que je vinſſe à mourir d'amour ,
Seroit-ce vivre en homme ſage ?

LE pauvre garçon , diriez-vous !
Tout de bon ſa perte me touche.
Après cela , mon fort en ſeroit bien plus doux ;
Et la Parque bien moins farouche.

QUAND meſme voſtre cœur pourroit eſtre bleſſé
D'une douleur un peu plus vive ,
En ſerois-je moins trespaffé
Pour cette pitié fugitive ?

MAIS après tout , j'ay beau chercher
 Dans mon experience un conseil salutaire ;
 Et la raison a beau prescher
 A qui n'a dessein de bien faire.

OUY, mal-gré les conseils d'une crainte fidelle,
 Mal-gré ses soins officieux,
 Il faut bien nous resoudre à revoir vos beaux yeux,
 Et nous bruler à la chandelle.

A P R' E S avoir veu les appas
 Qui brillent sur vostre visage,
 J'ay raison de n'en avoir pas,
 Et serois bien fou d'estre sage.

M A I S pour adoucir le tourment
 Où ma témérité m'expose,
 Du pouvoir de vos yeux retranchez quelque chose,
 Et ne me frappez point, ou frappez doucement.

L O I N d'employer toutes vos armes
 A reduire mon ame & captiver mon cœur,
 Loin de m'estaller tous vos charmes,
 Espargnez vostre serviteur.



S T A N C E S ,

*A Mademoiselle de * * * * sur un papillon qui luy
estoit entré dans l'œil.*

CE petit papillon, ce petit rien qui vole,
En se jettant dedans vostre œil,
Ne fait pas un dessein frivole,
Et ne s'entend pas mal à choisir un cercueil.

APRE'S avoir long-temps caressé la chandelle ;
Pour en faire son monument,
Ah ! ventre-bleu, dit-il, j'ay bien peu de cervelle
De mourir si honteusement !

GARDONS de perdre nostre mort ;
Quand il nous faut perdre la vie,
Taschons d'annoblir nostre sort,
Et songeons qu'un bel œil vaut mieux qu'une bougie.

MOURANT ainsi, j'ose esperer
Qu'un si noble trépas me va couvrir de gloire ;
Par tout on va me reverer ;
Et les plus beaux esprits écriront mon histoire ;

JE deviendray leur entretien ;

Je feray dignement couché dans la chronique ;
 Et mesme je me promets bien
 D'avoir une statue en la placé publique.

T R O U V E R un si noble assassin ;
 C'est une mort digne d'envie ;
 Et c'est faire une belle fin ,
 Que de quitter ainsi la vie.

O U Y , certes , à mon petit sens ;
 Bien que mon corps soit mince , & ma taille petite ;
 Je meurs en enfant de merite ,
 Et comme les honnestes gens.

M E S M E mon trépas a des charmes
 Que le leur ne leur montre pas :
 Ma mort , belle Philis , vous va couster des larmes ;
 Et vous riez de leur trépas.

E N achevant cette parole ,
 Aussi-tost dit , aussi-tost fait ,
 Cette subtile bestiole
 Dans vostre œil entr'ouvert va mourir à souhaît.

M A I S quoy ! vous pleurez tout de bon
 Cette petite beste morte.
 O que ne suis-je papillon ,
 Pour estre pleuré de la sorte

O que les esprits sont felons
Dans le cruel siecle où nous sommes !
Vous pleurez pour des papillons,
Et vous ne pleurez point les hommes.

APPLIQUEZ mieux vostre amitié ;
Soyez un peu plus équitable :
Et si vous sentez la pitié,
Que soit pour un miserable.

Si jamais vostre cœur en peut faire paroître
Pour les maux d'un pauvre garçon,
Les miens à vos beaux yeux sont aisez à connoître ;
Car ils sont tous de leur façon.



EPIGRAMME

Contre une femme qui se fardoit.

QUEL âge a cette Iris dont on fait tant de bruit;
 Me demandoit Cliton n'aguere !
 Il faut, dis-je, vous satisfaire ;
 Elle a vingt ans le jour , & cinquante ans la nuit .

Autre sur le mesme sujet.

AVANT-HIER Alizon partit si follement
 Pour un long & fascheux voyage ,
 Que , sortant de chez elle avec empressement ;
 Elle oublia ses gans, ses dens, & son visage.



Autre sur le mesme sujet.

OLINDE n'a rien que de rare ;
Et qui ne vienne des cantons
Que mainte region separe
De celuy que nous habitons.
Sa cimarre brillante & fine
Vient du royaume de la Chine ;
L'Inde a fourny son bracelet ;
Sa glace fut faite à Venise ;
Genes a vendu son collet ,
Et la Hollande sa chemise ;

Ses perles & ses diamans ,
Digne amorce de ses amans ,
Naissent au climat de l'Aurore ;
Et bien qu'opulente en bijoux ,
On dit qu'elle en espere encore
De plus inconnus parmy nous ;

R O M E a fait les gans qu'elle porte ;
Dont l'odeur agreable & forte
Garde le nez des mauvais vents ;
Londres son habit de campagne ;
Le Gange a veû naistre ses dens ;
Et tout son beau teint vient d'Espagne.

Autre sur le mesme sujet.

JEANNE, aucun epoux, ce dit-on ;
N'est heureux au point qu'est le vostre :
En vous seule, l'une après l'autre,
Il trouve Jeanne & Jeanneton.
Par une assez rare methode,
En vous seule il a, tour à tour,
Femme de nuit, femme de jour.
Ce jeu n'est-il pas bien commode ?
Mais ce qui fait tout son ennuy,
C'est, par un desordre incurable,
Que Jeanneton mange à sa table,
Et que Jeannet couche avec luy.



Autre sur le mesme sujet.

TU DIS, pensant qu'on en rira,
 Que les beautez de Lize, en tous lieux si vantées,
 Ne sont que beautez empruntées:
 Hé bien, Cleandre, on les payra.

Autre sur le mesme sujet.

LISE a le teint blanc comme un œuf,
 Mais il couste plus qu'on ne pense.
 Tous les jours un visage neuf,
Certes, c'est en visage un peu trop de despense,
 Si l'argoulet sans jugement
 Qui fournit à l'appointement,
 Change une dupe en homme sage,
 S'il se lasse d'estre heberé,
Il faudra bien que Lize en cette extremité
 Se serve de son vieux visage.



Autre sur le mesme sujet.

TOY pour qui-Lize est sans appas,
 Corrige un peu ton imprudence :
 Apprens, si tu ne le sçais pas,
 Qu'elle en a bien plus qu'on ne pense ;
 Que mesme à sa posterité
 Elle peut rendre un grand service ;
 Et luy resigner sa beauté,
 Comme on resigne un benefice.

EPIGRAMME.

SUR UN ESPRIT BOURRU.

JUSQU'ICI, quoy que pour vous plaire
 Jé me sois commandé de faire,
 Je n'ay pû, Lizidor, estre de vos amis :
 Et par des changemens estranges,
 Quand je n'y pense plus, je reçois vos louanges.
 Helas ! quel crime ay-je commis !

EPIGRAMME

EPIGRAMME.

CONTRE UN FILOU.

COLIN, à ce qu'on dit, trois Archers inhumains
T'ayant pris à l'écart, faisoient mal tes affaires :
Mais tu t'es finement dérobé de leurs mains.
C'est le moindre larcin qu'on t'ait jamais veu faire.

EPIGRAMME.

SUR UN AMANT TIMIDE.

CLEANDRE, on nous dit que sans cesse
Pour les beaux yeux d'une Duchesse,
Chacun vous entend soupirer.
Vous brûlez pour son beau visage ;
Mais vous n'osez vous déclarer :
Vous estes fou, vous estes sage.



EPIGRAMME.

SUR UN ESPRIT MAL TOURNE'.

LORS que je polissois la rime,
 Avec une assez rude lime,
 Tu parlois hautement de moy :
 Mais je commence à te déplaire.
 Courage ; je sçay bien pourquoy ;
 C'est que je commence à bien faire.

EPIGRAMME.

SUR UN NEZ TEINT EN CRAMOISY.

TOY qui veux railler forttement
 De ce nez de couleur de roses,
 Tu seras berné hautement
 Si tu ne juges mieux des choses.
 Crois-tu que ce beau coloris,
 Qui t'est un sujet de mépris,
 N'ait coûté que peu de journées ?

Non, non : cet ouvrage divin
 Est l'ouvrage de vingt années,
 Et de quatre cent muids de vin.

EPIGRAMME.

SUR UN REMORDS INTERESSE'.

CLITON avoit commis un meurtre en pleine
 foire ;
 Et son Seigneur , pour lui picqué d'affection ,
 Bien loin de le punir d'une action si noire ,
 Luy vouloit procurer une abolition.
 Mais sa femme aussi-tost luy dist , toute éperdue :
 La confiscation de ses biens vous est due :
 Quelle aveugle pitié trouble vostre raison ?
 Ouy , dit-il ; il vaut mieux punir son insolence ;
 Je me rends son complice , en souffrant son offence.
 O que ce beau remords étoit bien de saison !



O D E

Contre une inconstante.

PHILIS, j'ay brisé ma chaîne ;
 Je ne suis plus sous vos loix ;
 J'ay pour vous autant de haine,
 Que j'eus d'amour autrefois.
 Souvent je rougis de honte,
 Qu'une défaite si prompte
 M'eust chargé de vos liens.
 Vos yeux ont perdu leurs charmes,
 Et je pleure jusqu'aux larmes
 Que vous donnerent les miens.

DEPUIS que la perfidie
 A prophané vos appas,
 Vous estes tant enlaidie,
 Qu'on ne vous reconnoist pas.
 Vostre conduite infidelle,
 Au lieu de m'estre cruelle,
 M'a guéry de tous mes maux :
 Mes feux deviennent mes glaces,
 Et vos attraits & vos graces
 Ne sont plus que vos deffauts,

ALLEZ donc où vous engage
Vostre leger ascendant.
Je n'y perds qu'une volage ;
Et je gaigne en la perdant.
Une amitié plus durable
M'eust rendu plus miserable
Que n'ont fait vos changemens ;
Et dans ces vicissitudes ,
J'aime vos ingrattitudes ,
Plus que vos ressentimens.

EN moy vous aviez fait naistre
Un feu qui n'ut point d'égal ;
Mais vous m'avez fait connoistre
Que je vous connoissois mal.
Vostre humeur basse & legere
A cherché l'art de me plaire ,
Au lieu d'aigrir mon couroux :
J'y trouve mon assurance ;
Et j'ay pour vostre inconstance ,
Tout l'amour que j'eus pour vous.

O ! que mon ame changée
Change bien d'affections !
Elle a crû n'estre engagée
Que par vos perfections :
Mais enfin cette methode
Luy devenant incommode ,

Elle ne s'en picque plus ;
 Et par un nouveau caprice,
 Je n'adore plus qu'un vice ,
 Où j'adoray cent vertus.

LEGERETE' desirable ,
 Heureuse infidélité ,
 Qui dans un cœur misérable
 Remet la félicité !
 Votre bonté sans mesure
 Recompense avec usure
 Et mon zèle & mes ferveurs ;
 Et pour prix de mes tendresses ,
 Malgré vous & vos bassesses ,
 Je reçois de vos faveurs.

DE votre dupe nouvelle
 Mon esprit n'est point jaloux :
 Devenez-luy si fidelle ,
 Qu'il devienne votre époux.
 S'il a l'honneur de vous plaire ,
 Si ses feux ont leur salaire ,
 Nous voila tous deux contents :
 Pour l'injure qu'il m'a faite ,
 Le mal que je luy souhaite ,
 C'est qu'il vous plaise long-temps.

POURROIS-JE avoir l'ame émeue

De voir un jeune rival
Heritier de ma beuve,
Et successeur de mon mal ?
Non, Philis ; elle est trop sage,
Pour concevoir cet ombrage
D'un cœur qui brule pour vous.
Mais si, lassé de sa chaîne,
Il s'attiroit vostre haine,
J'en pourrois estre jaloux.

VOSTRE cœur n'est pas capable
D'estre enflammé comme il faut.
Vostre amant seroit coupable,
S'il n'avoit point de deffaut.
Graces à la destinée,
Son ame est assez mal née
Pour n'estre pas vostre ennuy.
Donc, puis qu'il a vos tendresses,
Je me voy par vos caresses
Vangé de vous & de luy.



STANCES.

De l'Inconstance humaine.

A DE vagues desseins l'homme est toujours en
 proie ;
 Son instabilité ne meurt qu'avecque luy :
 Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joye
 Dégénere souvent en son plus grand ennuy.

BIEN que vers son bonheur constamment il s'em-
 presse,
 Bien qu'en ce seul objet il mette ses plaisirs,
 Comme c'est hors de vous qu'il le cherche sans cesse,
 Il n'est rien icy bas qui fixe ses desirs.

A cent objets divers tour à tour il s'engage,
 Et de cent tour à tour dégage ses souhaits :
 Ce qui fait son bonheur se change en son dommage,
 Ce qui luy plaist de loin le rebute de près.

SON ame, en jouissant, regrete sa poursuite,
 Se reproche ses soins & son empressement :
 Mais ; hélas ! nous voyons qu'en changeant de con-
 duite,
 Il change de foiblesse & d'erreur seulement.

LOIN de se prévaloir de cette expérience,
D'un abus dans un autre il passe de son choix :
Son cœur préoccupé trahit sa conscience,
Et mille fois dépris se reprend mille fois.

SES déplaisirs sont vains ; ses dégoûts sont stériles ;
Le charme des faux biens ne l'enchanté pas moins ;
Et tant de soins perdus , tant de vœux inutiles
Ne vous redonnent point ny ses vœux ny ses soins.

A son propre repos ses desirs le refusent :
Il gemit dans sa chaîne , & n'ose la briser ;
Il conçoit le néant des objets qui l'abusent,
Et ne peut se résoudre à se desabuser.

AINSI, toujours flotante & toujours incertaine,
Son ame se dissipe en cent vœux differens,
Court après ses malheurs , soupire après sa peine,
Et renonce au vray bien pour des biens apparens.

DE-là naît dans nos cœurs cette humeur inégale ;
Qui tourne au premier soufle & change au gré du fort.
A qui vit loin de vous l'inconstance est fatale,
Et trouve un homme foible en l'homme le plus fort.

IL semble , autant de fois que la fortune change ,
Que l'homme tout entier se change en mesme temps :
Et des succez divers cette enchainure étrange
Montre en un homme seul cent hommes differens.

FOIBLE dans le bonheur , foible dans la disgrâce ;
 Tantost il est superbe & tantost abbatu ;
 Dans le calme flateur on le voit plein d'audace ,
 Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.

ON voit son seul orgueil croistre par vos largesses :
 Son cœur fait ses pechez de toutes vos faveurs ;
 Et s'il faut qu'il vous force à punir ses bassesses ,
 Son cœur fait ses pechez de toutes vos rigueurs.

TOUT met dans son esprit des revoltes secrettes ;
 Tout luy sert de matiere à ses iniquitez :
 Tantost il perd le fruit des biens que vous luy faites ,
 Tantost il perd le fruit de vos severitez.

MAIS la source , après tout , de sa folle inconstance
 N'est pas toute au dehors dans les divers sujets :
 Il en porte en son cœur la funeste semence ;
 Et sans changer de sort , il change de projets.

IL veut , il ne veut pas : il accorde , il refuse ;
 Il écoute la haine , il consulte l'amour ;
 Il assure , il retracte ; il condamne , il excuse ;
 Et le mesme objet plaist & déplaist tour à tour.

SUR tout , si quelquefois se montrant à soy-mesme ,
 Des crimes de sa vie il se trouve étonné ,
 L'horreur d'avoir aigry votre pouvoir suprême
 Est un ennuy qui meurt aussi-tost qu'il est né.

CET enfant malheureux d'un trouble peu sincere
 N'est pas si-tost conceu, qu'il se voit rebuté :
 Il prend droit rarement de survivre à son pere ;
 Ou, s'il peut luy survivre, il est mal écouté.

NON qu'à parler encor sans cesse il ne s'efforce :
 Mais d'autres entretiens en étouffent la voix ;
 Et de ses passions l'imperieuse amorce
 Le rengage bien-tost sous leurs injustes loix.

AINSI l'homme insensé sans trêve & sans relâche
 Va du remords au crime, & du crime au remords ;
 Il peche, il s'en repent ; il s'emporte, il s'en fâche :
 Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

QUEL moyen, Dieu puissant, d'engager ce volage
 A poursuivre un bonheur digne de l'enflâmer ?
 Sans doute il doit en vous chercher cet avantage ;
 Et, pour estre constant, il n'a qu'à vous aimer.

SI-TOST qu'à ce beau feu son ame se dévoue ;
 Il fait un bon usage & des biens & des maux :
 Heureux dedans la pourpre, heureux parmy la boue,
 Il trouve son repos jusques dans ses travaux.

LOIN de se pardonner l'abus de vos largesses,
 Son cœur fait sa vertu de toutes vos faveurs ;
 Et lors qu'en chastimens vous changez vos caresses,
 Son cœur fait sa vertu de toutes vos rigueurs.

IL n'est rien qui l'ébranle , & rien qui le maîtrise ;
 Il voit d'un œil égal le calme & les dangers ;
 Il ne peut pas s'enfler pour des biens qu'il méprise ,
 Ny se voir abbatu pour des maux passagers.

TOUT ce qui vient de vous, soit menace ou caresse,
 N'excite que son zèle & ses ressentimens :
 Il veut ce qui le flatte , il veut ce qui le blesse ;
 Et croit bien vous devoir jusqu'à vos chastimens.

IL ne balance plus entre vous & la terre :
 Son ame est dans son centre, & son cœur dans la paix.
 Il n'a plus rien en luy qui vous fasse la guerre ,
 Ny rien qui hors de vous luy montre des attraits.

CONSTANT , malgré son estre & fresse & variable,
 Heureusement changé pour ne plus se changer ,
 Il partage avec vous le titre d'immuable ,
 Autant qu'en cette vie on peut le partager.

HEUREUX donc mille fois celui que vostre grace
 Arrache pour jamais à tant de changemens ,
 Qui vous chérit si fort , qui si fort vous embrasse ,
 Qu'il vit & qu'il expire en ces embrassemens !

IL éprouve déjà cette paix bien-heureuse
 Qui doit après la mort couronner nos souhaits ;
 Et consumé pour vous d'une ardeur genereuse ,
 Commence à vous aimer , pour ne finir jamais.

O D E

De la conduite réglée de l'homme vertueux.

SEIGNEUR, qui peut exprimer
La paix que met dans une ame
Cette précieuse flâme
Que vous sçavez allumer ?
Bien que les incertitudes
Des prompts vicissitudes
Agitent tout l'univers,
L'ame qui vous est fidelle
Voit ces changemens divers ;
Sans que rien change pour elle.

QUE le bien ou que le mal
Suive ou trompe sa prudence,
Une sainte indifferance
Luy rend presque tout égal ;
Honneurs, plaisirs, ou richesse ;
Sont rarement l'allegresse
D'un cœur qui vit sous vos loix :
Je sçay que, sans vous déplaire,
Il les acquiert quelquefois ;
Mais il ne les poursuit guere.

CES biens qui font nos desirs
 Ont peu d'éclat pour le sage ;
 S'ils deviennent son partage ,
 Il n'en fait pas ses plaisirs :
 Ces felicitez brillantes
 Luy sont des vapeurs luisantes
 Qui tentent peu son devoir ;
 Ou , s'il faut qu'il les obtienne ;
 Il les a sans les avoir ,
 Et les prend sans qu'il s'y prenne .

Q U' E N toutes sortes de biens
 Incessamment il abonde ,
 Il est grand aux yeux du monde ,
 Mais il ne l'est pas aux siens .
 Quand vostre main les envoie ,
 S'il les reçoit avec joye ,
 Ce n'est que pour les donner :
 Et soumis à vostre empire ,
 Il les perd sans s'étonner ,
 Quand vostre main les retire .

Q U' O N admire ses hauts faits ,
 Qu'on vante sa renommée ,
 Cette pompeuse fumée
 Ne charme point ses souhaits :
 Qu'on révere ou qu'on estime
 Cette sagesse sublime

Dont les cieux l'ont revestu,
Il ne se plaist, ny ne s'aime,
Quand du haut de sa vertu
Il descend jusqu'en soy-mesme.

PLUS il voit que parmy nous
L'applaudissement l'éleve,
Plus sans reserve & sans tréve
Il s'abaisse devant vous.
Qu'on l'approuve ou qu'on le blâme,
Luy-mesme au fonds de son ame
Se juge severement;
Et d'une froideur étrange,
Il méprise également
Le mépris & la louange.

AUTANT qu'il est moderé
Dans cette grandeur fragile,
Qui peut d'un esprit docile
Faire un esprit égaré;
Autant de la patience
Suit-il dans sa décadence
Les mouvemens genereux:
Dans sa disgrace il vous aime;
Et pour un Dieu rigoureux,
Prend party contre soy-mesme.

ON voit qu'il se trouve bien

DE BREBEUF.

Où que vos ordres le mettent :
 Où que ses revers le jettent ,
 Son visage n'en dit rien.
 Dans le malheur qui l'outrage ;
 Il souffre avec un courage
 Digne d'attirer vos yeux :
 Et sa paix , dans les détresses
 Qui le cherchent en tous lieux ,
 Est digne de vos tendresses.

A U S S I font-ce vos plaisirs
 D'envisager sa constance ,
 De voir cette complaisance
 Qu'il a pour tous vos desirs.
 Par une douce conduite ,
 Sur sa fortune détruite
 Vous élevez son bonheur :
 Et ces pertes , qui ravissent
 Et la fortune & l'honneur ,
 Sont des maux qui l'enrichissent.

S A pleine conformité
 A vos ordres salutaires ,
 Parmi les succès contraires
 Fait voir sa tranquillité.
 Les tempestes , les orages ,
 Les injures , les outrages ,

Luy font un doux traitement ;
 Et son attente abusée
 Est bien moins un chastiment ,
 Qu'une faveur déguisée.

LA serenité du cœur
 Semble au dehors se produire ;
 Et de tout ce qui peut nuire
 Elle adoucit la rigueur.
 Les traverses qu'il endure ,
 Contre leur propre nature ;
 Luy font un don précieux ;
 Et quoy que vous puissiez faire ,
 Rien ne déplaist à ses yeux ,
 Que ce qui peut vous déplaire.

Q U E peut-il craindre icy bas ?
 Qui peut meriter ses larmes ,
 Si par ces rudes allarmes
 Vous ne l'intimidez pas ;
 Si plein de reconnoissance
 Pour l'auteur de sa souffrance ;
 Il l'adore nuit & jour ;
 Ou si l'ennuy qui le presse ,
 Est d'avoir trop peu d'amour
 Pour le Dieu qui le rabbaïse ?

S U R luy quand il s'apperçoit

Tome III.

Bb

Que les malheurs se déployent ;
 Quelques mains qui les envoient ;
 C'est de vous qu'il les reçoit.
 Loin d'armer la violence
 A repousser l'insolence ,
 Il veut tout ce qui vous plaît ;
 Et regarde dans sa chute
 Celuy qui donne l'arrest ,
 Non celuy qui l'exécute.

R E S P E C T U E U X & soûmis.
 Dans les affronts qu'il endure ,
 Il a pitié de l'injure
 Que se font ses ennemis :
 Ployant sous leur injustice ,
 Il est touché du supplice
 Dont leur crime est menacé ;
 Et conduit par sa clemence ,
 Il plaint bien moins l'offencé ;
 Que les auteurs de l'offence.

J A M A I S l'animosité ,
 Jamais la haine ou l'envie
 N'interrompent de sa vie
 L'heureuse tranquillité.
 Quoy qu'il tente , ou quoy qu'il fasse ;
 Sa vertu met de la grace.

Dans ses moindres actions :
Et des partisans du crime
S'il n'a les affections,
Il a du moins leur estime.

IL est affable ; il est doux ;
Il est facile & traitable :
Une candeur immuable
Le rend précieux à tous.
Servir ou s'offrir sans cesse
A ceux que le malheur presse ;
Sont ses plaisirs les plus grands ;
Et sa plus solide joye
Est de tirer les souffrans
Des maux dont ils sont la proye.

C'EST vous qu'il regarde en eux ;
C'est vous qu'en eux il révere ;
C'est à vous seul qu'il veut plaire
Dans cet employ genereux.
Que son bonheur est extrême !
Seigneur , depuis qu'il vous aime
Il ne peut plus rien haïr.
Il vous cherche en vos ouvrages ;
Et prompt à vous obéir ,
Il vous y rend ses hommages.

BRUSLONS donc , brûlons , mon cœur ,

De cette ardeur toute sainte ;
Sentons cette douce atteinte
Qui produit tant de vigueur :
Concevons cette tendresse
Qui , malgré nostre foiblesse ;
Donne un courage si fort :
Aimons ces bontez suprêmes :
Et , long-temps avant la mort ,
Mourons enfin à nous-mesmes.

Fin du troisième Volume.

541586

F.

te;

te

it:

te;

s:

it,

se

